

J'AI
LU

L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

nos vies antérieures

Joan Grant et Denys Kelsey

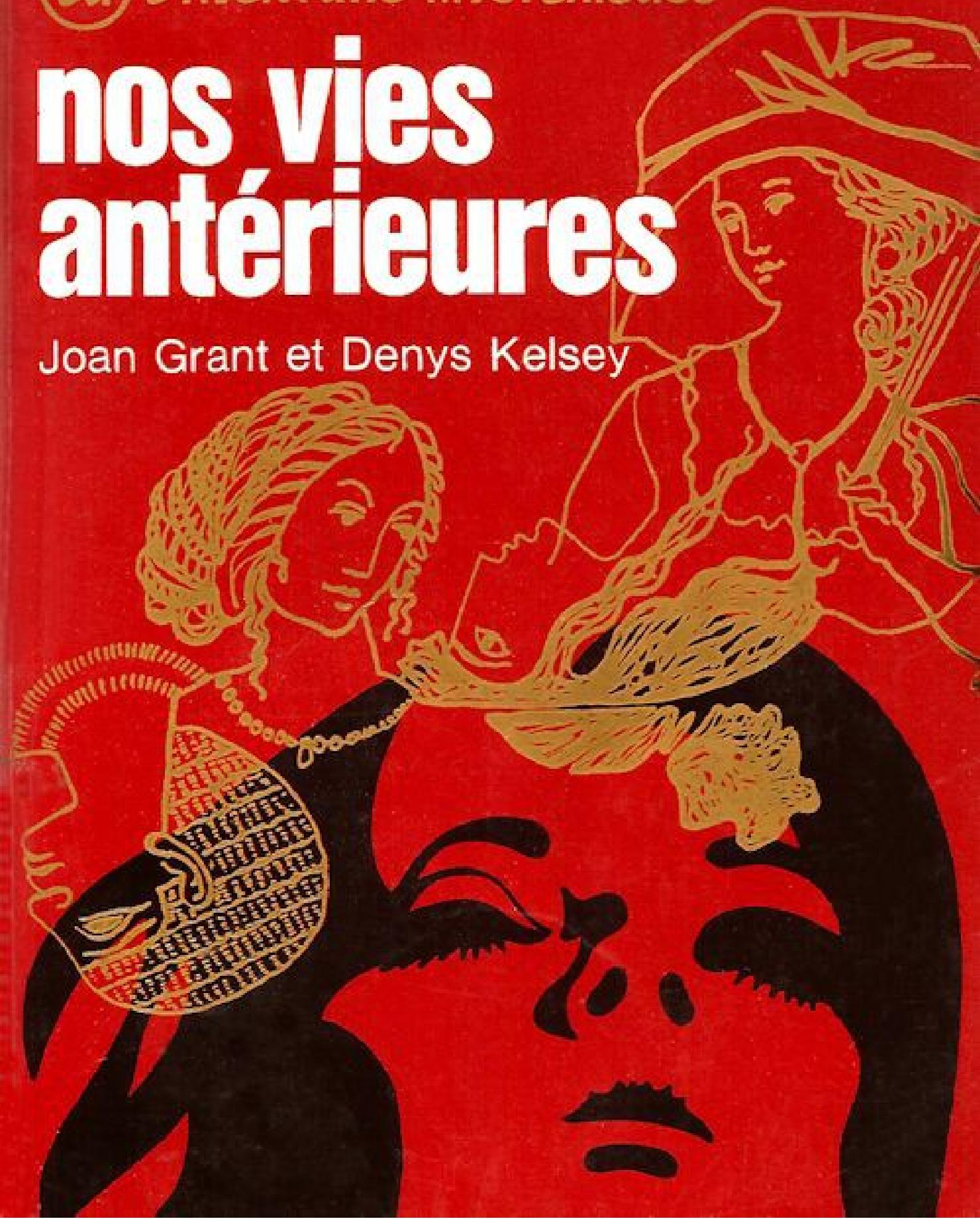


Table des matières

AVERTISSEMENT DE LA TRADUCTRICE.....	3
LA MÉMOIRE LOINTAINE.....	4
CONNAISSANCE DE LA RÉALITÉ.....	15
LE CORPS SUPRA-PHYSIQUE.....	28
LE SUPRA-PHYSIQUE ET LA MÉDECINE.....	40
COMMENT CULTIVER LES SENS.....	53
LA RÉINCARNATION ET LA PSYCHOTHÉRAPIE.....	65
L'AGE DE LA PERCEPTION.....	75
PATERNITÉ-MATERNITÉ.....	84
UNE SÉRIE D'APPARITIONS.....	96
HISTOIRE DE RAY.....	111

AVERTISSEMENT DE LA TRADUCTRICE

Inutile de présenter au lecteur les deux auteurs, car dans le cours de cet ouvrage, ils donnent beaucoup de détails autobiographiques en relatant leurs expériences. Celles-ci se rapportent à leurs vies actuelles, à des existences antérieures aussi et aux réactions que celles-ci ont causé dans celles-là.

Pour distinguer entre ces divers aspects de la série des vies, ils usent de termes particuliers. Ainsi mentionnent-ils fréquemment la longue histoire, qui n'est pas ce qu'un vain peuple pense, mais, pour eux, celle d'existences précédentes. De même, la mémoire lointaine se rapporte aux souvenirs d'outre-tombe. Pour y remonter, expliquent-ils, la conscience éveillée normale doit opérer un changement de niveau, soit au moyen de la transe hypnotique, soit en rêve, ou en état second médiumnique.

Les auteurs attachent une grande importance au supra-physique, pour eux, un corps matériel, mais immortel, dont la substance n'est pas la matière tridimensionnelle et lui survit. Ce supra-physique est une composante du moi intégral, qui embrasse toutes les vies précédentes et la personnalité actuelle.

Enfin, les fantômes jouent dans ces pages un rôle différent de celui qu'on leur attribue souvent. Pour nos auteurs, un fantôme est un fragment détaché d'une personnalité sous l'effet d'un traumatisme sévère, qui se trouve enfermé dans l'éternel présent. Il est doté d'une charge d'énergie, que l'entropie n'use que lentement. Jusqu'à son épuisement, l'incident originel se répète et le fantôme hante les lieux et aussi les incarnations successives du moi intégral. A moins que la composante ainsi emprisonnée ne soit libérée par une personne capable de l'exorciser, ou par une réorientation volontaire et consciente de l'énergie prisonnière.

LA MÉMOIRE LOINTAINE

Joan Grant

Ce n'est pas avant vingt-neuf ans que j'ai réussi à recouvrer la technique qui permet de revivre en détail une incarnation précédente par un effort conscient. Jusqu'alors, ma conviction d'avoir traversé de nombreuses existences, avant de naître de parents anglais à Londres, le 12 avril 1907, s'appuyait sur des épisodes sans rapport entre eux, au sujet de sept vies précédentes, quatre d'hommes et trois de femmes. Aussi naturels dans mes souvenirs que ceux d'événements plus immédiats, ces épisodes me frustraient, car je n'arrivais pas à combler des lacunes dans leur déroulement, qui m'empêchaient de les relier en séquences cohérentes.

Que, même dans cette mesure restreinte, tout le monde ne soit pas doué de cette mémoire lointaine m'était, très difficile à comprendre. Aussi, jusqu'à onze ans, j'imaginai que la réticence des autres sur leur propre histoire dans un lointain passé provenait simplement des incompréhensibles tabous qui compliquaient mon enfance, au temps du roi Edouard, le croyais chacun doté de seconde vue et, comme les grandes personnes faisaient mine de ne rien voir, si elles se rencontraient en robe de chambre, dans une course précipitée vers la salle de bains, cela ne m'apparaissait ni plus ni moins illogique de faire semblant d'ignorer quiconque n'était pas revêtu d'un corps physique habituel. Âgée d'une vingtaine d'années, déjà mariée à Leslie Grant et mère d'une fille, Gilian, j'essayais d'agrandir mon rayon de perception en m'éveillant plusieurs fois par nuit, pour noter mes rêves. En majorité, ils comportaient seulement des données intellectuelles fragmentaires, formant des structures aussi dénuées de sens que celles qu'on produit en agitant un kaléidoscope. Cependant quelques grains fertiles se mêlaient à cette paille et, deux fois par semaine peut-être, je rapportais un souvenir clair de mon activité supra- matérielle, ou encore de quelque incident, que je savais se référer à une de mes personnalités antérieures.

Dès lors, je possédais une expérience empirique suffisante à déceler les lignes générales du développement d'un individu, à travers les quatre phases initiales de son évolution. Il débute avec juste assez d'énergie pour organiser une seule molécule. Avec l'accroissement de cette énergie, sa conscience commence à grandir et des formes plus complexes sont nécessaires pour l'exprimer. Trop développé pour rester enfermé dans la phase minérale de l'existence, il pénètre dans le règne végétal et parvient, par une série d'incarnations animales diverses, à sa première incarnation dans la race d'homo sapiens.

Au cours de ses premières vies humaines, sa personnalité tout entière s'incarne; aussi, incarné ou non, il dispose probablement des mêmes capacités et perceptions. Mais l'élargissement de sa conscience la rend trop vaste pour être contenue dans le cadre d'une seule personnalité. Dès lors, l'individu incarné est à la fois une seule personnalité et partie intégrante de son soi total. Il est comme un quartier d'orange, qui fait partie de l'orange entière. Le jus, leur caractéristique commune, constitue ce qu'il a acquis par ses propres efforts au cours de son évolution personnelle. Mon éducation s'est faite, moins grâce aux efforts de divers gouvernantes et professeurs, que par la conversation de mon père et de ses savants collègues. Ensuite, j'ai travaillé pendant quatre ans comme assistante de laboratoire dans l'institut pour le contrôle des moustiques, dirigé par mon père, et j'ai toujours gardé présente à l'esprit la possibilité que les incidents de ma mémoire lointaine ne fussent que de simples fantaisies, fondées sur mes espérances ou mes craintes, ou encore sur des choses lues ou entendues. Si la radio, la télévision, ou un cinématographe plus développé avaient existé, les doutes qui m'assiégeaient auraient été plus aigus encore.

La pratique m'a finalement permis de discerner entre le vrai et l'imaginaire, entre une forme de pensée créée par moi, comme la position des pièces, si je joue sans regarder l'échiquier, et une scène dotée de sa propre réalité objective. Prenons un exemple : si je voyais deux hommes traverser une cour, l'un vêtu de rouge et l'autre de vert, et pouvais changer la couleur de leurs tuniques, ou

même les transformer en kilts, alors il s'agissait d'une forme de pensée. Si je ne pouvais rien changer à la scène, malgré tous mes efforts, alors j'acceptais sa validité. Contrôle personnel plus convaincant, les émotions et les sensations, associées à un véritable rappel, demeuraient aussi vives que si je les avais effectivement éprouvées sur le moment. Le changement du point où se concentrait mon attention avait suscité le retour d'un incident du passé, ici et maintenant. Parfois terrifiant, l'effet pouvait même aller jusqu'à la douleur physique, car je ne prenais pas conscience de l'intervalle du temps d'horloge écoulé, pour amortir l'impact immédiat.

En ce qui me concerne, il n'est pas plus difficile de se rappeler un épisode advenu voici plusieurs millénaires, que de s'en remémorer un autre, arrivé durant ce siècle, ou le précédent. Ici encore, l'analogie entre une série de personnalités et les quartiers d'une orange est juste, le temps formant le centre où les quartiers se rejoignent et dont ils sont équidistants. Concevoir les personnalités successives comme enfilées par le temps, comme des perles sur un fil, est commode intellectuellement mais trompeur.

L'expérience suggère que la vie précédente ayant les rapports les plus étroits avec l'existence présente est vraisemblablement celle qu'on se rappelle. La résonance peut être mise en branle par une grande similitude des situations, par des efforts tendant dans le même sens, ou par une émotion intense qui resurgit. Revoir des lieux autrefois familiers évoque parfois un retour en arrière spontané, mais souvent d'un intérêt modéré. Lors d'un séjour en Égypte de trois semaines, fait en mars 1935, j'ai été surprise de constater l'absence de certaines allées d'arbres conduisant au temple de Hatshep-sut à Karnak et une certaine dépression m'a envahie à la vue de tant de ruines, quand j'aurais dû me réjouir de trouver tant de restes. Rien pourtant ne m'a fait me souvenir des quelque deux mille ans que j'avais passés dans la Vallée du Nil.

Dix-huit mois plus tard, au cours d'une simple psychométrie d'un scarabée, j'ai eu le premier des cent quinze rappels totaux qui allaient devenir une autobiographie posthume de plus de cent vingt mille mots. Ce scarabée appartenait à Daisy Sartorius, dont la maison était devenue mon vrai foyer, car je m'y étais réfugiée pendant une crise particulièrement malheureuse de ma jeunesse. Daisy avait déjà subi la première de plusieurs opérations du cancer qui allait remporter un an plus tard et c'était notre affection mutuelle qui m'avait poussée à me concentrer sur une vie, où elle était ma mère, en Égypte sous la Première Dynastie, environ trois mille ans avant Jésus-Christ.

La technique de ce genre de mémoire lointaine, au contraire de l'incident isolé, rappelé spontanément ou récupéré à l'aide de l'hypnose, implique la capacité de déplacer la majorité de son attention du niveau de la personnalité courante vers celui de l'incarnation plus ancienne. On doit en même temps garder assez de conscience éveillée normale pour dicter un commentaire sur les pensées, les émotions et les sensations de la personnalité antérieure. Au début, je croyais souvent avoir dicté clairement, pour découvrir, à la fin de la séance, que je n'avais pas prononcé un mot. A d'autres occasions, je pensais avoir parlé si lentement qu'une minute, au moins, s'était écoulée entre chaque phrase, puis il se révélait que mon débit avait été si rapide, que Leslie, capable d'écrire en abrégé, mais non en sténographie, n'avait pu noter que la teneur générale de mes dires. En fin de compte, je suis arrivée à entendre la prière de parler plus fort, ou plus lentement, mais après beaucoup d'exercices et, auparavant, la moindre interruption coupait le fil de ma concentration et m'empêchait parfois de le renouer avant deux ou trois jours.

D'habitude, je commençais la séance en donnant l'âge de Sekita — le nom de cette personnalité antérieure — mais ne pouvais dire d'avance quelle période de sa vie j'allais revivre. Durant une séance, je retraverserais peut-être un heureux moment de son enfance et, pendant la suivante, elle assisterait à une trépanation, pratiquée sur un homme projeté hors de son char, au cours d'une chasse au lion» Je savais alors

que Sekita était fille de Pharaon et devait régner avec son frère, après la mort de leur père.

Entre une enfance idyllique et les heures solitaires de son règne, Sekita avait passé dix ans dans un temple, pour y apprendre la technique de la mémoire lointaine, qui lui permettrait de parier avec

autorité. Les temples de l'époque n'étaient pas des lieux d'adoration, mais plutôt des universités, ou des hôpitaux, où les étudiants apprenaient diverses formes de perceptions extrasensorielles. Ainsi entraînait-on les voyants, dont le rôle correspondait à celui des radiologues modernes; des guérisseurs, considérés comme supérieurs aux médecins et qui fournissaient un supplément d'énergie au corps physique de leurs malades; des hypnotiseurs, qui anesthésiaient le sujet pendant les opérations chirurgicales, ou les accouchements difficiles; enfin les conseillers du temple, dotés d'une intuition bien supérieure à celle de la plupart des psychiatres actuels : ils auraient été fort surpris que, fréquemment, des gens dont le titre signifie « guérisseurs de l'âme » ne croient pas à l'existence de l'organe qu'ils sont censés traiter.

Ceux qui étudiaient pour se qualifier en mémoire lointaine acquéraient habituellement la faculté supplémentaire de capter l'épisode d'une vie précédente du malade, affectant sa personnalité présente. Ils devaient aussi être capables de se rappeler au moins dix de leurs propres décès, afin de pouvoir rassurer tous ceux qui souffraient de crainte de la mort. Toutefois, c'était rarement nécessaire, dans cette culture éclairée où naissance et décès représentaient des changements d'état familiers, aussi naturels que dormir et veiller.

L'examen final pour la mémoire lointaine était ardu. L'étudiant restait enfermé dans une salle d'initiation, où conduisait un étroit couloir obturé par trois pierres, afin d'accentuer la ressemblance avec une tombe, car l'initiation symbolisait une résurrection.

En entendant, ou plutôt quand Sekita entendit, la chute de ces trois pierres, je savais que je demeurerais seule dans l'obscurité et le silence pendant quatre jours et quatre nuits. Trois possibilités s'offraient : essayer d'éviter l'épreuve en restant éveillée, et alors je devrais quitter le temple et ne pourrais jamais servir l'Égypte en qualité de Pharaonne ailée, à la fois reine et prêtresse. Tenter de faire ce qu'on attendait de moi et y échouer, quitte à y perdre la raison... Serais-je pareille à Hellet, qui, malgré son échec, n'était pas morte et demeurait assise dans la cour, aveugle, bouche béante? Ou bien me montrer capable de me remémorer d'autres niveaux de réalité, me souvenir du Pays Merveilleux, en comparaison duquel l'existence dans trois dimensions semble si lourde, si piètre, si moine. Se rappeler aussi les enfers que se créent les humains, par leur propre cruauté, leur propre manque d'amour, malgré tous les efforts de leurs prédécesseurs.

Sekita devait ensuite se soumettre à sept ordalies, combinées par ses maîtres pour leur garantir que son intuition n'était pas altérée par les terreurs non résolues de sa mémoire lointaine.

La rappel de ces quatre jours et quatre nuits a pris cinq heures d'horloge. Après quoi, Leslie souffrait de la crampe de l'écrivain et j'étais si épuisée que j'ai dû m'agripper à la rampe d'escalier pour le gravir. J'espérais pouvoir dormir pendant des heures, mais la Septième ordalie, où Sekita avait maîtrisé un cobra gigantesque, avait suscité une telle recrudescence de ma phobie des serpents que, après quelques minutes, je me suis réveillée pour revivre ce même incident...

Je voyais devant moi une grande fosse, où, entouré d'une mer mouvante de serpents, un puissant cobra se dressait sur ses anneaux. Des vipères se tortillaient et glissaient sur le sol, dans un enchevêtrement mortel et venimeux. Pourtant, il fallait marcher sur leurs Chaînes d'anneaux; et étouffer le cobra de mes mains: Ses yeux luisaient, écarlates, et son énorme capuchon brillait de toute son armure d'écailles. Pendant une éternité, me semblait-il, je suis restée pétrifiée d'horreur, Puis j'ai pénétré dans la fosse pleine de sifflement et les vipères se sont écartées devant moi par vagues rageuses. Alors, j'ai saisi le cobra au-dessous de sa tête qui se balançait et l'ai maintenu à distance, tandis qu'il essayait de me piquer.

Dix mille fois, dix mille fois encore, j'ai cru avoir atteint l'ultime ressource de ma volonté exaspérée. Le temps me paraissait infini et la terre devait s'être refroidie, avant que, sous le dernier assaut de ma volonté, le puissant serpent se soit affaissé sur ses anneaux. Et je me suis retrouvée

seule devant son cadavre, dans une fosse vide

J'étais tellement persuadée de la présence du serpent dans mon lit que Leslie, pourtant presque aussi fatigué que moi, n'a réussi à me calmer qu'en secouant draps et couvertures par la fenêtre. Nous habitons alors près de Grantown, c'était en plein hiver et le pot à eau était souvent plein de glace avant l'aube, aussi est-ce là un des nombreux cas où, sans le vouloir, je me suis montrée exaspérante. Même ensuite, je n'osais pas m'endormir, j'avais des frissons, des crampes, de la fièvre et une migraine aveuglante, qui m'a immobilisée pendant quarante-huit heures. Si je n'avais pas su que Daisy se réjouissait des comptes rendus des séances, que je lui envoyais par la poste presque chaque jour, je crois bien qu'à ce moment-là, j'aurais choisi une profession moins éprouvante.

A l'époque, environ deux cents épisodes avaient été notés, car, au cours d'une seule séance, deux ou trois incidents sans aucun rapport apparent pouvaient resurgir. Au moins une fois par heure, j'avais besoin d'interrompre ma concentration par un bref repos et souvent, j'étais ensuite incapable de continuer la même séquence. Si Leslie relisait ce que j'avais dicté aussitôt après mon retour à la conscience éveillée normale, je pouvais ajouter un mot qui lui avait échappé, mais après dix minutes environ, le souvenir s'était effacé et je ne pouvais me rappeler qu'une vague ligne générale de ce que j'avais dit. Si seulement les magnétophones avaient déjà été dans le commerce ! En effet, on m'a souvent affirmé que le ton et l'émotion de ma voix, normalement très nette et monocorde, variaient remarquablement. Durant ces changements de niveau, je m'entends distante et impersonnelle, aussi ne le sais-je que par ouï-dire.

Un beau jour, Leslie et moi avons étalé tous les épisodes sur le parquet, pour les classer par ordre chronologique. J'ai remarqué pour la première fois que deux parties d'une conversation se raccordaient souvent parfaitement, même si plusieurs semaines s'étaient écoulées entre les deux enregistrements. Par exemple, une séance qui commençait par « quand j'avais vingt-cinq ans... » se rapportait à une longue conversation avec un nommé Ptah-kefer, conversation interrompue par une sonnerie de téléphone insistante. Quand Leslie m'a interrogée : « C'est la première fois que Ptah-kefer est nommé, qui est-ce ? » je n'ai pu lui répondre, car ce soir-là, il m'a été impossible de changer encore de niveau. En effet, selon mon expérience, la mémoire lointaine exige une fixation très précise de l'attention et le champ de vision, comme celui d'un télescope à longue distance, n'inclut rien qui lui soit extérieur. Quelques jours plus tard, revivant l'enfance de Sekita, je déclarais :

— Ptah-kefer était un des principaux officiers de la Maison Royale; son siège était à gauche dans la salle d'audience, entre le trône du Pharaon et la table des scribes,

Quelques semaines après, la première partie de la conversation avec Ptah-kefer, mais non la seconde, a été enregistrée, et mises bout à bout, elles se suivaient sans lacune.

Voilà qui me rassurait, car l'attitude scientifique de mon père m'avait rendue sceptique à l'égard de mes propres facultés. Je savais que si j'avais désiré écrire des romans historiques, je n'aurais pas été assez sotte pour me compliquer la tâche en inventant des épisodes décousus, dans l'espoir qu'ils s'emboîteraient ensuite comme les morceaux d'un puzzle. Je savais que mes connaissances de l'histoire égyptienne étaient minimes et que, si j'avais été assez vénale pour vouloir monter un canular compliqué, je me serais auparavant livrée à de sérieuses recherches historiques, au lieu de les éviter scrupuleusement. Si je sentais qu'un accident quelconque de la vie de Sekita aboutissait logiquement à une seule conclusion, le rappel révélait souvent des faits entièrement différents, à la fois de ses espoirs et de ce que j'aurais imaginé. Néanmoins, je savais aussi que si convaincants que soient pour moi ces facteurs, d'autres ne les accepteraient pas comme évidents.

L'autobiographie de Sekita n'aurait probablement jamais étendu son cercle de lecteurs au-delà de Daisy et de quelques intimes, qui admettaient mes perceptions extra-sensorielles, parce que ma

conduite demeurait par ailleurs très normale, si, en juin 1937, je ne m'étais rendue à Londres pour un mariage, où Gillian était demoiselle d'honneur et son père, garçon d'honneur. Tandis que Leslie assistait au dîner d'adieu à la vie de garçon, je dînais avec Guy McCaw, contemporain de mon père rencontré par hasard au club de tennis Royal, un jeu pratiqué à New York au Racquet and Tennis Club et que j'avais commencé à jouer à sept ans, sur le terrain de mon père.

— Que diable fabriquez-vous, enterrée en Ecosse? On ne peut même pas y tirer la grouse en hiver. Ou bien vous êtes-vous entichée de la pêche au saumon? s'est-il enquis.

Légèrement agacée à la pensée que, à son avis, personne ne pouvait aimer l'Ecosse sans s'occuper à y tuer quelque chose, j'en ai oublié les promesses de discrétion faites à Leslie.

— Je Prends une truite parfois, si j'en ai le loisir, mais le plus clair de mon temps s'y passe à me rappeler qui j'étais à l'époque de la Première Dynastie en Egypte.

— Bon Dieu, Joan! Avez-vous perdu la tête?

Il m'examinait avec attention et s'est apparemment rassuré quand j'ai éclaté de rire.

J'étais choqué, a-t-il repris, je n'avais pas compris la plaisanterie.

— je ne plaisantais pas. J'ai dicté environ

soixante mille mots d'une histoire fort intéressante, même si vous pensez que je l'ai inventée.

— Eh bien! laissez-moi la lire. (Redressant sa moustache blanche du dos de la main, il avait ajouté d'un ton pontifiant :) Je la lirai, à condition qu'elle Soit dactylographiée, mais je ne veux pas déchiffrer des pages de votre écriture. Je dis toujours la vérité, même si elle est désagréable, donc, si ce sont des sottises, je serai d'une sincérité brutale.

Je n'avais pas eu la moindre intention de montrer la copie de mon manuscrit dactylographié, apporté avec moi pour Daisy. Mais l'assurance tranquille de Guy que la mémoire lointaine ne pouvait être qu'un débordement de l'imagination, à supprimer promptement par une critique caustique, me poussa à le lui envoyer dès le lendemain. J'y avais joint un mot, pour le remercier d'un excellent dîner et le prier de retourner le manuscrit à Daisy, une fois sa lecture terminée, car je serais alors repartie pour l'Ecosse. Mon manque de parole à Leslie n'était pas mentionné, car je m'attendais à ne plus entendre parler de mon manuscrit.

« A ma grande surprise, vous avez écrit quelque chose de bien meilleur que vous ne le croyez apparemment. Je suis d'avis de le publier et l'ai donc confié à Arthur Barker », tel a été le verdict de Guy.

Leslie en était déconcerté comme moi, mais pour des raisons différentes. Leslie, parce que Barker était son condisciple à Wykeham et qu'il pourrait mentionner dans les cercles auxquels tous deux appartenaient les idées extrêmement étranges de Mrs Grant Moi, parce que Barker semblait un matérialiste si endurci qu'à mon avis il aurait dû jeter au panier les deux cents pages tapées avec tant de soin.

En fait, Arthur Barker m'envoya un télégramme. En m'apportant le texte téléphoné, Leslie avait l'air si sombre que j'ai cru qu'il annonçait la mort de Daisy. Voici ce texte : « Essentiel finir manuscrit en six semaines pour pouvoir publier en octobre stop. La bande proclamera : « L'ouvrage le plus passionnant et important que nous ayons jamais publié » stop. Félicitations stop. Arthur. »

Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, mais ce télégramme annonçait la fin de mon premier mariage.

Mon premier contact avec l'existence de la personnalité qui est le « Je » de mon second livre, a eu lieu quand j'enregistrais encore Sekita. Sir Henry Wood (1), qui tenait pour acquis que le génie musical était le résultat de plusieurs existences consacrées à développer ce talent particulier, m'avait écouté dicter. A la fin de la séance, Leslie avait mis la radio en marche, comme je l'en avais prié, si un étranger était présent, pour m'éviter de parler durant la difficile période transitoire entre deux niveaux. La musique radiodiffusée était du Haydn joué au clavecin, et j'ai mentionné que j'avais entendu de la musique égyptienne quelques minutes auparavant.

Pouvez-vous entendre en même temps Haydn et de la musique égyptienne? a demandé sir Henry avec alacrité. Ce serait si intéressant, si vous pouviez me dire dans quelle mesure elles se ressemblent.

J'ai changé de niveau derechef et cessé d'entendre clavecin. Quand je suis revenue à moi, Leslie m'a questionnée :

Pouvez-vous vous rappeler où vous étiez et l'instant dont vous jouiez?

(1) Chef d'orchestre très connu en Angleterre.

Je pouvais encore sentir les cordes glisser sous mes doigts.

— C'était un luth. Bizarre : j'ignorais que les Egyptiens avaient des luths. Et même que Sekita savait jouer d'un instrument de musique.

— Vous n'étiez pas en Egypte, mais en Italie, est intervenu Leslie. Vous êtes née près de Pérouse au début du xvi^e siècle. Ne parlez pas! Attendez que je vous aie relu ce texte :

« Je suis née le matin, le 4 mai, en l'an de grâce 1510 et je suis morte pendant l'automne, en 1537. Conçue dans le lit seigneurial, j'ai ouvert les yeux dans la tour nord-ouest de la Maison du Griffon... Mon berceau était en bois sombre et sculpté et ma mère le balançait du pied, tout en alignant des points de soie. Elle faisait de la couture au château. Je m'appelais Carola... ma grand-mère nous chassa quand j'eus sept ans... avant que mon père n'amenât d'Espagne sa nouvelle épouse. L'homme fort d'une troupe d'acteurs ambulants nous a recueillis... J'ai appris à chanter et à jouer du luth... Puis quelque chose de terrible est arrivé... je ne puis encore me le rappeler. J'étais dans un couvent. La première abbesse était bonne, mais la suivante me torturait comme hérétique... J'ai réussi à m'échapper. Je croyais mourir, mais j'ai été amenée dans la maison d'un vieil homme sage et doux, Carlos, qui m'a épousée. Mon nom est Carola de Ludovic! Puis il est mort et bientôt, j'ai commencé à tousser, à maigrir de plus en plus. Anna me soignait... il me semblait être déjà séparée de mon corps. Ce n'était pas Carola dont Anna nattait les cheveux, ni Carola qui buvait des cordiaux pour faire plaisir à Anna. C'est comme si je la voyais, essayant de raccommoier ma robe de velours et je m'étonnais qu'elle pleure à la vue du velours râpé, car je savais devoir la porter si peu ik temps encore... »

En deux cents mots environ, dictés en vingt-cinq inimités, j'avais esquissé dans les grandes lignes une existence, qui allait me prendre plus de deux cents séances pour la relater en détail.

A mon avis, la raison pour laquelle la question de sir Henry sur les rapports entre Haydn et la

musique égyptienne m'a fait me brancher sur Carola, personnalité que je n'avais encore jamais même entrevue, plutôt que sur Sekita, c'est que le son du clavecin représenta il le fil suivi pendant le changement de niveau. Un clavecin a plus d'affinité avec un luth de XVI^e siècle qu'avec tous les instruments à cordes entendus par Sekita. Sekita n'était pas particulièrement musicienne, mais le luth était associé à la fois aux périodes heureuses et aux durs moments de l'existence de Carola et, pendant quinze ans, il représenta son seul moyen ci Existence.

Cette séance est encore unique dans mon expérience, car je n'y ai pas seulement obtenu les lignes générales de- l'histoire de Carola, mais sa date de naissance et non nom de famille. L'importance des dates et des noms est souvent si éphémère, qu'ils se conservent rarement parmi les composantes permanentes de la personnalité. Pour Carola, au contraire, la date de sa naissance était importante, puisqu'elle avait obligé son père à la reconnaître, mais, comme bâtarde, elle n'avait point de nom de famille avant de se marier. Elle se rappelait la date de sa mort, parce que Anna, pour l'encourager à vivre, lui répétait souvent : « Vous n'avez que vingt-sept ans, c'est bien trop jeune pour mourir. »

Le dernier chapitre de la vie de Carola a été dicté à Charles Beatty, avec qui je m'étais enfuie deux mois auparavant, juste avant la Seconde Guerre mondiale. Nous roulions sur une route dans le Sussex, quand j'ai eu l'impression de devoir changer de niveau. Charles a donc stoppé et trois heures durant, étendue sur des aiguilles de pin dans un petit bois, j'ai dicté plus de quatre mille mots. Pendant une grande partie de la nuit, nous les avons tapés et le lendemain matin, nous envoyions les feuillets à l'éditeur Methuen.

Charles a passé les quatre mois suivants à l'école de Guerre, pour un bref cours, où chacun s'efforçait d'acquérir une quantité d'informations condensées. Aussi, lui et les quatre autres membres de son syndicat se félicitaient-ils que je puisse taper pour eux à la machine. Ignorante des questions militaires, j'ai eu la surprise de constater ma compréhension des problèmes relatifs aux déplacements de troupes d'un secteur à l'autre, et à la fourniture de tout le nécessaire à chaque étape. Toutefois j'ai commencé à découvrir la raison de cette relative familiarité avant le début de 1941, quand Charles, réformé, vivait avec moi dans son domaine de famille, Trelydan, au nord du Pays de Galles.

C'est alors que j'ai commencé à consigner par écrit une vie où j'avais été Nomarque de l'Oryx, près de mille ans après Sekita. A cette époque, l'Egypte était divisée en dix-huit Nomes, et un Nomarque, un peu comme le gouverneur d'une province, détenait une autorité considérable. Je m'appelais Ra-ab Hotep. On m'a appris depuis lors, mais je n'ai pas eu l'occasion de les visiter, que les tombeaux de sa famille se trouvent à Beni Hassan. Mes réminiscences à son sujet se développant, j'ai compris pourquoi le travail accompli quand Charles suivait le cours de l'Ecole de Guerre m'avait paru familier. Ra-ab Hotep avait à résoudre des problèmes fort analogues. S'il n'avait pas prévu assez de porteurs d'eau pour une marche dans le désert, les hommes qu'il commandait auraient fait une halte forcée, plus grave encore que celle d'une armée dont les véhicules sont en panne d'essence; si les manches de bois avaient été d'un diamètre ne correspondant pas aux trous des massues de pierre qui étaient lancées, plutôt que assénées, ç'aurait été aussi catastrophique que si un commandant moderne s'apercevait que ses munitions n'étaient pas du calibre voulu pour son artillerie.

Pendant le dernier règne de la Onzième Dynastie, l'Egypte se trouvait en décadence. Les temples n'étaient plus les lieux d'entraînement, où les étudiants apprenaient la perception nécessaire à servir la communauté, en qualité de prêtres. Ces temples étaient occupés par des hommes qui, malgré leur profession, n'étaient guère bons qu'à recueillir le tribut. La majorité de la population était si aveugle, qu'elle acceptait l'idée de dieux assez vains et faibles pour dépendre des réactions de leurs fidèles et se plaire à être adorés.

Ra-ab Hotep appartenait à un mouvement de résistance restreint, mais comportant assez d'individus sains d'esprit pour renverser un gouvernement fondé sur la terreur. Ils s'appelaient les Yeux de Horus, titre adopté pour rappeler qu'un homme doué d'intuition véritable doit bien ouvrir ses deux yeux : de l'un, il voit les dieux, et de l'autre, les vers dans le ventre d'un crocodile crevé. Leur mot de passe était : « Supprimer la peur! » S'ils avaient appartenu à notre siècle, ils auraient pu prendre pour devise : « A bas les arrivistes! », un but aussi urgent qu'approprié.

Quand le Pharaon de leur choix, Amenemhet, fut élu, il adressa un discours aux milliers de personnes assemblées pour l'acclamer. Trop long pour le citer en entier, il contenait des passages que je crois dignes d'être rappelés.

Ce jour demeure inoubliable; Amenemhet paraissait distant comme une statue de dieu, son visage, sous la couronne blanche, était calme, ses mains croisées tenaient la crosse, avec laquelle il avait fait vœu de conduire son peuple, et le fléau, pour le protéger contre ses ennemis. Pourtant, à la multitude qui l'écoutait, il parlait en ami et marquait le lien les unissant à lui et à ses prédécesseurs. « Recherchez le bonheur, comme d'autres recherchant le pouvoir, et rappelez-vous que l'amour est la semence et la fleur de la joie. Que vos actes soient tels que, si l'on agissait ainsi envers vous, votre bonheur en serait accru. Aimez autrui afin qu'autrui vous aime et aimez-vous vous-même, afin de pouvoir aimer les mitres.

« Telle est la Loi primordiale, le roc impérissable sur lequel doit être bâtie l'Égypte nouvelle. Si vous observez cette loi, nulle autre ne sera nécessaire. Pourtant, afin que vous sachiez ce que la Loi primordiale procure, je vais vous dire quelle moisson vous récolterez d'un seul sillon, si vous vous montrez sages laboureurs.

« Vous naîtrez sans crainte, car vos père et mère se réjouiront de leur fertilité; ainsi les cris de colère, aigus comme des os cassés, le vacarme des querelles seront pour vous une langue étrangère, qui n'aura point de sens à vos oreilles.

« Votre labeur correspondra aux nécessités de votre finie : même nés dans la maison d'un pêcheur, vous pourrez devenir scribes; nés dans celle d'un potier, vous pourrez devenir guerriers, et même fils d'un ouvrier de campagne, vous pourrez devenir nobles. Vous serez mesurés au poids de votre cœur; vous n'aurez point la peine de cultiver un champ trop vaste et des bornes trop étroites ne vous restreindront pas.

« Vous n'êtes attachés à personne, sauf par le lien d'or de l'affection. Si deux frères ne sont parents que par le sang, qu'ils se disent adieu selon les usages courtois et qu'ils prennent des voies différentes, plutôt que voyager de concert, mais dans l'hostilité. » Amenemhet leur a recommandé ensuite de se garder de Set, qui symbolisait les aspects dégradants de l'humanité : l'envie, la jalousie, la haine.

« N'oubliez jamais que Set sait se déguiser pour frapper à votre porte. Il peut vous offrir de l'or, qui ne vous appartient pas en droit. Il peut vous offrir la verge de l'autorité, quand vous la savez trop lourde pour vos mains. Il peut vous offrir le vin enivrant de la flatterie, dont vous savez que vous n'êtes pas en âge de le supporter. Il faut le reconnaître comme votre ennemi et s'il ne vous quitte point, quand vous lui dites de vous laisser, faites appel à vos amis pour vous aider à le chasser au loin.

« En obéissant à la Loi primordiale, vous aurez déjà brisé bien des flèches du carquois de Set.

« Vous ne redouterez pas la solitude, car vous ne serez jamais sans ami.

« Vous ne craignez ni mari ni femme, car vous les aurez choisis par amour et non par convenance.

« Vous ne redouterez point votre enfant, car nul ennemi ne saurait naître de l'amour.

« Vous ne craignez pas l'oisiveté, car la nouvelle Egypte a besoin de tous.

« Vous ne redouterez pas le travail, car il sera agréable.

« Vous n'aurez pas peur de la famine, car les greniers contiendront du grain pour les années maigres.

« Vous ne vous souciez pas des inondations, car les canaux seront entretenus et les aqueducs, de longues coudées.

« Vous ne craignez pas de grandir, car les ans vous ouvriront de nouveaux horizons.

« Vous ne redouterez pas la vieillesse, car chaque horizon vous révélera plus de sagesse.

« Vous n'aurez pas peur de la mort, car vous vous souviendrez de l'autre rive du grand Fleuve.

« Vous ne redouterez point Set, car vous le vaincrez dans votre propre cœur par l'amour. »

Les promesses d'Amenemhet à son peuple se sont réalisées pendant trois siècles, jusqu'à ce que l'éthique qu'il leur avait rappelée soit à nouveau oubliée.

Au cours de cet intervalle de paix et de raison, je suis née au moins deux fois dans la Vallée du Nil, mais ces deux existences ont été si heureuses et sans histoire, qu'elles me procurent de la nostalgie, mais non l'étoffe d'un livre. Ces doux souvenirs rendent de plus en plus difficile la compréhension de notre génération, qui n'exige pas les mêmes qualités d'intuition et d'intégrité de ses chefs. Si elle le faisait, ses chefs pourraient lui promettre un avenir plus agréable que la perspective de se réincarner en des corps moins plaisants et moins agiles que ses corps actuels. En effet, l'évidence donne à penser que les espèces ne seront pas améliorées sur cette planète par les mutations, conséquence de la radioactivité.

La vie de Ra-ab Hotep a été publiée sous les titres les Yeux d'Horus et Maître de V Horizon en 1942 et 1943. Car même après suppression de cinq chapitres sur son fils, et donc étrangers à son autobiographie, l'enregistrement comportait encore 250 000 mots, et aurait formé un volume d'une taille incompatible avec les restrictions de la consommation du papier pendant la guerre. Six légendes racontées à Ra-ab Hotep durant son enfance, et qu'il avait transmises à ses fils et à sa fille, en ont aussi été extraites et, sauvées des flammes, ont paru sous le titre : Le Poisson Ecarlate.

Le rappel de ces histoires a été étonnamment facile, sans doute parce que Ra-ab Hotep les avait entendues encore assez jeune pour les concevoir sous forme de vivantes images mentales. Peut-être aussi me sont-elles demeurées si présentes, pour les avoir écoutées au cours d'au moins quatre enfances égyptiennes. Le ressouvenir d'une chose déjà familière fait toujours une impression plus frappante que l'attitude prudente devant un élément nouveau. Incidemment, j'ai découvert ainsi la raison de mon attirance pour les hippopotames de faïence bleue, qu'on trouve dans presque toutes les collections d'antiquités égyptiennes. Ils illustrent en effet l'histoire d'un de ces hippopotames, qui était le jouet d'une petite princesse et apprit à tant l'aimer, qu'un bon magicien le transforma en être humain, pour lui permettre de naître comme enfant de la princesse et du prince qu'elle aimait, ce prince dont il avait réussi à n'être jamais jaloux.

A Trelydan, les enfants m'incitèrent aussi à me rappeler les légendes d'une incarnation en Amérique

du Nord, sans doute au cours du deuxième millénaire avant J.-C., si, selon mon impression, elle a eu lieu après Sekita, mais avant Ra-ab Hotep. Ces légendes s'intitulent : L'Aube des Peaux-Rouges et l'autobiographie, La Plume Ecarlate. Quoique du sexe féminin, j'avais alors obtenu le droit de porter une plume de cette couleur, en sortant victorieuse des épreuves exigées des guerriers de la tribu.

Le motif principal de cette existence était la nécessité de résoudre l'antagonisme traditionnel entre hommes et femmes, en faisant admettre que leur expérience s'acquerrait à la fois dans des corps masculins et des corps féminins. Le Soi total est androgyne, et si une personnalité essaie de renier les instincts et intuitions d'une incarnation en un sexe opposé, cela produit une guerre intestine psychologique, qui limite les potentialités individuelles, ces dissensions internes conduisant probablement aux difficultés d'ordre social qui exaspèrent aujourd'hui les problèmes de la sexualité anormale.

L'éthique de ma tribu se résumait en une seule idée. On croyait qu'une question unique serait posée par le Grand Chasseur, avant l'entrée au paradis : « Combien de gens votre naissance a-t-elle rendus plus heureux? » Pareille simplicité explicite montre qu'ils avaient gardé l'intuition des principes fondamentaux de l'évolution individuelle, plus proche encore du modèle original que celle reconnue dans l'Égypte primitive. Là, la même idée se trouvait déjà brouillée par une expression plus compliquée dans le texte des Lois des quarante-deux Juges assesseurs. Ces lois, quelques siècles plus tard, allaient devenir les fragments de réalité, obscurcis par la superstition, qui ont survécu dans les innombrables Livres des Morts.

En ce temps-là, je m'estimais heureuse de pouvoir réserver une ou deux heures par jour aux enregistrements de mémoire lointaine, car Charles était absorbé dans ses recherches et ses propres ouvrages. D'habitude, je dictais à Kathleen Barker. Après la chute de Hong-Kong, où son mari Arthur avait été fait prisonnier, Kathleen était venue vivre à Trelydan, en compagnie de ses trois fils. Toutes deux, nous avions des tâches plus immédiates, car il se trouvait rarement moins de dix et souvent vingt personnes sous notre toit; nous en connaissions certaines avant leur venue, d'autres devenaient des amis après leur arrivée inattendue chez nous.

Nombre d'entre ces gens-là avaient seulement besoin de sommeil, de nourriture et de chaleur, pour reprendre des forces avant de retourner au conflit. D'autres venaient à cause d'un problème, qui n'aurait peut-être jamais surgi dans leur conscience éveillée dans des circonstances normales, mais que les tensions de la guerre avaient rendu urgent. Ils exigeaient une psychothérapie à grande vitesse, qui impliquait souvent une prise de contact avec une angoisse remontant, à leur insu, à leur passé et qu'ils présumaient être une prémonition de leur avenir. C'était une riche récompense de découvrir la véritable origine de la terreur aiguë d'une mort particulière, ou d'une certaine blessure, noyade, brûlure ou écrasement sous les décombres, ou encore de la crainte d'être étripaillé. Quand je voyais le motif et que la personne affectée l'admettait, la crainte disparaissait pour devenir une antipathie bien naturelle à l'égard du risque en question.

A part les corvées inévitables quand on dirige une grande maisonnée, corvées qui, pendant la guerre, ont comporté la transformation d'un énorme cadavre île porc en jambons, lard, saucisses, une vessie remplie île graisse et autres mangeailles, y compris trois bassines pleines de hure, ce qui avait nécessité l'arrachage des poils des oreilles à l'aide de ma pince à épiler, les soins aux malades exigeaient beaucoup de temps. J'avais heureusement de l'expérience car, dès mon départ du foyer paternel et mon premier mariage, j'avais presque toujours eu sous mon toit des gens en convalescence d'opérations ou d'accidents, ou bien qu'il s'agissait de remonter après des maux allant de la pneumonie au delirium tremens.

J'ai toujours eu la chance de compter des amis sympathiques parmi les médecins, aussi n'éprouvais-

je aucune difficulté à obtenir une assistance médicale experte pour les maux physiques des gens que j'essayais d'aider. A plusieurs occasions, mon insistance pour avoir un examen médical complet a révélé la cause véritable d'un symptôme, pour lequel le malade était psychanalysé depuis des mois, parfois des années. Il provenait soit d'un gros fibrome utérin, plutôt que de la frigidity, ou bien l'origine d'un asthme se révélait venir des végétations, au lieu d'être provoquée par le défaut d'affection maternelle. Dès mon adolescence, j'étais persuadée, comme maintenant, que tout écart de la voie naturelle de la santé, physique ou mentale, devait se traiter au niveau le plus approprié. A mon avis, il est aussi idiot d'essayer de retirer une balle par la psychothérapie, que de s'attendre à guérir une névrose en abrutissant le malade avec des pilules.

Mon attitude peu conventionnelle à l'égard de la psychothérapie m'a toujours semblé aussi simple que la double vue, ou la mémoire lointaine. Je supposais que c'était dû à mes incarnations égyptiennes, jusqu'en 1945, quand j'ai commencé à enregistrer : Retour à l'Elysée. Dans cette vie-là je suis née en Grèce, vers la fin du deuxième siècle avant J.-C. Sous le nom de Lucina, j'étais la pupille et la disciple d'un philosophe qui, dans son domaine voisin d'Athènes, tentait de guérir les malades en les persuadant que la santé consistait à admettre que l'immortalité n'était qu'un vain espoir.

Lucina avait gardé assez de mémoire lointaine pour savoir que cela n'avait pas de sens, et enfin, après de nombreuses épreuves « scientifiques », elle a réussi à convaincre son tuteur, qu'elle aimait beaucoup, que son principe portait d'une erreur fondamentale.

Au lieu de se réjouir de cette intuition, il en a été bouleversé. Aussi Lucina est-elle partie pour Rome, où elle s'est installée sur une île du Tibre plutôt mal famée, mais jouissant d'une clientèle florissante.

Diverses raisons, étrangères à la réincarnation, m'ont empêchée de publier d'autres biographies que Ainsi naquit Moïse, quand j'étais contemporaine de Ramsès II Avant de rencontrer Denys, en 1958, je n'ai eu que peu d'occasions d'appliquer pratiquement ma conviction que, dans un univers en expansion, l'individu aussi se développe et s'épanouit.

CONNAISSANCE DE LA RÉALITÉ

Denys Kelsey

J'aimerais faire partager ma croyance en la réincarnation. Je pense, en effet, que cela rendrait les gens beaucoup plus heureux, bien moins angoissés et bien plus raisonnables. Il est encore assez rare pour un psychiatre d'avoir cette foi et d'en faire le fondement de sa thérapeutique. Je n'y ai d'ailleurs pas toujours cru et vais expliquer comment j'y suis venu, à travers l'évidence clinique accumulée pendant dix ans et avant même d'apprendre qu'une personne nommée Joan Grant avait la faculté de se rappeler plusieurs de ses vies précédentes. Sans cette expérience préalable, je n'aurais pas pu apprécier si rapidement la valeur de la contribution de Joan. Comme tant d'autres, je suis incapable d'accepter une idée si elle ne satisfait pas mon intellect et ne correspond pas à ma pratique empirique.

J'ai été parachuté dans la psychiatrie à l'âge de trente et un ans, sans une heure d'avertissement. C'était une chance, car mon approche à cet égard ne comportait aucune idée préconçue. Au temps de mes études médicales, la psychiatrie tenait une fort petite place dans les programmes. Je me rappelle qu'on enseignait que la thyrotoxicose était causée par « le sexe, l'infection et les trauma psychiques » et avoir suivi une série de cours avec démonstrations, mais à la légère, car la psychiatrie n'entrait jamais dans les questions d'examens. Et, autant qu'il m'en souviennne, on estimait cela suffisant!

A peine m'étais-je lancé dans la psychiatrie qu'une série de cas se sont présentés, qui, pas à pas, élargissaient le cadre des faits, tels que je me les étais figurés. Après quatre ans, une séance avec un certain malade m'a donné la certitude intellectuelle qu'en tout être humain existe une composante qui n'est pas psychique. La même idée, inculquée couramment comme dogme ou doctrine, paraît toute différente, si elle est acquise comme conclusion d'expériences personnelles. Je ne m'en rendis pas compte sur le moment, mais cette séance allait marquer un pas décisif dans mon cheminement vers la croyance en la réincarnation. Du moins avais-je touché à la réalité de quelque chose capable de se réincarner.

En 1948, j'étais attaché à la section médicale d'un vaste hôpital militaire. Je devais ce poste au fait d'avoir, trois ans auparavant, réussi l'examen de spécialisation, point de départ de la longue voie d'accès au titre de médecin consultant ou d'interne. Parti dans cette direction, j'en fus subitement détourné par une épidémie de grippe qui s'abattit sur l'hôpital. Une des premières victimes étant le médecin chargé du pavillon psychiatrique, l'on m'a prié d'assumer temporairement la majeure partie de son travail. Plus tard, dans la même soirée, je me suis rendu compte que je possédais des dons d'hypnotiseur.

J'avais été appelé de toute urgence dans ce service pour donner une injection sédatrice à un malade, subitement devenu violent et en proie à une agitation aiguë. À mon arrivée, deux infirmiers musclés contrôlaient la situation et maintenaient fermement le malade dans son lit. J'ai eu l'impression qu'il ne manifesterait plus de violence et fait signe aux infirmiers de s'en aller; Le malade demeurait terrifié; sans autre intention que de calmer ses craintes, je me suis assis auprès de lui, et ai commencé à lui parler d'une voix que je voulais calmante et rassurante. J'étais absolument inconscient d'user là d'une technique connue pour provoquer l'hypnose. J'avais simplement pensé que, si je réussissais à fixer son attention ailleurs que sur lui-même, ses pensées et ses sentiments l'agiteraient moins. Je l'ai donc prié de regarder une faible lumière au plafond, au-dessus de sa tête. Dans le même but, je l'ai engagé à se concentrer sur sa respiration jusqu'à la rendre parfaitement rythmique et régulière, plus lente et plus profonde que d'habitude

Il demeurait très tendu, les poings serrés, bras et jambes tremblants. J'ai donc attiré son attention tour à tour sur chacun de ses membres, en l'incitant à les détendre et à les laisser détendus. Tout en lui donnant ces instructions, je l'assurais qu'il n'avait rien à combattre, ni à redouter. Peu à peu, il s'est nettement calmé et il restait couché, tout détendu. Par mesure de précaution, j'ai continué à lui parler du même ton et me rappelle lui avoir suggéré, par hasard, qu'il devrait dormir. A cet instant, ses yeux ont chaviré et ses paupières se sont fermées d'une façon curieuse. J'ai compris que je l'avais sans doute hypnotisé!

Le lendemain matin, j'ai décrit l'incident au chef du service psychiatrique, qui m'a confirmé qu'il en était certainement ainsi. Aussi intrigué que moi-même, il m'a demandé de pratiquer la même technique sur un autre malade atteint d'une névrose, séquelle d'un horrible accident d'auto. Le malade est entré en état d'hypnose et a revécu avec une émotion considérable les circonstances de l'accident. Le psychiatre m'assura qu'il serait désormais simple de le débarrasser du résidu de sa névrose. Au cours des semaines suivantes, j'ai eu l'occasion de traiter plusieurs autres malades de la même façon; eux aussi revivaient les épisodes, causes de leur maladie, avec de grandes manifestations affectives, puis arrivaient à se remettre rapidement. Ces expériences à l'hôpital militaire m'ont semblé si satisfaisantes que j'ai décidé de me spécialiser en psychiatrie. Au retour à la vie civile, je me suis engagé dans un hôpital psychiatrique, où j'ai passé les six années suivantes. L'hypnose a joué un si grand rôle dans les expériences que je vais décrire, qu'il convient d'en parler d'abord. Commençons par la théorie courante qu'il existe trois sortes d'activités mentales : en premier lieu, dans le compartiment de la conscience, ce que j'appellerai ici « la conscience éveillée normale ». Elle ne contient que les pensées et les sensations dont nous sommes conscients sur le moment. Ensuite vient le compartiment appelé le « préconscient », où se trouvent emmagasinées toute mémoire, toutes connaissances susceptibles d'être rappelées à la conscience à volonté. Troisièmement, vient un compartiment, dont s'occupent spécialement les psychiatres, appelé d'habitude « l'inconscient ». Le contenu de ce dernier compartiment se trouve derrière une barrière, dont la nature n'est pas précisément connue. Peut-être est-elle essentiellement chimique, électrique, ou même purement psychologique. Quoi qu'il en soit, son effet est de rendre extrêmement difficile le passage de ce qui se trouve au-delà de cette barrière du côté de la conscience éveillée normale.

On qualifie souvent vaguement l'hypnotisme de sommeil, terme inexact. En vérité, à moins d'une suggestion spéciale dans le sens contraire, une personne soumise à l'hypnose est en général très éveillée, car sa capacité de perception peut être plus aigüe que normalement. Comme le sujet ne se trouve pas en état de conscience éveillée normale, peut-être la meilleure définition de l'hypnose serait-elle : un état de conscience modifié. La caractéristique importante de cet état c'est d'abaisser la barrière enfermant le contenu de l'inconscient. Ce fait est très précieux en psychiatrie, car il permet au thérapeute d'amener à la surface des éléments provenant de l'inconscient du malade plus rapidement qu'il ne serait possible de le faire autrement.

Je me suis toujours félicité d'avoir dès l'abord rencontré un cas qui illustre de façon réaliste de l'inconscient et la puissance des éléments retenus dans ce compartiment.

Cette malade était une jeune femme, amenée à ma consultation dans un fauteuil roulant, car elle avait perdu l'usage de ses jambes. Quelques jours auparavant elle s'était réveillée un matin avec les jambes complètement paralysées. L'examen ne montrait rien d'anormal dans les nerfs, les muscles ou les os, et cette paralysie semblait d'origine psychologique.

Sa conversation était claire, calme et plutôt gaie, chose surprenante chez quelqu'un qui paraissait ne plus jamais pouvoir se servir de ses jambes. Nous avons discuté divers aspects de sa vie, y compris le fait qu'après son mariage elle avait perdu ses illusions sur son mari. Cependant, la vie n'avait pas

été trop difficile pendant l'année écoulée, car il voyageait pour affaires. En passant, elle a mentionné que peu de jours avant sa paralysie, elle avait reçu une lettre qui la mettait dans l'obligation de le rejoindre. Elle reconnaissait avoir « un peu peur » à cette perspective, mais ses principes exigeaient néanmoins son départ. Elle ajoutait que ses parents seraient désolés d'apprendre que tout n'allait pas pour le mieux entre son mari et elle.

Sa voix était égale et naturelle en me racontant tout cela. Rien ne faisait penser à une jeune femme tentant de parler de façon cohérente, mais plongée dans un état de terreur. Toutefois, au cours de l'hypnose, quand j'ai mis la conversation sur son imminent départ, tout a changé d'aspect. Elle n'avait pas simplement « un peu peur », elle était épouvantée! Au fur et à mesure que j'entendais le détail des conditions qu'elle s'attendait à trouver au terme du voyage, sa frayeur me devenait compréhensible. Elle pleurait, elle tremblait, mais à travers ses sanglots, je l'ai entendue s'exclamer : « J'aimerais mieux perdre mes jambes que de devoir partir! »

Là-dessus, je l'ai doucement ramenée vers l'état de conscience éveillée normale, tout en insistant pour qu'elle se rappelle tout ce qu'elle m'avait dit. A présent que sa peur se trouvait tout entière au niveau conscient, la jeune femme posée qu'on avait poussée dans mon cabinet n'était plus reconnaissable. Mais ses problèmes étaient maintenant là où nous pouvions les examiner et les réduire à leurs justes proportions.

Nous avons discuté pour préciser la raison qui désolerait ses parents, s'ils apprenaient la situation véritable, et je l'ai amenée sans difficulté à considérer raisonnablement s'il était ou non nécessaire pour elle de rejoindre son mari. Je lui ai rappelé qu'elle gagnait sa vie avant de se marier et pourrait fort bien recommencer. A la fin de la séance, elle était plus calme et déjà capable de remuer un peu les jambes.

Les jours suivants, nos conversations ont continué dans le même sens. Soudain, elle a déclaré qu'elle comprenait pourquoi ses jambes étaient paralysées. C'était pour elle le seul moyen d'éviter de rejoindre son époux sans trahir ce qu'elle appelait ses principes. Quelques jours après cette séance, ses jambes fonctionnaient à merveille.

J'ignore si le désir de perdre l'usage de ses jambes avait jamais existé dans sa conscience éveillée normale. Mais en ce cas, et s'il était resté à ce niveau, elle n'aurait pu que simuler la paralysie, chose impossible à faire constamment. Comme ce désir s'épanouissait dans son inconscient, elle offrait une frappante démonstration de principe crucial en psychiatrie : si un désir inconscient est assez puissant, il peut produire un effet presque équivalent à un facteur physique. Ses jambes étaient, temporairement, aussi inutilisables que si elles avaient été amputées.

Ce cas m'a poussé à centrer mon intérêt sur une approche « orientée analytiquement » en psychiatrie. J'emploie cette expression peu élégante parce que je me reconnais une dette envers la théorie psychanalytique, mais elle comporte des principes cardinaux que je n'ai jamais pu partager. Décrire mon activité comme psychanalytique serait donc inexact, et même injuste, envers les psychanalystes comme envers moi-même.

En bref, j'acceptais l'idée que toute mémoire d'un événement, avec les émotions et sensations qui y sont associées, peut être emmagasinée dans le préconscient, ou dans l'inconscient. Emmagasinée dans le préconscient, elle sera facilement rappelée à la conscience et fera partie de l'ensemble de l'expérience, où l'individu peut fonder ses décisions futures. La majorité de nos souvenirs appartient à cette catégorie. Mais les souvenirs associés à un poids si lourd de sentiments désagréables, qu'ils rendraient l'existence insupportable en revenant sans crier gare au niveau conscient, sont relégués dans l'inconscient. Pareils souvenirs ne sont pas intégrés et au lieu de contribuer à la source où nous pouvons puiser à volonté, ils ont le pouvoir de nous imposer des

idées, des sentiments et une conduite irrationnels, dont ceux que nous qualifions de symptômes névrotiques. Un des principes de base de la thérapie est d'extraire de tels sentiments et souvenirs de l'inconscient, afin qu'ils cessent d'affecter malencontreusement la personnalité. J'ai trouvé la technique appelée « régression hypnotique » particulièrement bien adaptée à cet effet.

Pour se représenter le processus de la régression au cours de l'hypnose, qu'on s'imagine les deux manières dont quelqu'un peut parler d'un incident qui lui est arrivé, en état de conscience normale. Situé dans le présent, on peut simplement décrire un incident arrivé dans le passé, auquel cas on utilisera l'imparfait :

« J'étais en colère », « j'avais peur », ou « cela m'amusait ». Mais on peut se prendre tant et si bien au récit, qu'on passe au présent. Les gestes et la voix indiquent qu'on revit pratiquement l'épisode. Ou bien on l'a ramené au présent, et c'est peut-être la meilleure explication, ou bien on a quitté le présent pour se plonger soi-même dans le passé, qui existe encore aux yeux de l'inconscient.

La régression sous hypnose est une extension de ce dernier procédé. Le sujet peut non seulement revivre l'incident tel qu'il est arrivé, mais, par la brèche que cause l'hypnose dans la barrière entourant l'inconscient, il peut retrouver des détails de l'événement, ses aspects émotifs, dont, à l'origine, il n'avait pris conscience que momentanément.

Un exemple typique de ce mécanisme m'a été fourni par une adolescente, qui traversait une période très difficile dans ses rapports avec ses parents. Je l'avais placée sous hypnose, pour la première fois au cours du traitement et, pour donner un point de départ à la séance, je lui demandai de me nommer son air favori.

— Je n'en connais pas, a-t-elle affirmé.

Cette réponse m'a surpris, car sa mère se plaignait précisément que sa fille dépensait beaucoup trop d'argent en disques. Je lui ai demandé son âge, à quoi elle a répliqué qu'elle avait cinq ans, puis elle a éclaté en sanglots. Elle revivait déjà un incident, arrivé quand elle avait cinq ans. Elle était tombée d'un poney, dont elle avait une peur affreuse. Ses parents l'encourageaient remonter et elle était convaincue qu'ils le faisaient seulement pour qu'elle retombe et se tue!

Le trait important de cette régression, c'est qu'en état de conscience normale, elle aurait pu se rappeler sa chute du poney, dont elle se méfiait et avait peur, mais la conviction que ses parents souhaitaient sa mort lui causait une angoisse intolérable et cet aspect, psychologiquement crucial, de l'incident avait été enterré dans son inconscient.

Semblable régression spontanée est assez rare. Le plus souvent, une régression débute par une suggestion donnée par le thérapeute. C'est la technique que j'adopte quand le malade exprime des sentiments qui semblent hors de toute proportion avec l'importance de l'incident décrit, car cela indique toujours qu'il a une signification personnelle, à part sa valeur apparente. Si le patient est d'accord pour dire qu'il y a là une question à résoudre, je l'hypnotise et formule une suggestion de ce genre :

— Je vais compter jusqu'à dix. Pendant que je compte, vous rajeunirez et deviendrez peut-être plus petit. Quand j'arriverai à dix, vous vous trouverez dans une situation qui vous aidera à comprendre pourquoi l'événement que vous venez de décrire vous affecte tellement.

Dans d'autres cas, une fois le sujet hypnotisé, je commence la séance en utilisant la « technique de projection ». Je demande au malade de visualiser un écran de cinéma vide et lui dis, en comptant

jusqu'à dix, qu'une image va apparaître sur l'écran, ce qui nous servira de point de départ. Après la description de cette image, j'utilise la régression pour nous aider à comprendre son importance.

Un épisode apparemment trivial peut se révéler extrêmement utile. Une jeune fille de dix-neuf ans se trouvait revenue à l'âge de dix ans. Elle jouait au ping-pong avec son frère. Comme je lui demandais où en était le jeu :

— Dix-neuf à dix-sept points, a-t-elle répondu, sans hésiter, mais l'air soucieux.

Je lui ai donc demandé ce qui la tracassait.

— Je crois que je vais gagner et cela le rend toujours furieux.

Soudain, elle s'est rassérénée.

— Dieu merci! Le chien vient d'entrer et il va falloir arrêter le jeu, car le chat est là et ils se battent toujours.

Cette petite scène nous a amenés à son intense rivalité avec son frère, qui constituait un facteur important de sa maladie.

La tâche d'un thérapeute consiste à user de sa compréhension du cas traité, de sa connaissance des mécanismes psychologiques et de son intuition, pour juger si un incident décrit par le malade en cours de régression est pertinent, ou s'il s'agit d'une dissimulation. En tout cas, le malade atteint rarement le nœud de la situation à la première tentative et, d'habitude, il faut le persuader de retourner plus en arrière, en suivant à peu près la même méthode.

Je m'étais accoutumé à voir des malades adultes revivre des événements remontant au temps où ils avaient trois ou quatre ans seulement, quand une malade est revenue jusqu'à l'âge de deux ans. Elle s'est retrouvée au moment où on l'amenait dans la chambre de sa mère, pour lui présenter son frère

nouveau-né. La fureur l'envahissait à la vue de ce bébé blotti dans les bras de sa mère, quand l'infirmière a remarqué une éruption sur son cou. Soupçonnant la rougeole, elle a ramené précipitamment la petite dans sa chambre d'enfant. C'était bien la rougeole. D'une petite voix triste, la malade me déclarait :

— Je suis rouge, j'ai chaud et je colle de partout.

Elle interprétait les symptômes comme les signes visibles de son hostilité à l'égard du bébé et croyait qu'on l'isolait pour la punir.

Peu après, la même malade m'apportait une expérience qui transcendait tout ce que j'avais rencontré jusqu'alors. La séance avait commencé comme à l'ordinaire. L'ayant mise en état d'hypnose, je la priai de voir un écran de cinéma et de lire un chiffre sur cet écran. Elle a vu le chiffre 5. Je lui ai demandé s'il avait pour elle un sens spécial. Après réflexion, elle a dit qu'elle avait cinq doigts.

— Vos doigts présentent-ils quelque chose de particulier?

— Seulement du fait que je me ronge les ongles.

Ronger ses ongles a parfois un sens psychologique

et je sentais qu'il fallait suivre cet indice. Je lui ai donc dit que j'allais compter jusqu'à vingt et qu'elle se trouverait alors dans des conditions qui nous apprendraient du nouveau sur ses ongles. Elle s'est retrouvée assise dans sa voiture d'enfant, âgée de neuf mois, vêtue uniquement d'un chapeau et mordant son pouce.

Cette régression atteignait déjà un âge où n'était parvenu aucun de mes malades, mais j'étais sûr qu'on allait en découvrir davantage. Je lui ai dit de revenir plus en arrière, au temps où elle mordait autre chose.

Je comptais encore, lorsque devenue toute rouge, elle s'est mise à donner des coups de poing contre le mur, en faisant de violents mouvements de succion. Je lui ai demandé ce qui se passait.

— Ma mère m'a prise contre sa poitrine pour me nourrir, mais il ne vient point de lait.

Après un temps, elle a eu un geste de surprise. J'ai demandé pourquoi.

— Elle m'a mise de l'autre côté!

Elle a repris les coups de poing au mur et les succions. Puis est venu un autre geste de surprise, suivi, cette fois, de cris et de pleurs.

— Elle m'a posée et s'en est allée.

Quelques jours après, j'ai eu l'occasion de discuter cette séance avec sa mère. Celle-ci déclara aussitôt que c'était fort possible. Elle n'avait pas pu allaiter et dans l'espoir de stimuler le sein, elle le donnait chaque fois à l'enfant avant son biberon. Mais sur l'avis du médecin, elle avait cessé après trois semaines. Elle était tout à fait sûre de n'en avoir jamais rien dit à sa fille. Le sujet lui semblait si peu important qu'elle n'en avait sans doute parlé à personne.

Elle avait tout à fait raison de juger cela sans importance. D'innombrables nouveau-nés doivent avoir fait la même expérience sans résultats désastreux. L'incident prenait un sens seulement à cause de la façon dont la malade avait réagi.

Cette réaction était en réalité fort complexe. Au cours des séances suivantes, je l'ai fait retourner plusieurs fois jusqu'à cet incident et il en est ressorti que, si sa mère « l'avait posée et s'en était allée » simplement pour chercher le biberon, le bébé avait vu cela sous un tout autre angle. Elle croyait que sa mère la privait intentionnellement de son lait et que la colère éprouvée avait causé la disparition de sa mère. Naturellement, elle avait développé une idée très exagérée du pouvoir de sa colère. Cela constituait un facteur essentiel de sa maladie. Lorsqu'elle l'a compris, son mal a diminué rapidement et, comme elle n'a pas eu de rechute en quinze ans, alors que son état la paralysait depuis dix ans, on incline à croire qu'elle est guérie. Il importe, vu les circonstances, de dire qu'à l'hôpital où elle était traitée précédemment, on était d'avis que sa seule chance d'être soulagée était de subir une lobotomie.

Je n'avais jamais douté que la régression de la malade jusqu'à l'âge de trois semaines fût véritable et, compte tenu des autres facteurs, il me semblait posséder une preuve irréfutable, non seulement de la capacité de l'intelligence d'enregistrer les événements dès cet âge tendre, mais de celle aussi de réactions complexes, qui pouvaient causer de futures névroses. En d'autres termes, il semblait indubitable que la névrose pouvait résulter de la manière dont un individu avait réagi à un événement, même âgé de trois semaines seulement, et que la régression hypnotique rendait possible le rappel de cet événement à la conscience éveillée normale. En conséquence, j'ai fait retourner de nombreux malades à leur petite enfance pendant les mois suivants et j'ai pu me persuader que cette

capacité n'était pas même rare.

La malade qui m'a mené un pas plus avant — ou, devrais-je dire, plus en arrière — avait quarante ans. Son traitement durait depuis plusieurs semaines, quand, au cours d'une séance, elle a revécu sa naissance. Au début de la séance, je l'avais hypnotisée et lui avais demandé de voir une image. Elle voyait les dunes de sable qu'elle apercevait depuis sa fenêtre, chez elle. A l'ouïe du terme « dunes de sable », une pensée me traversa l'esprit : « Dunes de sable, sables mouvants, ici aujourd'hui, disparus demain, excellent symbole de l'insécurité et du tâtonnement. »

— Au chiffre dix, vous vous retrouverez dans une situation qui présente pour vous la même signification émotive que ces dunes de sable, lui ai-je dit, sans avoir la moindre idée de ce que serait sa réaction.

Arrivé au chiffre dix, je lui ai demandé où elle se trouvait.

— J'ai treize ans, je suis à l'école. Toutes les autres filles portent des robes d'été, mais j'ai encore une robe d'hiver. Je suis très gênée et me sens déplacée.

Je l'ai priée de remonter plus haut.

— J'ai cinq ans. Je suis invitée et je voudrais aller aux toilettes, mais toutes les grandes personnes sont des inconnues et je ne sais à qui m'adresser. J'ai chaud et je suis mal à l'aise.

Plus loin encore, elle se trouve dans le panier de la bicyclette de son frère. Il l'emmène faire un tour et prend un tournant trop vite. Elle se sent très peu en sécurité. A six mois, elle est dans sa voiture d'enfant pour sa première sortie, dans l'obscurité. Le chemin passe sous une allée de pins, qui se balancent et craquent dans le vent. Elle a peur qu'un des arbres tombe sur elle et éprouve une grande frayeur. A l'âge de trois semaines, elle se trouve dans le lit de sa mère.

A ce moment-là revient un de ces petits détails sans importance, mais qui, au cours de l'observation d'une régression, donnent un extrême sentiment de réalité. Elle est dans le lit maternel parce qu'elle a mal à l'oreille. « Ma mère, dit-elle, met la pointe de son sein dans mon oreille, pour la calmer. »

Je lui demande d'aller plus en arrière encore, à un moment où elle a ressenti le même genre d'émotion.

— Je suis toute petite, je suis couchée, semble-t-il, sur quelque chose de doux et de blanc. Je suis très bien, mais ce n'est pas tout à fait ça. Je faisais partie d'un tout et maintenant, je suis séparée.

Là-dessus, je lui dis qu'à dix, elle sera de nouveau dans ce tout. Comme je prononce dix, elle affirme tranquillement :

— C'est la matrice. Quelque chose bat en moi et à travers moi, poursuit-elle, c'est le cœur de ma mère. Je ne vois rien et on dirait que je n'ai pas de bouche.

Je l'interroge pour savoir dans quelle position elle se trouve.

— En chien de fusil, répond-elle, en prenant aussitôt la pose du fœtus. Elle semblait parfaitement à l'aise, aussi l'ai-je laissée à une infirmière et suis-je allé chercher le médecin chef pour lui montrer cet intéressant phénomène. Pendant qu'il l'observait, j'ai dit à la malade qu'au chiffre dix, elle quitterait l'endroit où elle était. A l'énoncé de dix, elle a arrondi le dos

et une expression de douleur intense s'est produite sur ses traits. Elle donna il l'image de ce qu'on peut penser qu'éprouve le bébé au moment où il sent les premières contractions de l'utérus l'enserrer. Son attitude s'est détendue peu après, mais tout a recommencé quelques minutes plus tard.

L'attitude prise m'intriguait. De temps à autre, cette malade souffrait d'une douleur dans la hanche, accompagnée de maux de tête. Elle y avait été sujette de tout temps. Elle avait consulté de nombreux médecins, mais aucun n'avait pu ni la soulager ni expliquer l'origine de ces maux. Si la douleur la prenait quand elle était debout, elle faisait un geste particulier. Elle plaçait une main sur sa tête et l'autre sur sa hanche en arrondissant le dos bizarrement. En même temps, sa figure prenait toujours une expression de détresse. Or, autant que sa position sur le lit le permettait, elle prenait maintenant par intervalles cette posture et cette expression.

Dans la crainte que cette mimique puisse se prolonger autant que pendant l'accouchement original, je suis intervenu, en lui recommandant de passer au moment où elle quittait la matrice. Elle a commencé à se plaindre de douleurs à la tête, au moment où on pouvait juger que celle-ci allait émerger, quand soudain, haletante :

— Je ne peux pas respirer, a-t-elle dit, en se débattant pour avoir de l'air.

Une brève période, où elle haletait et étouffait, a suivi, entremêlée de cris. Elle disait sentir une odeur de sang. Cette scène était déchirante. Enfin elle a poussé un grand soupir de soulagement.

— Ah! ça va mieux! a-t-elle dit —, et elle s'est endormie.

En temps voulu, je lui ai dit que j'allais compter lentement jusqu'à vingt et qu'elle reviendrait au moment actuel. Quand j'ai atteint cinq, son corps s'est détendu spontanément. Je l'ai fait sortir de l'hypnose très prudemment. Elle s'est néanmoins éveillée avec une terrible migraine ophtalmique, dont je n'ai pu la débarrasser qu'en la rendormant et en lui suggérant fortement de se réveiller guérie. Puis je l'ai éveillée plus lentement encore.

Dans ce cas particulier, ceux qui le désirent allégueront volontiers nombre de raisons théoriques pour protester que pareille scène peut s'interpréter tout autrement que comme une régression jusqu'avant et pendant la naissance. Par ailleurs, cette personne était apparentée de près à une sage-femme. Enfin, rien ne sert de discuter la question ici, aussi je me contente de réaffirmer qu'à mon avis il s'agit effectivement d'une régression.

Partant de cette opinion, j'ai aidé de nombreux malades à revivre l'expérience de leur naissance, au cours des deux années suivantes. Des détails comme l'accouchement céphalique ou pelvien revenaient fréquemment. Il s'agissait parfois de la tête saisie par des forceps, ou des risques d'étranglement par le cordon ombilical, enroulé autour du cou. Il me semble qu'un témoin sans préjugés éprouverait une grande difficulté à attribuer, en chaque cas, ces détails à une « comédie » montée à mon intention, ou encore à un jeu dicté par mes suggestions et non à une expérience véritable, enregistrée dans le mental du malade, ou bien à une imagination, fondée sur des connaissances acquises.

J'ai ainsi des raisons de croire que, dès le cinquième mois de son existence intra-utérine, le bébé éprouve son individualité. Il perçoit son sexe, sa position, le laps de temps passé dans la matrice et les rapports de ses membres entre eux. Un malade, dont la naissance avait été particulièrement pénible, est retourné à une période qu'il disait être le cinquième mois de sa vie intra-utérine. Il avait conscience que le cordon s'était enroulé autour de son cou et que son bras droit était pris sous sa

jambe droite. Je n'ai pas connaissance de l'histoire obstétrique du cas, mais cela justifierait amplement la difficulté de l'accouchement.

Comment les malades donnaient souvent une date précise pour certains événements intra-utérins importants demeurait pour moi une énigme. Dix ans plus tard, Joan a suggéré une explication, que je crois correcte : une mère est d'habitude fort consciente du stade exact de sa grossesse, et le fœtus capte cela par télépathie.

Dès 1952, tant de mes malades avaient revécu en détail la période prénatale, que cela ne me frappait plus. Aussi, quand une malade, que je soignais depuis plusieurs semaines, m'a déclaré être sûre que la cause de sa maladie provenait d'un incident arrivé avant sa naissance, j'ai répondu que j'allais l'aider à découvrir en quoi il consistait, sans m'attendre à rien d'extraordinaire.

La malade était une jeune femme mariée, de vingt-cinq ans environ. Elle souffrait surtout d'une dépression datant de deux ans avant son entrée à l'hôpital. Elle avait déjà confessé qu'un des ses problèmes venait de l'horreur qu'elle éprouvait envers tout ce qui touchait au sexe. Elle avait pourtant deux enfants, mais restait toujours terrifiée à l'égard des rapports sexuels et se voyait forcée de quitter la pièce, si la conversation roulait sur des questions de cet ordre.

Excellent sujet hypnotique, elle paraissait promettre de bons résultats, si on la faisait rétrograder dans cette voie. Elle n'a pas tardé à parvenir à un moment suivant de peu sa naissance, où elle étouffait parce que quelque chose était enroulé étroitement autour de son cou. Elle n'avait aucune idée de ce que cela pouvait être et je lui ai demandé d'en suivre la trace. Sa main s'est portée d'abord à son cou, puis, comme si elle tenait quelque chose entre le pouce et l'index, elle est descendue vers son nombril.

— Cela vient de mon abdomen, dit-elle.

— Un homme m'injecte une seringue dans le bras! s'est-elle écriée ensuite d'un air épouvanté, convaincue que la constriction autour de son cou et l'injection Faisaient partie de tentatives de sa mère pour se débarrasser d'elle.

Au sortir de l'hypnose, elle m'a avoué que la notion même d'injection l'avait toujours alarmée. L'idée m'est venue que, symboliquement, les rapports sexuels entraient bien dans le cadre de cette phobie.

Au cours de la séance suivante, elle m'a déclaré qu'elle ne guérirait jamais avant de connaître l'origine de son sentiment que sa mère ne l'avait pas désirée. Je l'ai donc fait remonter jusqu'au stade intra-utérin. Aussitôt, elle a manifesté une grande détresse.

Je brûle, je brûle, gémissait-elle.

Je me suis enquis du point où elle sentait la douleur.

Elle affirmait que c'était à l'estomac. Je l'ai priée de voir quelque chose pour nous indiquer le laps de temps déjà passé dans la matrice. Elle a d'abord vu le mot « sept » et en réponse à ma question, a ajouté : « mois ». Elle assurait que les brûlures étaient certainement causées par les efforts de sa mère pour se débarrasser d'elle.

Je lui ai dit alors que, si elle avait jamais éprouvé la même douleur auparavant, il fallait revenir à cette première expérience. J'ai compté lentement jusqu'à dix et elle s'est remise à gémir qu'elle brûlait. Cette fois, elle était tout à fait sûre que la douleur était à la tête.

Je lui ai demandé de quelle taille elle était et, dans un souffle, elle a murmuré :

— Toute petite! Je ne peux remuer ni bras ni jambes.

Je lui ai redemandé une indication sur le temps qu'elle avait alors passé dans la matrice. Elle a vu le mot « six », puis ajouté « semaines ».

Elle demeurait persuadée que les brûlures provenaient des efforts de sa mère pour se débarrasser d'elle. Je lui ai dit qu'elle devait progresser jusqu'au moment où elle sortait de sa mère. Pendant que je comptais, elle s'est montrée soudain très soucieuse. J'ai demandé ce qui la troublait et elle a répondu que quelque chose lui serrait le cou et a pu même en préciser le moment : cinq mois.

Arrivée à dix, elle semblait se sentir en très piteux état. Elle se trouvait dans un tunnel, dont, malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à s'extraire. Là-dessus, quelqu'un s'est saisi de ses jambes et les a tirées dehors, ensuite, un instrument dur et désagréable lui a pris la tête et l'a tournée. Puis, couchée sur du blanc, elle étouffait, le cou serré. Elle a aperçu un homme et une femme vêtus de blanc et entendu une voix crier : « Je ne la veux pas, je ne la veux pas ! »

A ce moment-là, je l'ai ramenée au présent et sortie de l'hypnose. Elle se rappelait tout ce qu'elle avait ré-enduré et affirmait que le souvenir en était aussi immédiat que celui de son déjeuner. Elle savait très bien de quoi il s'agissait, mais ignorait toujours ce qui lui enserrait le cou. La séance terminée, elle se sentait à bout de forces.

A la fin du traitement, la mère de la malade a confirmé qu'à la naissance, sa fille s'était présentée par le siège et avait manqué d'être asphyxiée par le cordon ombilical, entouré autour de son cou. Lors de son arrivée à la séance suivante, la malade m'a prévenu aussitôt :

Savez-vous, docteur, j'ai l'impression que, si ma mère ne voulait pas de moi, c'était ma faute, mais il finit découvrir comment je suis mal partie.

Je l'ai donc hypnotisée et lui ai posé la première question.

- Ceci se passait avant ou après votre naissance?

Avant, a-t-elle répliqué avec conviction.

Nous étions remontés jusqu'à six semaines de la vie intra-utérine et déjà elle était sûre que sa mère ne la voulait pas.

Pouvez-vous me dire si votre erreur a eu lieu avant que vous n'ayez commencé à grandir dans le sein maternel, ou auparavant? ai-je demandé d'un ton aussi calme et posé que possible.

Auparavant, a-t-elle répondu immédiatement, très sûre d'elle-même.

- Pourriez-vous retrouver cet événement?

Oui.

Comment puis-je vous aider à le retrouver?

- En comptant jusqu'à cent.

J'ai donc compté à voix basse jusqu'à cent, puis me suis enquis de ce qu'elle avait à me confesser.

Je suis un tout petit point, a-t-elle expliqué d'une voix à peine perceptible, ajoutant seulement qu'elle était dans un endroit resserré.

Soudain, elle m'a annoncé qu'elle se trouvait plus au large et savait devoir toucher quelque chose, qui lui échappait tout le temps.
J'attendais.

— Touché! s'est-elle exclamée en haletant de douleur et en portant les mains à sa tête. Je l'ai touché et, maintenant, je sais où j'ai fait fausse route... Je n'aurais jamais dû toucher ce qui bougeait.

Elle répétait sans cesse cette dernière phrase. Je l'ai interrompue après quelques minutes et lui ai dit que j'allais la ramener au temps présent. Je m'apprêtais à compter à rebours de cent jusqu'à un, pour qu'elle revienne au moment actuel. Je m'arrêtais de temps en temps pour lui demander ce qui se passait.

A peine eus-je commencé à compter, qu'elle s'est senti grandir, tout en restant « un point » pendant quelque temps. Puis elle a de nouveau éprouvé les brûlures ressenties à six semaines. A cinq mois, elle a perçu aussi quelque chose qui lui serrait le cou. Je l'ai aidée à sauter l'épreuve de la naissance et elle s'est retrouvée sur le drap blanc, entourée de l'homme et de la femme en blanc. Ensuite, je l'ai fait progresser rapidement et l'ai réveillée de l'hypnose. Elle en est sortie lasse à l'extrême et désorientée.

— Je sais que c'est réel, mais pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie? a-t-elle interrogé.

Qu'elle ait revécu sa conception et sa vie intra-utérine ne faisait pour moi aucun doute, mais j'hésitais à le lui dire et pendant une demi-heure environ, j'ai tâché de lui faire comprendre toute seule, en lui posant diverses questions.

C'est alors qu'un fait inattendu s'est produit. Je savais que la malade n'avait qu'une instruction sommaire, où la biologie n'entrait sans doute pas, mais je ne soupçonnais pas sa complète ignorance des « réalités de la vie ». Elle a su me dire que, avec une lapine, il fallait un lapin pour qu'elle ait des petits, mais ses notions sur leurs rôles respectifs demeuraient très vagues. Elle ignorait l'existence de l'ovule et des spermatozoïdes. Elle avait enfanté deux fois, sans connaître le cordon ombilical. Le nombril était pour elle « quelque chose qui concerne la naissance ».

Douée d'une bonne intelligence moyenne, elle n'essayait pas de me tromper; je suis persuadé que cette idée n'effleurait pas son esprit, consciemment ou inconsciemment. Peut-être, plus jeune, avait-elle su ces choses et avait-elle supprimé ces notions plus tard, pour des motifs psychologiques. Je ne le crois pourtant pas. Je pense que la crainte du sexe existait depuis les premiers débuts de sa vie et avait eu pour effet d'étouffer toute curiosité à ce sujet. Anesthésiée lors de la naissance de ses deux enfants, elle n'avait probablement jamais vu de cordon ombilical. On peut s'imaginer, mais je ne l'ai jamais interrogée là-dessus, qu'elle n'avait pas vu ses deux enfants nus, avant que l'extrémité du cordon soit tombée, et dans ce cas, elle était restée ignorante du rôle de ce cordon.

Quoi qu'il en soit, les questions les plus tendancieuses ne l'amenaient pas plus près de la compréhension, et j'ai finalement offert de lui expliquer ce qu'elle avait revécu.

Jusqu'alors, son état avait peu changé depuis le début du traitement. Sans paraître en proie à une sévère dépression, elle était très apathique. Elle faisait tout ce qu'on lui demandait, mais sans manifester d'intérêt, ni d'enthousiasme. Son sourire était rare et son expression, figée. Quand j'ai

commencé à lui expliquer la physiologie de la conception, son visage s'est peu à peu éclairé et c'était profondément émouvant. Elle n'a pas douté un seul instant que son expérience comme « petit point » avait consisté à revivre la période précédant sa conception et que « toucher ce qui bougeait » représentait le moment même de sa conception.

— Maintenant, je comprends mon erreur! s'est-elle écriée. Je n'aurais jamais dû naître. Voilà pourquoi j'ai toujours senti que je n'avais pas de place en ce monde.

Elle s'est arrêté un moment, songeuse.

— Mais qu'importe si ma mère ne m'a jamais aimée ! Mon mari m'aime, mes enfants aussi! J'ai tout l'amour qu'une femme peut souhaiter! a-t-elle repris d'un ton joyeux.

La séance s'est arrêtée sur cette remarque. Elle avait commencé à 8 heures du soir et il était près de minuit. Le lendemain matin, elle était encore très fatiguée, mais radieuse. Le surlendemain, avec dans l'œil une lueur dont je ne l'aurais jamais crue capable, elle a demandé son mari. Il se trouvait dans une autre partie du pays et n'a pu venir avant le jour suivant; ils sont partis ensemble.

Elle est revenue me voir la semaine suivante. Après huit ans de mariage et deux enfants, ils venaient de passer leur première lune de miel et elle semblait toute changée. Quelques semaines plus tard, elle m'a écrit qu'elle avait dû se faire arracher plusieurs dents sous anesthésie et que la piqûre ne l'avait nullement inquiétée.

Peu après son départ de l'hôpital, sa mère est venue me trouver. Comme je le disais, elle a confirmé la plupart des détails de la naissance de sa fille, tels que celle-ci les avait revécus. Elle a nié avoir jamais tenté de se débarrasser de l'enfant, mais m'a confié un fait bien plus intéressant que n'aurait été l'aveu d'un essai d'avortement. La mère de son mari était fanatiquement jalouse d'elle, dès avant son mariage, et l'avait menacée de coups, si jamais elle devenait enceinte. Sa grossesse avait donc été une période de terreur constante, culminant en un moment de panique, quand il avait fallu maintenir sa belle-mère hors d'état de nuire, car elle voulait mettre ses menaces à exécution.

Que la douleur éprouvée par la malade quand elle avait « touché ce qui bougeait » ait été obscurément reliée à la terreur d'être enceinte qu'éprouvait sa mère, m'apparaît tout à fait plausible. Je suis sûr que les « brûlures » qu'elle avait si fortement revécues étaient les effets sur le fœtus de l'angoisse de la mère et provenaient d'un afflux d'adrénaline dans le sang, qui affectait le fœtus.

Les explications de la mère étaient superflues pour me persuader que la malade avait revécu sa conception. Le chemin parcouru par l'analyse allait nettement dans cette direction, outre le cadre de mes propres connaissances, qui s'étaient régulièrement accrues acceptable. Indéniablement, les enfants héritaient des caractéristiques physiques de leurs parents et je supposais, toujours à tort, que certains traits de la personnalité, qu'on ne pouvait attribuer au corps, étaient aussi héréditaires. L'idée d'une longue histoire personnelle m'était voilée par la théorie jungienne de « l'inconscient collectif », qui me paraissait expliquer de manière si adéquate des phénomènes du genre de l'homme qui, ayant vécu toute sa vie en rase campagne, rêvait de la mer.

Durant les six années suivantes, j'ai parfois eu affaire à des malades dont je ne réussissais pas à m'expliquer l'angoisse, malgré un examen approfondi de l'histoire de leur vie, dans les termes de la psychanalyse classique. De tels cas m'obligeaient à me demander s'il était possible pour un individu d'hériter l'angoisse d'un de ses parents, mais sans m'amener à penser en termes de précédentes existences personnelles. Tout en réfléchissant de temps à autre à la question de l'origine de la psyché, la rigidité de mes idées m'empêchait de faire des progrès satisfaisants. Un beau soir de 1958, je bavardais avec une connaissance, spécialiste de l'aéronautique, au sujet de

la perception extra-sensorielle. Je lui décrivais le cas d'une malade en hypnose profonde, qui avait apparemment réussi à projeter son mental jusque chez moi et à décrire certaines particularités de ma maison avec une exactitude remarquable.

D'abord, elle avait dit qu'une double haie semblait l'entourer. En effet, le jardin avait une haie, que j'avais doublée d'un grillage, pour empêcher ma chienne boxer d'en sortir.

Devant la maison se trouve une pelouse avec plusieurs petits arbres, avait-elle poursuivi.

Je venais de planter de petits pommiers sur cette pelouse, de la taille d'un filet de tennis. La remarque suivante m'a surpris.

Il fait sombre et je ne peux découvrir l'entrée de la maison.

J'avais oublié que cette séance se passait au cours d'une soirée d'hiver. De plus, l'entrée, d'une disposition inhabituelle, se trouvait dans un renfoncement. Les visiteurs éprouvaient souvent de la difficulté à y parvenir, le soir, si la lanterne qui la surmontait n'était pas allumée.

Cette petite expérience m'avait impressionné, mais mon interlocuteur l'acceptait calmement, et m'a fait remarquer que, à son avis, à certaines époques, on avait bien mieux connu cette forme de perception qu'aujourd'hui. Il a poursuivi en m'apprenant que, dans l'antique Egypte, la faculté manifestée par ma malade était utilisée au lieu du radar. Il m'a demandé alors si j'avais jamais lu les ouvrages de Joan Grant.

J'ai répondu que je n'en avais jamais ouï parler, et il m'a appris que l'auteur était capable de se souvenir de plusieurs de ses vies antérieures et que sept de ses livres étaient, en fait, des autobiographies posthumes. .Semblable faculté allait bien au-delà du point où mes propres investigations m'avaient amené, mais j'écoutais avec passion, dans le sentiment qu'une porte allait s'ouvrir sur un horizon bien plus vaste et qui livrerait plus que la réponse à un problème philosophique.

Avant d'avoir terminé *La Pharaonne ailée*, l'ouvrage que j'ai lu en premier, je savais, sans nul doute possible, que la réincarnation était une réalité. Il serait malaisé de défendre cette absolue certitude en termes purement rationnels. Plus tard seulement, l'intellect a fait le pont entre mes propres recherches et la conviction intuitive qu'une structure fondamentale de l'évolution, que je savais depuis longtemps être vraie, m'avait été remise en mémoire.

J'aurais volontiers fait le tour du monde pour rencontrer l'auteur, mais heureusement un pèlerinage n'a pas été nécessaire. Je n'ai pas tardé à apprendre que Joan Grant vivait à une cinquantaine de kilomètres. J'ai fait sa connaissance le 14 mai. Invité à dîner, je l'ai quittée à 3 heures du matin. On a rarement dû échanger tant d'idées en huit heures seulement.

Comme je m'y attendais, mon expérience de l'hypnose rejoignait celle de Joan et sa connaissance de la réincarnation aussi aisément qu'un fleuve se perd dans la mer. L'autobiographie de sa vie présente n'allait que jusqu'à 1937, j'ignorais qu'elle avait collaboré activement avec un psychiatre durant la guerre et avait acquis une grande expérience en ce domaine. Cette agréable surprise était totalement inattendue.

Ç'aurait été absurde de ne pas faire pleinement usage de ses facultés et, de son côté, elle ne demandait pas mieux que de reprendre une activité régulière dans ce domaine. Avant d'avoir pris congé, nous avions déjà discuté de vagues projets pour collaborer. Nous ne nous doutions ni l'un ni l'autre qu'avant deux mois, nous nous serions embarqués dans une vie commune.

LE CORPS SUPRA-PHYSIQUE

Joan Grant

Admettre la réincarnation, c'est reconnaître implicitement que la personnalité courante, non seulement est immortelle, mais fait partie intégrante d'une série de personnalités. On sait moins, généralement, que le corps aussi est immortel, sauf son enveloppe extérieure, dans les trois dimensions.

Le corps de chaque individu comporte un élément physique et supra-physique, et, quand l'échange d'énergie entre ces deux composantes vient à cesser, le corps physique meurt, mais non le corps supra-physique. Il ne peut pas mourir, pour la simple raison qu'il consiste en une matière non soumise au processus que nous appelons « mort ». Au cours de ce processus, les particules physiques intégrées par un champ d'énergie deviennent inactives.

La majorité des notions erronées sur la vie désincarnée proviennent de l'illusion que les seuls aspects de la personnalité capables de vivre indépendamment du corps physique sont les éléments intellectuels et affectifs. Si tel était le cas, les morts seraient en vérité des créatures amorphes, sans passion ni moyen d'agir, heureusement, pareils fantômes n'existent que dans l'imagination, ou les légendes gothiques.

En réalité, le corps supra-physique est le récepteur de l'expérience sensorielle, à tous ses niveaux d'activité et, une fois libéré de la nécessité de se manifester à travers sa contrepartie physique, il s'enrichit de perceptions bien plus déliées que lorsqu'il est engoncé dans la chair. Ainsi, la personnalité, que son corps physique soit mort ou vivant, éveillé ou endormi, conscient ou inconscient, garde toujours sa forme et sa fonction.

Savoir que nous avons « des corps terrestres et des corps célestes » n'est pas une notion nouvelle. C'était un lieu commun dans la plupart des civilisations éclairées, comme l'Égypte dynastique primitive, où le Sphinx, au corps d'animal avec une tête humaine, symbole de l'aspect double de la personnalité, se trouve représenté si souvent, dans la Vallée du Nil.

Des personnages dogmatiques, incapables d'admettre une réalité non matérielle, ont confondu corps physique et supra-physique; voilà pourquoi la résurrection de la chair a été greffée sur l'héritage chrétien.

La même croyance erronée et désastreuse est cause de l'aspect grotesque pris par la mort dans notre civilisation moderne. Les entrepreneurs de pompes funèbres, en Amérique surtout (1), bénéficient sans doute de cette nécrophobie si répandue. D'autre part, des centaines de milliers d'individus endurent des souffrances excessives, parce qu'on entretient leur corps physique en les maintenant en vie par des moyens chimiques ou mécaniques, alors que leurs « guenilles » exigent clairement d'être abandonnées, telle la peau usée du serpent.

(1) Morticians en américain.

Comme s'il ne suffisait pas de nier l'immortalité des aspects plus subtils du corps, une autre indignité vient s'y ajouter. Le corps a été décrit, non pas comme le partenaire essentiel, mais comme l'ennemi des autres éléments de la personnalité. Beaucoup de gens, tout en reconnaissant en paroles la création divine, ont été trompés, au point de négliger et de persécuter leurs corps. Pratique spécialement néfaste, car le corps habitué à s'infliger des souffrances n'hésitera probablement pas à en imposer aux corps d'autrui.

Malheureusement, cette pratique détestable est encore considérée comme respectable par beaucoup des membres de la société, par ailleurs sains d'esprit. La flagellation rituelle, ou les cilices, ne sont plus courants, mais les partisans de l'attitude « la force par la souffrance » peuvent encore s'attendre à l'approbation de la majorité du public.

Se priver de l'un de nos cinq sens, au lieu de tâcher de le développer et de le former à servir d'instrument à notre propre jouissance ou à celle des autres, est aussi malavisé que se couper une main pour mieux jouer le serait, de la part d'un pianiste. Un conditionnement pernicieux oblige un grand nombre de gens à éprouver de l'admiration pour quiconque se fait délibérément souffrir. Par exemple, le boxeur qui, atteint une fois de trop de commotion cérébrale, devient à demi fou, ou l'alpiniste qui continue à grimper, malgré le risque de se geler les orteils et les doigts, ou le fakir, sur son lit de clous, ou encore celui qui a prononcé le vœu de chasteté, dans sa cellule. Pourquoi existe-t-il une si forte tendance à prendre pour du mérite les misères qu'ils s'infligent volontairement?

La raison en est simple, quoique peu flatteuse : c'est parce que presque tout le monde, à un moment ou à un autre, s'est livré à pareil gaspillage d'énergie. Il faut donc reconsidérer à fond nos idées, examen souvent humiliant, et mobiliser courageusement toute notre honnêteté naturelle, afin de comprendre, une fois pour toutes, que chercher la souffrance n'est pas une vertu.

Je l'ai appris par expérience personnelle. A une certaine occasion, je me préoccupais si peu de la survie de mon corps, que j'ai tenu à proclamer ma foi, tout en sachant que je n'entamerais en rien le mur du dogme, dans lequel les gens de ce siècle-là s'étaient laissés enfermer. J'ai donc été brûlée vive, une manière extrêmement désagréable d'être tuée. Du moins, personne d'autre n'en a souffert et, pour la foule d'alors, voir brûler une sorcière était un spectacle aussi passionnant que d'assister à un accident, pendant une course d'autos, pour la foule contemporaine.

Je n'ai pas toujours eu la chance de ne faire tort qu'à moi-même. Ainsi au XII^e siècle, dotée d'un corps beau et sain, que j'aimais bien, je l'incommodais grandement, ainsi que ceux d'autres jeunes hommes affligés de la même aberration, en revêtant une armure, pour jouter. Ce corps a fini par mourir d'un coup de poignard dans l'œil droit et le souvenir de cet accident reste trop vif en moi pour être agréable.

A mon avis, ce souvenir ne demeure si net que du fait de mon ébahissement lorsque, à l'ouverture de ma visière, au lieu du visage souriant de mon écuyer, prêt à me débarrasser de mon armure et à m'aider à descendre de cheval, j'ai vu celui de l'écuyer de mon adversaire vaincu, qui, en proie à une fureur vengeresse, m'a fait passer de vie à trépas. Peu après, j'ai été plus marri encore, car au lieu de vanter ma fidélité aux lois de la chevalerie, l'on m'a déclaré sans ambages que j'aurais mieux vécu en accord avec les lois de l'évolution en écoutant les conseils de mon expérience sensorielle, qui m'avaient de rester chez moi, pour cultiver mon jardin et l'amour de mon épouse.

Parmi ceux mêmes qui se rendent compte que leur personnalité courante n'est qu'un exemplaire parmi une longue série, leurs corps précédents sont habituellement considérés comme de vieux vêtements, portés pendant le laps de temps d'une vie, puis abandonnés. Priés d'expliquer pourquoi certains corps naissent forts et beaux et d'autres, infirmes, ils répondent généralement qu'un corps nous est donné en récompense, ou en châtement. Mais notre corps ne nous est pas donné; son origine remonte à un de nos corps antérieurs, pas forcément le précédent dans la série.

La matière première que le supra-physique affecte, quand il organise un corps physique neuf, est l'ovule et ses gènes. Un ovule fertilisé dispose d'une énergie propre, mais seulement suffisante pour deux ou trois jours de vie. Le supra-physique, qui a délibérément fixé son choix sur lui, après

l'avoir dûment examiné, peut opérer une sélection efficace parmi les gènes disponibles. A travers son choix, et non par hasard, un enfant est plus beau ou plus fort que ses frères et sœurs de la même famille.

Le supra-physique influence aussi la mère, afin que instinctivement, elle désire le genre de nourriture nécessaire à l'embryon pour sa croissance. Si l'embryon est gêné parce qu'elle fume trop ou avale trop de cocktails, le supra-physique lui en inspirera sans doute le dégoût, pour atténuer les dommages, ou ira même jusqu'à lui causer des nausées, si elle persiste. Mais si le supra-physique se saisit du premier ovule fertilisé venu pour se réincarner en toute hâte, il fera probablement un choix inepte et par conséquent le corps qui en résultera sera moins admirable.

C'est l'intégrale, la somme totale de la sagesse acquise à travers toute une série de personnalités, qui devrait décider le supra-physique à organiser un nouveau corps, destiné à la composante physique de la personnalité qui s'incarne. Il y a une résonance instinctive entre le supra-physique, qui a agi comme « parent » du fœtus, et l'individu qui s'incarne, c'est pourquoi les qualités physiques d'une certaine préexistence sont en général plus faciles à acquérir que celles de n'importe quelle autre vie.

Le supra-physique choisi par l'intégrale organise presque toujours un fœtus de son propre sexe. Mais si un supra-physique, séparé de son intégrale, s'attache impulsivement à un ovule fertilisé, il peut créer un fœtus du sexe opposé, mais n'y réussit qu'en partie, ce qui cause certaines anomalies sexuelles. Par exemple, une femme qui a souffert de plusieurs grossesses sans les désirer, ou qui est morte dans la terreur, au cours d'un avortement ou en couches, peut se protéger de diverses manières contre la répétition d'une expérience si traumatisante. Elle peut rendre son corps stérile, ou, si elle choisit le sexe masculin, en faire un homme impuissant, ou stérile, afin de ne pas infliger de pareilles misères à autrui. Elle peut décider d'être insensible aux désirs sexuels, sauf avec quelqu'un du même sexe. Cela vaut pour les deux sexes, masculin ou féminin. L'homosexualité vient très fréquemment de là et, si c'était généralement admis, non seulement la guérison en serait facilitée, mais cela éviterait les critiques ignorantes infligées à ces malheureux.

Le corps physique peut être affecté par d'innombrables causes extérieures, comme la guérison d'une infection par des antibiotiques, ou la paralysie par le virus de la poliomyélite; pourtant le supra-physique est rarement atteint par des causes étrangères à la personnalité. Ainsi, un homme devenu sourd par suite de l'éclatement des bombes garde son ouïe sur tous les autres niveaux de la personnalité. Au contraire, un homme qui deviendrait sourd pour ne pas entendre la voix querelleuse de sa femme, pourrait diminuer l'acuité de son ouïe supra-physique. Pareille infirmité, imposée par lui-même, peut durer jusqu'à ce qu'il comprenne qu'au lieu de recourir au détour stupide de faire la sourde oreille, il aurait dû s'arranger pour que sa femme cesse de le houspiller, ou alors la quitter.

Une cause fréquente de dommages causés au corps supra-physique est une idée conçue par une autre composante de la personnalité. Si, par exemple, le corps, guidé par sa sagesse innée, juge repoussant un autre corps avec lequel il est forcé de se soumettre à un contact intime, parce que ses instincts sont victimes d'une fausse morale qui régit le reste de la personnalité, des difficultés s'ensuivront forcément. Elles se manifesteront peut-être sous forme d'une maladie, mentale ou physique, que rien ne guérira, avant que l'individu n'ait modifié sa notion du « devoir ».

Le devoir sert souvent d'excuse pour agir d'une manière que nous savons fâcheuse, et amène un nombre effrayant de personnes à endurer les rapports sexuels comme une fade routine, simplement à cause des étiquettes « mari » et « femme ». Ces couples commettent ainsi l'adultère, sans le savoir, car le sens originel du terme est « sexe sans joie », ce qui est éloquent. Un des rares prêtres véritables qu'il m'a été donné de rencontrer en ce siècle me l'a appris, car il était aussi un érudit sur

les questions bibliques.

Mort peu avant d'avoir été consacré évêque de l'Eglise anglicane, il tonnait du haut de la chaire : « Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des adultères ont lieu dans le lit conjugal. »

Si un homme, ayant fait vœu de chasteté, prie avec ardeur pour obtenir le « don de continence », il peut rendre son corps supra-physique impuissant. S'il ne comprend pas son erreur avant de mourir ou ne demande pas à être débarrassé de son impuissance quand il est désincarné, son corps physique, plus tard, en sera probablement affecté. Ceux qui ont prié en vue de quelque chose, qu'ils découvrent par la suite ne plus désirer du tout, ont malheureusement souvent trop de faux orgueil pour demander à être délivrés. Si efficace et bien intentionné que soit un guérisseur, et quel que soit le niveau de conscience où il agit, nulle guérison ne peut s'opérer sans la collaboration du malade. Le plus entêté aboutit à un tel état qu'il demande du secours, même si cela implique d'admettre qu'une aveugle obéissance au dogme et la terreur du tabou l'ont obligé à perdre beaucoup de temps et d'énergie à genoux.

De nombreuses craintes irrationnelles prennent leur origine dans un épisode douloureux, dont un corps supra-physique antérieur a été victime, et que le corps physique actuel est bien décidé à éviter. Un cas tout simple de ce mécanisme m'empêchait d'apprendre à plonger. Bien que fermement résolue à surmonter cette faiblesse, qui m'obligeait à descendre en cachette les degrés de la piscine, tandis que les autres jeunes femmes posaient élégamment sur le plongeoir, je renversais à chaque coup la tête en arrière au contact de l'eau. J'amerrissais inmanquablement sur le ventre, jusqu'à ce que j'aie fini par accepter mon incapacité d'empêcher mon corps de résonner à un corps antérieur, qui s'était, par accident, rompu la nuque sur un rocher submergé.

Il y a quelques années, j'ai essayé de guérir ma phobie des serpents en faisant prendre un orvet par Charles, afin de m'accoutumer à le toucher. J'étais sûre de pouvoir mener à bien cette expérience, organisée par moi et, surtout, effectuée avec un reptile parfaitement inoffensif. Je n'éprouvais aucune anxiété, gênée même de commencer par un orvet, au lieu d'un vrai serpent. Mon souvenir de cet incident est si net que je puis encore voir ma main tendue pour prendre le petit reptile, enroulé avec confiance dans la paume de Charles. Ma main s'est arrêtée à mi-chemin, comme contre une vitre, les doigts écartés. J'ai passé près d'une heure à essayer de toucher cet orvet; je me sentais de plus en plus sotté et furieux contre moi-même. Mais je n'ai pas réussi à l'approcher de plus de quinze centimètres. Mon intelligence savait que je ne risquais rien, mais mon corps, résonnant à une expérience emmagasinée par des supra-physiques antérieurs, se rappelait la douleur atroce causée par une piqûre de serpent.

La crainte des serpents n'est certainement aussi répandue que parce que beaucoup d'entre nous ont eu des contacts douloureux avec leur espèce, si nombreuse, au cours de leur longue histoire. Pourtant, comme je pensais alors qu'en amenant des souvenirs désagréables à la conscience éveillée normale, on les vidait de leur énergie latente, je me suis embarquée dans le rappel de trois épisodes de piqûres de serpent, dont deux avaient provoqué une mort prématurée. Si ces épisodes avaient causé la séparation brusque d'un fragment de la personnalité, leur rappel aurait presque certainement exercé un effet curatif. Mais, comme ils étaient intégrés depuis longtemps, le fait de les ramener temporairement dans mon champ de conscience a plutôt empiré les choses et je n'ai rien gagné à ces expériences, sauf un autre exemple des risques professionnels de la mémoire lointaine.

L'expérience accumulée dans divers supra-physiques devrait avertir le corps actuel de ne pas répéter un geste malencontreux et de tâcher aussi de le protéger contre la souffrance, en s'adressant à son intelligence. Par exemple, si je me contracte pour m'être trop long-temps penchée sur une machine à écrire, mon corps, instinctivement, se redresse et s'étire. Mais si mon intellect, trop absorbé par

l'expression d'une idée, refuse de prêter attention aux suggestions sensées de mon corps, poliment suggérées par un léger malaise, mon physique continuera à manifester ses exigences, avec une véhémence accrue par la douleur. Voilà pourquoi il importe de tenir compte des réactions corporelles, au lieu d'ignorer assidûment de tels avertissements. On reviendra là-dessus plus en détail, dans le chapitre sur la culture de l'instinct.

La notion que la douleur est d'abord un avertissement, un signal d'alarme transmis par le corps supra-physique aux autres composantes de la personnalité, peut trouver ses applications pratiques sous forme de diverses techniques, pour diminuer les souffrances. Dès mes vingt ans, j'ai commencé d'instinct à appliquer l'une d'elles, sans en avoir encore déduit le développement rationnel.

Une de mes connaissances m'avait confié qu'elle allait subir une importante opération chirurgicale à l'abdomen, l'ablation d'une grosse tumeur, qu'elle supposait maligne. Elle désirait ma compagnie, avant d'être amenée à la salle d'opération et au moment où elle émergerait de l'anesthésie. Elle était sûre, en effet, de pouvoir compter sur moi pour lui apprendre si elle avait des chances de se remettre, ou si mieux valait abandonner rapidement son corps, dans les conditions les moins pénibles. Elle avait peur de l'anesthésie, qu'elle supportait mal, car, à une autre occasion, ses nausées persistantes avaient fait éclater les points de suture, après une simple appendicectomie.

J'étais donc auprès d'elle, quand l'infirmière lui a fait une piqûre préalable, afin qu'elle glisse dans Fin-conscience, comme on s'endort naturellement et normalement. L'opération a duré plus de deux heures, avec des résultats bien meilleurs que nous ne l'avions prévu, car la tumeur s'est révélée être un fibrome, de près de quatre livres, mais sans rien de malin.

Ramenée dans sa chambre, où je l'attendais, elle était plongée, bien entendu, dans une inconscience profonde et l'infirmière insistait pour que j'aie déjeuné, car la malade ne devait pas se réveiller avant trois ou quatre heures. J'allais obéir, quand l'idée m'est venue de rester plutôt avec elle, sans personne d'autre dans la pièce. Avant d'y parvenir, il a fallu que le chirurgien et le médecin assurent l'infirmière que j'agissais avec leur entière approbation.

Toujours intuitivement, plutôt que logiquement, j'ai approché une chaise du lit, de façon à être assise à mon aise, détendue, et j'ai posé la main sur son front. Alors, d'une voix lente et claire, je me suis mise à lui raconter exactement l'opération pratiquée sur son corps... le chirurgien ayant eu la bonté de m'indiquer en détail la technique suivie. Je savais qu'elle ne percevait pas le son de ma voix, mais les mots agissaient comme porteurs d'onde et rendaient plus facile la communication que je m'efforçais d'établir avec son supra-physique.

J'ai bien souligné qu'elle n'avait plus à redouter un cancer, tout en décrivant les couches musculaires qui avaient été écartées, les divers tissus coupés, puis recousus, au cours de l'intervention, afin qu'elle sache exactement vers quel point diriger son énergie pour contribuer à une guérison plus rapide. J'ai expliqué que l'avertissement envoyé à sa conscience, au moyen de la douleur, avait été entendu et qu'elle n'avait donc plus de raison de souffrir. Je lui ai dit ensuite que, loin de considérer l'anesthésie comme nuisible, il lui fallait l'accepter comme l'agent bénéfique qui l'avait empêchée de ressentir des souffrances durant l'opération. Donc, au lieu de tâcher de se débarrasser de ses traces par des vomissements, il convenait d'utiliser ses vertus anodines pour prolonger l'anesthésie par un sommeil naturel.

J'ai répété cette adjuration à plusieurs reprises, ce qui s'est révélé superflu, auprès d'autres malades, lorsque j'ai refait l'expérience, à moins de cas particulièrement rétifs.

A peine a-t-elle bougé pendant quatre heures, signe excellent en soi, car avant le développement des

anesthésiques modernes, un malade se démenait souvent, même inconsciemment, et tirait ainsi sur les points de suture. Il fallait parfois l'empêcher de tomber du lit. Mon amie ne s'est réveillée que juste assez pour murmurer, d'une voix pâteuse :

— Comme c'était bête de ma part d'imaginer que j'avais un cancer... Je n'ai pas la moindre nausée... alors, je vais me rendormir.

Son sommeil est demeuré paisible durant la nuit entière et, dès le jour suivant l'opération, elle a ressenti si peu de malaises que l'aspirine, de préférence à la morphine, suffisait à la calmer. Sa blessure a guéri si vite qu'elle est venue en convalescence chez moi, à Londres, dans la semaine même.

Un exemple d'une technique différente, par laquelle l'énergie dirigée vers le supra-physique peut affecter le physique, nous est fourni par le cas d'un homme de vingt-trois ans, qui était venu à Trelydan. J'avais publié une annonce demandant un précepteur et, parmi les réponses, se trouvait une lettre de la section de chirurgie esthétique d'East Grinstead, proposant un de leurs malades, déjà opéré plusieurs fois pour une ostéomyélite au tibia droit, qui persistait et finirait par nécessiter l'amputation du pied droit. Toutefois, avant de pouvoir l'opérer avec succès, trois mois de vacances lui seraient utiles pour reprendre des forces dans un milieu calme, où il jouirait d'une saine nourriture et du bon air. Il n'exigeait qu'un minimum de soins. Son pansement devrait être changé par un médecin tous les deux jours, mais ce traitement pouvait s'exécuter dans un cabinet de consultation.

Son histoire médicale a été envoyée au médecin de la localité, qui m'a confirmé que le plus qu'on puisse faire était de bien nourrir ce garçon, dans une atmosphère gaie. Car à cette époque, avant la pénicilline, l'ostéomyélite était un mal incurable. Le jour après son arrivée, j'ai amené le jeune homme chez le médecin, dans l'intention d'assister aux soins et pour apprendre à faire le pansement moi-même. Cependant, la vue et l'affreuse odeur des mètres de gaze imprégnés de pus, extraits d'une cavité profonde de dix centimètres, dans l'os, m'ont causé un malaise tel, que j'ai tout juste pu sortir de la pièce, sans laisser le docteur ni le malade se douter de ma faiblesse.

Le jeune homme, fatigué au retour, a décidé de dîner au lit. Il a volontiers accepté ma suggestion de l'aider à prendre son bain et à en sortir. Il me racontait l'histoire de chacune de ses nombreuses cicatrices, qu'il considérait avec objectivité comme une sorte de journal de guerre. Toutes ces blessures dataient de son premier jour au combat : il était demeuré toute une nuit dans le désert, avant d'être recueilli. Sept balles différentes l'avaient touché. L'une au rein, une autre, au poumon; deux autres avaient traversé son omoplate et les trois autres avaient causé des blessures relativement superficielles, y compris celle du tibia, juste au-dessus de la cheville. Toutes les blessures graves et deux des moindres, s'étaient guéries avec une rapidité étonnante et presque sans infection. Au contraire, le tibia s'était sérieusement infecté et l'avait retenu à l'hôpital pendant plusieurs mois.

J'avais repris le plateau de son dîner et l'avais installé avec un livre pour rejoindre Charles et Bill Kennedy, un ami intime de Jung, dans mon bureau, où tous deux s'étaient retirés pour savourer en paix la dernière bouteille de bon porto. Je ne me rappelle plus le sujet de la conversation, sinon qu'elle n'avait pas trait au jeune homme, ni à sa jambe, quand je me suis soudain écriée :

— Ne parlez plus pendant un moment, je viens de changer de niveau.

Je me suis retrouvée en contemplation devant un énorme crucifix en bois taillé, peint de couleurs vives. On aurait dit que du sang frais coulait des blessures. Devant la croix, un jeune moine était agenouillé, les yeux fixés sur le clou transperçant les pieds. J'ai reconnu une personnalité antérieure du garçon qui lisait en haut, dans sa chambre. Je savais que le jeune moine priait pour demander les

stigmates, en signe de grâce, mais, pour ne pas manquer d'humilité, il demandait de les porter aux pieds, et non à la tête ou aux mains.

Mon changement de niveau a duré quelques minutes seulement; pourtant, de retour à la conscience normale, j'avais compris que la blessure à la cheville du jeune homme coïncidait exactement avec celle du clou traversant le pied extérieur de ce crucifié atrocement réaliste. La date et les autres circonstances demeuraient vagues, mais je pensais que le moine était espagnol et mort sans confession en Amérique du Sud, où il était missionnaire au XIII^e siècle.

Je savais, avec cette certitude intime qui dépasse la logique, que le supra-physique du moine ne relâcherait son énergie, et, par conséquent, sa faculté d'influencer le corps du jeune homme, que s'il recevait une absolution symbolique, dont il admettrait la valeur. Sa libération exigeait une véritable eucharistie. Alors, j'ai placé mes mains au-dessus d'un verre de porto et d'un biscuit, en priant de toutes mes forces, pour pouvoir servir de véhicule à la bénédiction nécessaire.

J'avais déjà découvert que le garçon ne s'intéressait nullement à la réincarnation et aux sujets connexes. Il avait été élevé dans une famille très puritaine, ce qui l'avait poussé à abhorrer toute forme de religion. A la nouvelle qu'aucun de nous ne fréquentait l'église, il s'était montré fort soulagé. Je lui ai donc apporté le verre de porto et le biscuit, sous un prétexte purement mondain.

Quarante-huit heures plus tard, je l'ai conduit à la consultation pour faire changer son pansement. Le docteur m'a confié ensuite qu'il n'en pouvait croire ses yeux, ni son nez, quand la gaze absorbante extraite de la blessure en est sortie propre et sèche. On apercevait même, au fond, des granulations saines. L'infection avait disparu et le garçon ne souffrait plus de sa jambe. Toutefois, les dommages causés à l'os l'avaient si profondément entamé qu'il restait trop fragile pour supporter son poids, et, deux ans plus tard, le jeune homme a décidé qu'il marcherait mieux avec un pied artificiel et s'est fait amputer. Il s'est remis sans difficulté de l'opération.

Dans un autre cas, un supra-physique précédent causait des troubles, et cela, à un psychiatre, Alec Kerr-Clarkson. Il était d'abord venu à Trelydan amené par un vague intérêt pour la réincarnation, dû aux expériences qu'il faisait avec des malades traités par l'hypno-analyse. Il avait aussi lu deux ou trois de mes livres et me jugeait un sujet intéressant pour des investigations plus poussées.

Il allait quitter la maison pour reprendre le train et rentrer dans le nord de l'Angleterre, après une fin de semaine passée ensemble, agréable, mais sans rien de remarquable, quand Charles lui a remis un couple de faisans. Comme un rationnement rigoureux sévissait alors, les faisans constituaient, d'habitude, un don très bienvenu et nous avons été fort surpris de voir Alec extrêmement embarrassé, quand, au lieu de prendre les deux oiseaux, attachés par le cou avec une ficelle, il a reculé et prié d'envelopper le gibier dans un solide paquet. Charles, mystifié, lui a expliqué que les oiseaux supporteraient mieux le voyage sans être emballés, sur quoi Alex s'est exclamé : Mais je ne peux pas toucher les plumes!

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche que j'ai déclaré :

— La raison qui vous rend incapable de toucher des plumes vient du fait que vous êtes mort de façon très semblable à moi. Vous avez été abandonné sur un champ de bataille, je ne sais où ni quand, mais le sol est aride, c'est du sable clair, avec des rochers gris ici et là. Des vautours vous surveillent... six vautours. Vous êtes grièvement blessé, mais pouvez encore remuer les bras. A chacun de vos mouvements, les vautours reculent un peu. Puis ils reviennent... ils sont si proches, maintenant, que vous pouvez les sentir... ils commencent à vous déchirer...

Charles m'a interrompue, car Alec semblait en détresse. Il s'était affalé sur le sofa et transpirait

abondamment. Hors d'état de voyager, il a accepté avec gratitude notre offre de rester au moins jusqu'au lendemain. Il est monté dans sa chambre, mais n'a pas tardé à m'appeler.

Il avait vainement essayé de calmer ses frissons violents par un bain chaud, puis s'était mis au lit, mais se débattait encore, aux prises avec un rappel spontané. Il me suppliait de chasser les vautours et agitait les bras, comme s'il les voyait toujours sautiller inexorablement autour de lui.

— Pourquoi m'ont-ils laissé mourir seul?... Pourquoi?... Pourquoi?... Tous les autres avaient un ami, pour les égorger... pourquoi m'ont-ils trahi?... Moi!

Sa terreur était remplacée par une vague d'indignation croissante. Soudain, j'ai compris que c'était cette émotion qui l'avait lié à son agonie sous le bec des vautours. Il sentait que, non seulement il avait souffert une mort horrible, mais que ses camarades l'avaient trahi, en l'abandonnant pour mourir, seul, sur le champ de bataille. J'aurais dû m'en rendre compte plus vite, car je savais trop bien que le devoir du supérieur d'un homme d'armes était d'achever celui qui était sérieusement blessé, plutôt que de le laisser périr lentement. Pareil coup de grâce équivalait même à une sorte d'absolution, si aucun prêtre n'était présent pour la donner.

J'ai passé la plus grande partie de la nuit assise sur son lit, à le voir frissonner et transpirer alternativement, comme en proie à un accès de paludisme. En fin de compte, j'ai réussi à faire comprendre à cet homme qu'il n'avait pas été abandonné volontairement.

— Ils ont dû me croire mort, a-t-il admis, avec un immense soulagement... je ne leur en veux plus... je n'ai pas de raison de les haïr, pour m'avoir laissé finir parmi les morts...

La dessus, il est redevenu Alec et a paisiblement dormi jusqu'à midi. Il s'est éveillé frais, dispos et débarrassé de ses symptômes. Plus tard, le même jour, il m'avouait qu'il avait souffert de la phobie des plumes depuis son enfance. C'était très embarrassant, surtout avec ses camarades qui le taquinaient parce qu'il ne pouvait saisir les oiseaux, accrochés dans les filets à fraises, pour les libérer. Il avait eu recours à plusieurs collègues, dont les efforts pour le guérir étaient demeurés aussi inefficaces que les siens propres. Quand il a pris le train du soir, il portait les faisans par le cou. Dans sa lettre-château, il nous écrivit :

« J'espère qu'aucun des voyageurs du train ne savait que je suis psychiatre, car ils auraient jugé ma conduite très bizarre, pour un membre de ma profession. Je ne pouvais pas résister à la tentation de prendre les faisans dans le filet et de les caresser... tant j'étais ravi de me prouver à moi-même que, maintenant, je prends même plaisir au contact des plumes! »

Quoique le corps physique n'ait de réalité que dans le moment présent car la version d'aujourd'hui a remplacé celle d'hier, qui a donc cessé d'exister, cette loi ne s'applique pas à ses composantes supra-physiques antérieures, dotées d'immunité à l'égard de la mort et susceptibles de garder leur identité indépendante aussi longtemps que la personnalité leur fournit l'énergie nécessaire à cet effet. En pratique, il est rare de trouver un individu où plusieurs supra-physiques ne coexistent pas. Des supra-physiques multiples peuvent être à l'avantage d'une personnalité, en lui fournissant un champ plus vaste d'activité, et aussi en facilitant son identification à des gens d'âges divers. Ils permettent à la personnalité, non seulement de se rappeler, mais encore d'éprouver, une sensation que leur corps physique a enregistrée à un stade préalable d'existence. Se servir du supra-physique du temps où on était petit est, de beaucoup, la meilleure méthode de communication avec des enfants, car, excepté au sens strictement tridimensionnel, on ressent alors les choses exactement comme l'enfant et non en adulte. Une application plus vaste du même principe se rapporte aux supra-physiques de personnalités antérieures. Cela rend bien plus facile l'identification à des gens

plus âgés que soi, ou qui appartiennent à une race dont on n'est plus soi-même, ou encore à un personnage du sexe opposé.

Si ces supra-physiques non utilisés contiennent seulement l'énergie requise pour entretenir leur identité, ils sont comparables à de vieux habits rangés dans une armoire, disponibles pour un usage approprié. Mais si l'un d'entre les supra-physiques contient une proportion trop forte d'énergie qu'il ne peut, ou ne veut pas, libérer, cette énergie causera des difficultés au reste de la personnalité courante, ou à une personnalité qui lui succède, dans la même série.

Quand le corps d'un adulte reçoit ses directives d'un supra-physique demeuré au stade de l'enfance, l'écart entre les grandeurs relatives des deux composantes peut rendre cet individu enclin aux accidents. Au lieu d'aller régulièrement à la même allure, comme un couple de chevaux bien appariés, ils sont aussi mal assortis qu'un percheron attelé avec un poney.

Je m'étais rendu compte de tout cela intuitivement, à maintes occasions, bien des années avant que la théorie du supra-physique se soit élaborée et que la thérapie découlant de cette intuition ait été mise au point.

La première fois que je m'en suis servie, c'était avec un garçon de seize ans, d'une gaucherie pathologique. S'il grimpeait aux arbres, il calculait mal la distance d'une branche à l'autre, ou s'accrochait à un rameau trop fragile pour supporter son poids... Il tombait de sa bicyclette, heurtait les meubles, dégringolait dans les escaliers et le bruit des assiettes brisées était un signe certain qu'il aidait à faire la vaisselle.

Je le ramenais de chez le docteur qui avait dû lui faire six points de suture, endurés avec un stoïcisme peu commun, à un genou entamé. Soudain la cause de ses ennuis m'est venue à l'esprit. Pendant son enfance, ses parents manifestaient une affection démonstrative, à lui et à ses frères, mais à peine avaient-ils atteint l'âge d'aller en pension, à sept ans, que les parents s'attendaient à une attitude virile de leur part. « Viril » signifiait pour eux, non seulement être brave et solide, mais renoncer à ces contacts physiques chaleureux, qui sont un trait essentiel de l'affection.

Ce même soir, après dîner, il était étendu sur le sofa dans mon bureau et, sous prétexte de le consulter, je me suis embarquée dans l'histoire d'un colonel imaginaire. Les symptômes du colonel en question se révélaient être une conséquence de la tradition stoïque qui l'avait rendu incapable d'exprimer ses sentiments. Quand j'en eus fini avec lui, il ne restait pas grand-chose de ce mannequin héroïque, sauf les rubans de ses décorations sur sa tenue de combat. C'était bien plutôt une marionnette qu'un homme et son apparente bravoure venait seulement d'une imagination si desséchée, qu'il ne pouvait se figurer qu'une balle le touche. Comme le garçon était en proie aux affres de ses premières amours, j'ai doté le colonel d'une femme, qui m'aurait confié que son mari se montrait non seulement d'un ennui pénible en public, mais était encore plus ennuyeux au lit.

A la fin de l'histoire, le garçon s'est subitement jeté dans mes bras, en sanglotant. Mais c'étaient des larmes de joie, à la pensée qu'il était aimable et désirait être aimé, sans que ce désir ait rien d'enfantin.

Sa gaucherie venait de ses efforts pour prolonger une période de sa vie où on pouvait l'embrasser. Après avoir compris que se montrer impassible n'était pas seulement une erreur, mais franchement malsain, il a libéré son énergie pour circuler dans son supra-physique actuel, avec ce résultat que sa coordination s'est améliorée avec une surprenante rapidité. Preuve en est que, dès le lendemain matin, il lavait une collection de verres anciens, très fragiles, sans en ébrécher un seul. Au cours du trimestre scolaire suivant, il a manifesté beaucoup d'aptitudes pour le cricket et le squash.

Ce qui lui a fait encore plus plaisir, c'est qu'il est devenu un excellent danseur, au lieu d'écraser les pieds de ses danseuses et de les décourager.

Un mécanisme du même genre jouait chez un autre malade. D'une taille exceptionnellement élevée et quoiqu'il se soit plusieurs fois ; heurté aux portes basses, même en pénétrant dans sa propre voiture, au point d'en souffrir d'une sévère commotion cérébrale, il était quotidiennement victime de chocs à la tête. .

Je lui prodiguais pommades et sympathie, jusqu'à ce que un beau jour je lui aie expliqué une thérapeutique plus brutale... sans aucun mérite, car l'exaspération m'y poussait. Il avait offert de monter un plateau chargé du dîner d'un enfant, lorsque, deux minutes plus tard, j'ai entendu un grand fracas, suivi d'une lourde chute, à l'étage supérieur, ce qui m'a fait gravir l'escalier en toute hâte. Après avoir heurté du front une poutre basse, il était tombé évanoui. J'ai d'abord cru à une fracture du crâne, car sa tête semblait une masse ensanglantée, mais, de plus près, elle était surtout couverte de potage à la tomate.

Seule adulte dans la maison, je l'ai tiré, centimètre par centimètre, le long du corridor et l'ai hissé sur son lit. Il est resté inconscient, tandis que je lui retirais du visage des tessons de faïence, puis le bardais de sparadrap et le nettoyait de mon mieux. Il a ouvert les yeux :

— Si seulement vous aviez le bon sens de ne pas habiter une maison bâtie pour des nains, a-t-il maugréé aussitôt, de fort méchante humeur.

Cette variation sur un thème connu se répétait trop souvent.

— Elle n'a pas été construite à l'intention des géants qui se prennent pour des nains, ai-je rétorqué. Combien de fois encore causerez-vous des embarras, avant de comprendre que vous avez un mètre quatre-vingt-quinze de haut, et non pas un mètre cinquante?

— Je ne suis pas grand! a-t-il protesté, indigné. Du moins... je ne me sens pas grand, je crois toujours être de la même taille qu'à quatorze ans.

Cela a pris deux ou trois semaines pour débrouiller la raison qui avait arrêté son développement à ce stade, mais ensuite, il s'est senti de sa vraie taille et, dès lors, a baissé la tête automatiquement.

Quoique un supra-physique « demeuré », ou dépassé, puisse entraîner de regrettables conséquences, un supra-physique libre et efficace est fort utile, pour développer les talents de la composante physique. Je l'ai découvert à l'âge de seize ans. J'avais déchiré les tendons de la cambrure de mon pied gauche. Le diagnostic peu encourageant du médecin m'avait déprimée, car je l'avais entendu dire à ma mère que je ne pourrais plus jamais danser ni jouer au tennis; peut-être arriverais-je à marcher correctement et à jouer au golf.

Piètre consolation, car j'avais montré fort peu d'aptitudes au cours d'une demi-douzaine de leçons de golf, prises avec un professionnel. Il avait déclaré que ce serait gaspiller son temps et l'argent paternel que de persévérer dans cette voie.

Après être restée quatre mois étendue sur un sofa, ou poussée dans un fauteuil roulant dans le jardin, j'ai dû ajouter à mes malheurs de renoncer au piano, car l'usage des béquilles m'avait causé une paralysie des bras. J'ai donc résolu d'apprendre toute seule à jouer au golf, en m'exerçant dans le supra-physique, que je qualifiais alors de « corps supérieur ». Avec la patience d'un phoque, à qui on enseigne à tenir un ballon en équilibre sur son nez, j'ai entraîné chacun de mes muscles à jouer son rôle dans les gestes requis. Je m'imaginai constamment sur le terrain de golf, capable de le

visualiser pour l'avoir souvent parcouru avec des admirateurs, joueurs passionnés. Pendant deux mois, éveillée ou endormie, je me suis exercée sans relâche au golf et il ne restait qu'à prouver ma capacité de répéter la performance sur le plan tri-dimensionnel.

Un heureux hasard a fait que le championnat du Hampshire se déroulait cette année-là à Hayling Island. On a débarrassé ma jambe de son plâtre quatre jours avant la compétition et j'ai prié une amie de m'inscrire pour chaque épreuve. J'ai obtenu de ma mère la permission de me rendre au club, sous le prétexte d'assister au coup d'envoi des compétitions.

En me dirigeant vers le point de départ, j'étais partagée : d'un côté, j'avais confiance que mon corps obéirait aux instructions de mon supra-physique, mais, de l'autre, j'étais terrifiée à la pensée qu'en essayant de lever ma canne, ou bien je manquerais la balle, ou bien ma jambe gauche s'écroulerait sous moi. Peut-être parce que je savais devoir suivre la balle à travers des dunes de sable, je redoutais de ne pouvoir résister à cette marche pénible, et aussi d'être incapable de descendre dans les banquettes et d'en remonter. En tout cas, je suis restée avec soin sur le parcours normal. Par la suite, mon père a conservé pendant des années dans son portefeuille la coupure d'un grand journal : « Une jeune golfeuse étonnante : à seize ans, elle remporte cinq prix, dans les championnats du Hampshire! »

Voilà une des raisons qui me persuadent de l'extrême importance de considérer son supra-physique comme efficient et en bonne santé, même quand sa contrepartie souffre des effets d'une maladie, d'une blessure, ou de l'âge. Car le supra-physique peut et doit exercer une influence très bénéfique sur sa carapace. Les guérisons dites « spontanées » effectuées à l'aide d'un afflux d'énergie venu du supra-physique d'autrui, en sont la preuve. C'est là le principe des divers genres de guérisons dites par l'esprit.

Le supra-physique peut être victime d'un processus contraire, si la personnalité le permet; il sera alors affecté par la résonance de maladies ou d'imperfections qui ne devraient pas dépasser le corps physique. Aussi est-il dangereux de personnaliser ses maux. Peut-être est-ce impossible de guérir le corps des rhumatismes ou de l'acné, mais il est inutile de penser " MON rhumatisme » ou « MES boutons », au point d'infliger ses infirmités aux composantes plus subtiles de la personnalité.

Le désir de rester jeune est souvent son propre ennemi. Si l'on dirige trop d'énergie vers l'entretien d'un supra-physique dépassé, le supra-physique courant souffre de pénurie, d'où résulte un vieillissement prématuré. Le caractère se détériore aussi, vraisemblablement, car ce refus d'envisager la réalité n'est ni plus ni moins qu'une bouderie particulièrement fastidieuse.

Les bouderies de cette espèce peuvent même être fatales, je l'ai appris lorsque j'étais une Romaine de quarante ans. Encore belle et en bonne santé, j'aimais mieux blâmer les scribes pour leurs gribouillis illisibles, que d'admettre que ma vue n'était plus aussi parfaite qu'autrefois et j'avais récemment perdu trois de mes excellentes dents. J'en aurais pris mon parti, si je n'avais récemment rencontré un homme bien plus jeune, dont j'étais tombée amoureuse et que j'avais nommé médecin de ma maison, pour le voir plus souvent.

Il ne s'empressait pas de me manifester sa tendresse et chaque nouveau cheveu blanc, chaque ride nouvelle, me rappelaient que mon temps était bref. Donc, dans l'espoir qu'il comprendrait l'étendue de sa perte si je venais à disparaître, j'avais résolu de faire mine de me suicider. Un sarcophage de marbre sculpté était préparé et j'ai invité mes amis et connaissances à un festin d'adieu. Ils m'ont jugée un peu excentrique, car ce n'était l'usage que si Phôte avait décidé que son honneur exigeait qu'il se transperçât de son épée.

Après avoir prononcé un magnifique discours d'adieu, qui a tiré des larmes aux invités les plus

ivres, je me suis éclipsée pour préparer la scène dont j'espérais fermement qu'elle ne ferait que préluder à une autre, bien plus agréable. Je me suis donc installée dans mon sarcophage, rempli d'une eau tiède et parfumée, où flottaient des pétales de rose. (Je me souviens d'avoir noté, à part moi, qu'après son usage immédiat, il ferait une baignoire très élégante.) J'ai appelé mon médecin.

Impérieusement, je lui ai ordonné de m'ouvrir les veines du poignet, dans l'attente qu'il me supplie de rester en vie, afin de pouvoir me témoigner son dévouement passionné. Au lieu de protester, il m'a tout simplement obéi. Mon horreur n'aurait pu être plus grande, s'il m'avait assassinée de sang-froid! L'orgueil m'empêchait de lui commander de placer des tourniquets. J'ai donc dû demeurer là, à regarder l'eau devenir rose, plus foncée, puis rouge. J'ai fini par clore mes yeux, de crainte qu'il n'y lise ma rage impuissante.

Je lui demeure extrêmement reconnaissante d'avoir eu la perspicacité, la compassion et le courage moral de répondre à mon défi, car il m'a guérie à jamais d'utiliser cette répugnante forme de chantage. Mais il a reçu de plein fouet le déchaînement de ma fureur, si longtemps accumulée, au cours d'un rappel spontané de cet épisode, qui s'est passé alors que je somnolais, dans une baignoire beaucoup plus prosaïque. Car mon Romain est encore médecin et s'appelle Denys Kelsey.

Comme je me suis suicidée par faux orgueil, ou par colère, au moins deux fois, puis ai quitté délibérément des corps parfaitement adéquats, à trois ou quatre autres occasions, je sais qu'il n'est pas besoin de passer devant des juges célestes pour être puni, ou condamné. Ce qui arrive invariablement, du moins selon mon expérience, c'est que la partie de la personnalité qui a tenté de se soustraire à un problème particulier, se retrouve dans la même situation, à peine réincarnée.

Quand l'aspect de la personnalité qui s'occupe des idées a transformé son corps en bouc émissaire, le supra-physique, obligé malgré lui de faire un nouveau corps, ne s'entend guère avec ses nouveaux partenaires. Au lieu que l'instinct, l'intellect et l'intuition travaillent harmonieusement, de concert, vers un but commun, ils se livrent alors à des luttes intestines, qui suscitent beaucoup de troubles à chacun, quel que soit le vainqueur sur le moment, car ils ne trouveront la paix qu'en décidant de s'intégrer à nouveau.

Aucun avantage, donc, à se suicider, sauf si le motif est méritoire, comme pour le capitaine Oates, qui s'en alla seul dans l'Arctique, ou les héros de la Résistance, qui avalaient leur capsule de cyanure pour éviter de parler sous la torture. Toutefois, je suis sûre que nous devrions assumer la responsabilité de hâter notre propre décès, quand notre corps ne sert plus de véhicule utile à notre personnalité.

Nous ne participons, hélas! plus à une civilisation où la mort est reconnue simplement comme une sorte spéciale de changement de plan, fréquemment traversée par chaque individu. En conséquence, rares sont ceux qui sont capables de mourir sur la seule décision que le temps en est venu. Même si ce vœu est exprimé clairement, le risque existe qu'il demeure inefficace, car les efforts du supra-physique pour quitter ses particules physiques peuvent être contrecarrés par des techniques médicales compliquées et inconnues de lui.

A mon avis, chacun devrait donc être informé de toute maladie grave et averti du vrai diagnostic, même contraire à son espoir de recouvrer la santé. C'est alors fi lui, et à nul autre, de savoir s'il est prêt à mourir. Si jamais Denys, ou moi, devenions infirmes, au point de n'être plus agréables ni à nous-mêmes ni à autrui, et surtout si notre état nécessitait des soins pénibles, nous espérons qu'il se trouverait une personne assez charitable pour nous fournir les moyens de traiter notre corps avec la même pitié que nous avons manifestée à des chiens ou à des chevaux trop âgés, en les soustrayant à des souffrances prolongées.

LE SUPRA-PHYSIQUE ET LA MÉDECINE

Denys Kelsey

Je crois que la conception du supra-physique, formulée par Joan, loin de se limiter au domaine psychiatrique, contribue à une meilleure compréhension des mécanismes impliqués dans une quantité de phénomènes médicaux.

Voici, par exemple, ce qui s'est passé un an ou deux avant que je ne fasse sa connaissance. Je m'entretenais avec M. John Baron, un spécialiste de la chirurgie esthétique, des problèmes soulevés par la position souvent bizarre qu'exige le transfert de la peau d'un endroit à un autre pour l'y greffer. Je me suis soudain souvenu du tour d'un hypnotiseur de music-hall. Après les avoir appelés sur scène, il endormait les membres de l'auditoire et leur faisait prendre des postures étranges, normalement très peu confortables, puis les laissait ainsi pendant tout le reste de son numéro. Enfin ramenées au mouvement naturel, ces statues vivantes déclaraient, toutes penaudes, qu'elles avaient maintenu leur position sans le vouloir et sans éprouver la moindre gêne.

Il m'est venu à l'esprit que ce moyen pourrait s'appliquer à certains malades. M. Baron m'a confié qu'il traitait en ce moment un cas qui offrirait un parfait sujet d'expérience.

Le malade était un jeune homme qui avait perdu la partie antérieure du pied droit dans un accident. Pour greffer sur ce qui restait du pied une couche de peau assez solide pour résister à l'usage, il fallait en extraire de la région abdominale. Le processus exigeait cinq opérations séparées.

Le premier stade consisterait à façonner d'un côté de son abdomen un tube de peau, qu'on laisserait attaché à chaque extrémité pour y préserver la circulation du sang. Après une semaine ou deux, si le tube était sain, il faudrait libérer l'extrémité supérieure du tube et le coudre sur l'avant-bras gauche. Pendant quelques semaines, alors que ce tube s'établirait dans cette région, le bras du malade serait lié à son abdomen par le tube et il importait qu'au cours de cette période, le bras ne bouge point, car tout mouvement exercerait une tension sur le tube.

Au stade suivant, on séparerait la partie inférieure du tube de l'abdomen, pour l'insérer dans un second site, au poignet gauche. Après quoi, le bras du malade, libre à nouveau, serait porteur du tube de peau, dont l'apparence évoquerait une grosse chenille lovée. Enfin, quand le tube semblerait prospère dans cette situation, il s'agirait d'entreprendre la dernière opération, la plus grave.

Après avoir détaché du poignet une extrémité du tube, on placerait la main gauche du malade dans une position précise, au-dessus de son pied droit, afin de pouvoir coudre l'extrémité libre du tube au bord du moignon du pied. Le malade devrait garder cette position pendant plusieurs semaines. Car on ne pourrait risquer de détacher du poignet l'autre extrémité du tube avant qu'il n'ait bien pris sur le moignon. Le tube serait ensuite ouvert et appliqué sur toute la partie blessée.

Le malade a accepté avec enthousiasme de tenter l'expérience et nous avons décidé que, pour le second stade, où l'avant-bras gauche serait lié à l'abdomen, nous emploierions la suggestion post-hypnotique pour fixer le bras en position. L'effet a été remarquable. Non seulement le bras est demeuré immobile avec une parfaite précision, mais une fois libéré, environ trois semaines plus tard, aucune raideur ne s'est manifestée dans les doigts, le poignet, le coude ou l'épaule.

Ainsi encouragés, nous avons décidé d'utiliser uniquement la suggestion post-hypnotique au quatrième stade, pour fixer la main au pied. On a même pu avertir le malade qu'à condition de

laisser sa main dans l'angle exact où elle se trouvait par rapport au pied, il pourrait bouger à sa guise.

Cette fois encore, la technique a réussi de manière étonnante. La main ne s'est pas du tout déplacée sur le pied et le malade n'a éprouvé aucune gêne pendant tout ce temps, malgré sa main fixée à son pied. Il semblait à peine s'en apercevoir. Et même, il avait développé une telle adresse qu'il savait s'occuper de lui-même, sans presque recourir au personnel infirmier.

L'aspect le plus favorable s'est révélé vingt-huit jours plus tard, quand le pédoncule était prêt pour la dernière opération. J'ai hypnotisé le malade une fois encore, le pédoncule a été détaché du poignet et je lui ai signifié de reprendre une position normale. Aussitôt le malade a recouvré le mouvement de chacune de ses articulations, sans aucune trace de raideur. Il était capable de se renverser en arrière comme un acrobate et de manipuler un briquet de la main gauche. Toute physiothérapie pour remédier à l'ankylose, qu'il aurait certainement ressentie après des semaines d'immobilisation par des moyens mécaniques, était superflue.

Il ne faudrait pas s'attendre à de pareils résultats avec n'importe quel malade, même bon sujet pour l'hypnose. Je suis certain que le facteur essentiel dans le succès obtenu en ce cas était le lien efficace existant entre les corps physique et supra-physique du malade. D'habitude, quand deux surfaces de peau sont en contact pendant des semaines, de la sueur se produit entre les deux épidermes et les rend humides et malsains. Pourtant la peau, soit de la paume gauche, soit de la partie supérieure du pied droit, était demeurée absolument normale. La transpiration est une fonction qui échappe au contrôle de la conscience, aussi suis-je d'avis qu'ici son absence peut être attribuée à l'intervention du supra-physique.

La conception du corps supra-physique offre, comme le dit Joan, une explication rationnelle des processus connus sous le nom de « guérison par l'esprit ». Le supra-physique agit alors comme un aimant placé sous une feuille de papier, sur laquelle sont posés de petits morceaux de fer. Les lignes de forces circulant entre les extrémités de l'aimant attireront la limaille pour former un certain dessin et la maintiendront dans cette position. De façon analogue, l'énergie du supra-physique maintient les particules du corps physique dans la forme d'une certaine structure, et influence aussi leur fonctionnement. La maladie, ou les blessures, dérangent cet ordre et la guérison représente les efforts du supra-physique pour le rétablir. La médecine et la chirurgie courantes tâchent de minimiser les efforts à accomplir par le supra-physique, en suppléant par exemple au défaut d'une certaine vitamine, ou d'une hormone, ou de quelque autre substance essentielle, peut-être en administrant un remède qui empêche la prolifération des bactéries; ou encore en extirpant une tumeur, ou bien en plaçant la partie blessée dans la position la plus favorable à la guérison. Il semble donc aussi logique de suppléer à l'énergie du supra-physique et, à mon avis, l'expérience prouve que c'est faisable.

Mon expérience personnelle de guérison par ce moyen n'est pas très vaste, mais j'en citerai trois exemples.

Un jour, Joan avait fermé la porte de la voiture avec vigueur sur son index gauche. La douleur était intense et le doigt a changé aussitôt de couleur. Je pensais qu'il enflerait sans tarder et serait hors de service pendant plusieurs jours. Nous étions en pleine campagne, aussi après avoir garé la voiture hors de la route, j'ai demandé à Joan de changer de niveau. Puis j'ai saisi son doigt et me suis concentré, d'abord pour me représenter clairement son anatomie : peau, os, nerfs et vaisseaux sanguins.

- Laissez la douleur passer dans ma main, d'où je la rejeterai, ai-je alors dit à Joan.

Après que j'eus répété cette phrase plusieurs fois, elle a déclaré ne plus ressentir de douleur. Alors, j'ai taché de me visualiser, poussant de l'énergie dans son doigt, pour accélérer la guérison.

Que mes efforts aient eu un effet positif est impossible à prouver scientifiquement, mais le fait est que le doigt n'a pas enflé, qu'elle n'en souffrait plus et qu'elle a pu continuer à l'utiliser.

Tandis que nous écrivions ce livre, nous sommes allé voir des amis qui habitent Berne. Comme ils été aussi liés avec le chirurgien Léon Eckman, j'ai profité de l'occasion pour aller le voir opérer plusieurs fois. Un matin, comme j'en revenais, j'appris qu'on venait d'arracher une dent de sagesse à notre hôtesse.

L'extraction avait présenté des difficultés inattendues et l'anesthésie locale, administrée pour l'effectuer, étant dissipée, elle se sentait épuisée, souffrait beaucoup et s'était mise au lit. Comme elle était allergique à l'aspirine, j'ai offert de la soulager à l'aide de l'hypnose. Elle aidera à diriger la thérapeutique avec plus de précision.

Le cas d'un jeune homme, qui souffrait d'angoisse, l'illustre bien.

Pendant les premières séances, Joan et moi l'examinions ensemble. Son histoire abondait en détails affectifs et intellectuels, si fréquents à la base de pareils symptômes, au point que nous ne soupçonnions pas qu'une personnalité antérieure pût s'y trouver mêlée. C'est pourquoi j'ai continué le traitement sans Joan.

Les semaines s'écoulaient et, si la discussion et la mise au jour de ces divers sujets lui apportaient un certain bien-être, comme de meilleurs rapports familiaux, son angoisse ne diminuait pas. J'ai fait alors, pendant une séance, une curieuse expérience.

.Si j'hésite sur la direction à prendre dans une thérapeutique, je me détends complètement, les yeux clos, pendant quelques minutes. Dans cet état, j'ai parfois une « inspiration », souvent précieuse. A cette occasion, toutefois, aucune idée ne m'est venue, mais l'image mentale très précise d'une jeune femme, que j'ai devinée instinctivement être mon malade. Elle portait une robe bleue, à la mode d'il y a au moins cent ans. Assise devant un miroir, elle se souriait et se plaisait évidemment au spectacle de ses dents, admirables, régulières et blanches.

Je me suis rappelé alors que mon malade m'avait raconté un incident, advenu peu avant le début de son état d'angoisse. Il se trouvait dans un bar, où une rixe était sur le point d'éclater. Un adolescent s'était approché de lui.

— Je te casserai les dents à coups de pied! avait-il menacé.

Mon interlocuteur ajoutait que, normalement, il n'était pas ennemi de jouer des poings, mais il avait littéralement failli s'évanouir à ces mots et s'était enfui. Il avait honte de ce qu'il appelait sa lâcheté, mais elle l'intriguait aussi.

— Ce n'était qu'un petit bonhomme, dont je n'aurais fait qu'une bouchée!

J'avais considéré cet incident comme le point de départ de sa maladie, mais sans y attacher plus d'importance. Maintenant, au contraire, je remarquais les dents du malade, particulièrement bien entretenues et régulières, et me disais qu'il fallait en tenir compte. Ce sentiment s'est confirmé quand je lui ai demandé s'il allait souvent chez le dentiste. Il a rougi à cette question et fini par admettre que l'idée qu'on touche à ses dents le remplissait d'une telle horreur qu'il n'avait jamais mis les pieds chez un dentiste.

Une semaine plus tard, Joan entrait en jeu. Vers 5 heures, les parents du jeune homme avaient téléphoné pour m'avertir qu'en pénétrant dans sa chambre, ce matin-là, ils l'avaient trouvé inconscient, après l'absorption d'une forte dose de sédatifs. Le médecin local avait passé une partie de la journée auprès de lui et venait de partir, en assurant que tout danger était écarté. Le malade habitait à une centaine de kilomètres de Londres, et, comme il dormait, il était inutile de se rendre à son chevet le même soir. Joan, sachant que je ne serais pas libre avant 8 heures, a décidé de procéder seule à un changement de niveau pour essayer de voir ce qui s'était passé dans l'esprit du malade.

Quand je suis descendu, à la fin de ma consultation, le spectacle qui m'attendait m'a alarmé, car je n'étais pas encore habitué aux effets qu'une identification particulièrement ardue peut exercer sur elle. Elle souffrait évidemment beaucoup et des larmes inondaient son visage. La bouche entrouverte, elle a réussi à m'expliquer qu'elle ne pouvait la fermer, car cela accroîtrait la douleur de ses gencives lacérées.

— Je peux sentir les caillots de sang dans les alvéoles des dents... c'était affreux déjà durant les deux premiers jours, après qu'il eut arraché toutes ses dents, mais le goût n'a pas cessé d'empirer : ce n'était plus du sang, mais du pus. Alors la fièvre a commencé... elle est morte après quatre jours. Mais elle lui a pardonné avant de mourir...

Cela m'a pris une demi-heure, qui sembla interminable, avant que Joan ait pu se détacher suffisamment pour me faire un récit cohérent de ce qui était arrivé. Elle s'était identifiée à la femme, dont j'avais vu l'image mentale au cours de la dernière séance, plus rapidement et complètement qu'elle ne l'avait prévu. La période était vers 1830, dans le comté du Somerset, à l'ouest de l'Angleterre. La jeune femme avait épousé, à dix-huit ans, un homme bien plus vieux qu'elle, parce qu'il était le fermier le plus riche de la région. Il était si amoureux de sa jeune épouse qu'elle allait jusqu'à lui refuser ses droits conjugaux, sous prétexte d'être trop jeune pour avoir un enfant, ce qui « abîmerait sa jolie taille ». Elle était réputée pour sa dentition parfaite, car le scorbut sévissait à l'époque et rares étaient les adultes possédant toutes leurs dents. Elle aimait sourire aux jeunes gens, autant qu'ils aimaient recevoir ses sourires. La jalousie du mari allait croissant, jusqu'à ce que, un soir, enragé de fureur et de désirs inassouvis, il l'ait jetée sur le lit, poignets et chevilles attachés aux colonnes.

Joan pense qu'il voulait la violer, mais que sa femme l'a poussé à bout en se moquant de lui. Il a couru à l'écurie pour prendre les pinces avec lesquelles il extrayait les clous des sabots de ses chevaux. Puis, armé de cet instrument, il a arraché toutes ses dents à la jeune femme.

Joan supposait que le malade, dans une vie antérieure, avait été le fermier et que sa réaction à la menace proférée contre ses propres mâchoires venait de sa crainte d'une rétribution pour sa violence sauvage. Elle espérait qu'il se sentirait fort soulagé, à présent qu'elle avait revécu son expérience à sa place.

Le lendemain soir, le jeune homme était insuffisamment remis de la trop forte dose de somnifère pour que sa famille puisse l'amener chez nous. De toute évidence, il n'allait nullement mieux. Il était toujours extrêmement agité et, sans le moindre doute, il pensait à répéter sa tentative de suicide à la première occasion. Je l'ai donc fait admettre dans une clinique privée.

Lors de notre visite, le lendemain, il n'était plus enclin au suicide, mais toujours aussi agité. Il répétait sans cesse l'histoire du bar, en insistant sur le fait que l'adolescent s'était approché du côté droit. Joan lui a raconté son changement de niveau, mais sans du tout l'impressionner.

A notre visite suivante, il s'est lancé de nouveau dans le récit de l'incident du bar, répétant :

— Il s'est approché du côté droit, comprenez-vous?

Du coup, Joan s'est ressouvenue que le mari se tenait du côté droit du lit et elle a compris que le malade avait été, non le mari, mais la femme. L'effet sur le malade a été dramatique. Il n'a éprouvé aucune difficulté à accepter toute l'histoire comme vraie et, à la fin de la séance, son angoisse avait disparu.

Je ne m'attendais pas à un résultat si soudain, et en ce qui concernait le malade, si facile, ni qu'il soit durable. J'étais certain que, dès le lendemain matin, tout recommencerait, au moins légèrement. Mais au contraire, le jeune homme est demeuré parfaitement calme et gai. Il se trouvait également bien le jour suivant et le garder en clinique plus longtemps ne semblait pas justifié. J'ai téléphoné à sa famille de venir le chercher, en Iqs prévenant qu'il fallait le surveiller, à cause d'une rechute possible. Mais ceci se passait il y a plus de cinq ans, et nulle rechute ne m'a été signalée depuis lors.

Je n'ai aucun doute sur la validité de l'identification que peut effectuer Joan à la personnalité antérieure d'une personne avec qui elle a un lien. Sa seule erreur, dans le cas en question, était d'avoir admis que le malade avait été le mari. Le fait qu'il n'ait pas réagi à l'identification au mari, sur-le-champ à l'identification à l'épouse, et qu'une guérison subite s'ensuivit, est intéressant à l'extrême.

Si l'histoire ne lui avait offert qu'une fantaisie commode derrière laquelle s'abriter, je suis presque certain qu'il aurait subi une rechute après quelques jours, ou quelques semaines. Si Joan n'avait pas pu, par un processus qui n'entre pas dans les cadres de l'expérience courante, revivre cet incident à sa place, il me semble fort invraisemblable qu'il eût pu se remettre sans une intense abréaction sur lui-même.

Un soir, la conversation s'était orientée sur les causes probables de l'alcoolisme. Personne n'avait rien dit d'original, aussi, après dîner, ai-je demandé à Joan si, en changeant de niveau, elle pouvait fournir quelque renseignement utile.

Elle s'est donc étendue sur le sofa, les yeux clos, et après quelques minutes, a claqué des doigts, pour indiquer qu'elle était prête à être interrogée.

— Quelles sont les causes de l'alcoolisme? ai-je demandé.

— Il y en a beaucoup, mais l'une d'entre elles est l'usage de l'alcool comme anesthésique, afin d'atténuer la douleur d'une amputation. Je vois des hommes blessés au cours d'une petite bataille. C'est au temps tics guerres napoléoniennes. Ils se trouvent dans une vaste grange, utilisée en guise de salle d'opération., les murs ont été troués par des boulets de canon. Certains blessés sont couchés sur la paille, d'autres, étendus à même le sol. Un chirurgien, muni d'une scie maculée de sang, s'appuie à une planche posée sur des tréteaux, en attendant le prochain blessé... il est épuisé.

Les hommes tâchent de noyer leurs souffrances dans l'oubli, ou de boire au moins assez pour diminuer la douleur en attendant leur tour. Mais il y en a qui rendent l'âpre eau-de-vie, avant qu'elle n'ait produit son effet. Français et « ennemis », je ne sais pas les distinguer, mais ce ne sont pas des Anglais, ont grand-pitié les uns des autres... ils n'ont pas l'air d'avoir combattu très récemment. L'odeur nauséabonde de la gangrène est atroce... Laissez-moi interrompre quelques minutes, ou j'aurai des nausées...

Après un bref repos, elle a changé derechef de niveau et j'ai reposé la même question.

— Je vois maintenant un homme bien plus nettement que les autres... Il souffre affreusement et il est au désespoir, car sa jambe écrasée va être amputée. Il a bu de l'eau-de-vie, mais pas assez... il est terrifié à l'idée de crier, une fois transporté sur la table... et de mourir de douleur. Il surveille la gourde de cuir, qui passe de main en main, de l'autre côté de la grange. Il prie qu'elle ne soit pas vide, quand elle lui reviendra. Il a un désir angoissé d'alcool et de plus d'alcool, c'est sa seule chance d'adoucir son agonie. Il est mort d'une perte de sang trop abondante, mais toujours hanté de ce désir fou d'alcool...

Quelqu'un qui est mort assoiffé d'alcool peut s'apercevoir que la souffrance réveille son envie... il veut toujours plus d'alcool, parce que dans la situation originelle, la dose n'a pas suffi pour agir... ainsi commence le désir immodéré.

— Comment peut-on guérir cet état?

Dans le cas de ce blessé, il faudrait le ramener à la situation originelle, mais en s'assurant d'abord qu'il n'a point absorbé d'alcool avant de le faire... Il importe qu'il ne confonde pas le présent avec le passé. Il ne sera libéré qu'en revivant le passé, à moins que quelqu'un comme moi ne puisse le faire à sa place et libérer ainsi l'énergie immobilisée. Les prêtres le faisaient autrefois; d'habitude, deux d'entre eux collaboraient, pour se contrôler mutuellement, s'assurer qu'aucun facteur n'était négligé et aussi pour partager le fardeau de l'identification. C'est la libération de l'énergie immobilisée qui cause l'abréaction... soit le malade, soit la personne qui agit comme prêtre, la subit.

— Pouvez-vous nous parler de la morphinomanie?

— J'ai connu l'opium dans de nombreuses vies. On l'utilisait dans des civilisations d'une grande sagesse. Mais il importe d'en donner assez. 6 cc, peuvent susciter un besoin qu'ils ne suffisent plus ensuite à satisfaire... C'est le désir inassouvi qui conduit à en exiger davantage... et ce besoin demeure, si le malade meurt dans de vives souffrances.

— L'opium était-il destiné à d'autres buts que le soulagement de la douleur?

— Seulement par les sots.

A plusieurs occasions déjà, au cours d'un rêve, ou d'un changement de niveau, Joan avait apporté un renseignement précis, qui n'avait trait à personne de notre connaissance, mais se trouvait correspondre tout à fait à la thérapeutique indiquée pour un malade qui nous arrivait peu après. Je suis enclin à croire qu'il y a plus qu'une coïncidence entre l'épisode du soldat de Napoléon, agonisant sans l'aide de l'ivresse, lors de l'amputation d'une jambe, et le cas que notre pratique nous a permis d'observer sur le mécanisme de l'alcoolisme.

Un jeune homme, en séjour chez des amis et voisins, était venu un soir dîner chez nous. Il m'a confié sa crainte de devenir alcoolique et demandé si je pouvais l'aider. Il devait partir quarante-huit heures plus tard, ce qui, lui ai-je fait remarquer, ne nous laissait guère de temps pour le traiter. Cependant, il a consenti à deux séances préliminaires, quitte, si elles paraissaient satisfaisantes, à revenir le plus tôt possible.

Très intelligent et plutôt cynique, il avait avoué qu'il jugeait nos théories sur la réincarnation inacceptables. Je pensais qu'il serait difficile à hypnotiser, mais il a très rapidement plongé dans une hypnose profonde, qui a aussitôt produit un curieux spasme. J'ai appelé Joan et, avant son arrivée, en deux minutes, le spasme s'était changé en contorsions violentes de la tête et du tronc. Il s'efforçait, semble-t-il, d'échapper à des liens, qui le maintenaient les bras en croix. Il rejetait sa tête en arrière, au point de tendre l'échine en demi-cercle. Il émettait des sons déchirants, mi-

gémissements, mi-sanglots. Haletant, à peine compréhensible, il a bégayé :

— On me coupe la langue au rasoir!

Joan essayait de l'assister en partageant sa crise, mais ne pouvait se faire qu'une image vague du décor, car tous les deux, nous tâchions de l'empêcher de tomber du sofa. Il était revenu au temps de la guerre civile en Espagne, probablement en 1938. Il devait faire partie d'un service clandestin, ou portait un message derrière les lignes ennemies... Fait prisonnier, il subissait la torture. Pour lui arracher le nom de ses camarades, on l'avait sauvagement battu, roué de coups de pied, dans une mesure de pierre. Les quatre hommes qui essayaient d'en tirer des renseignements avaient dû entendre quelque bruit suspect et alarmant, car ils ont soudain décidé de fuir en toute hâte. Ils lui avaient déjà attaché les pieds ensemble et liaient maintenant ses mains à des anneaux fixés dans tics murs opposés. L'idée de lui couper la langue leur est venue après coup, pour s'assurer qu'il ne livrerait à personne d'autre le secret qu'il n'avait pas révélé. Il est mort seul, après de longues heures d'une agonie obsédée, non seulement par la douleur, mais par la soif... L'envie d'eau a fini par dominer tout. En outre, il redoutait que ses amis puissent croire qu'il les avait trahis au passage des lignes. Ils ne sauraient jamais qu'il avait refusé de divulguer leurs noms.

Nous avons eu de grandes difficultés à le ramener ;m moment présent. Quand je saisisais sa main, il me croyait de ceux qui l'avaient capturé et redevenait violent. Graduellement, j'ai réussi à le faire obéir en répétant :

Serrez ma main; lâchez-la; saisissez-la de nouveau, laissez-la aller; pressez votre main contre le mur!

Lentement, il a recouvré son identité actuelle et reconnu l'entourage et nous-mêmes.

Quand je l'ai cru revenu à la conscience normale, je lui ai dit d'aller du sofa vers une chaise. Tout en s'exécutant, il a demandé un verre d'eau. Je suis allé en chercher un grand verre, qu'il a vidé d'un trait, puis il en a demandé un second, puis encore un troisième. Je lui ai fait remarquer qu'il avait assez bu, mais il a hurlé :

— Apportez-m'en une cruche pleine!

A ce moment-là, je me suis rendu compte qu'il n'était pas tout à fait revenu à lui, mais souffrait encore de la soif dont il était mort. Je l'ai prié de s'asseoir au bord du sofa pendant que je compterais lentement de vingt à un. Cela le ramena entièrement au présent.

— Je n'ai plus la moindre soif! s'est-il exclamé, surpris.

Là-dessus, il m'a raconté que aussi loin que ses souvenirs remontaient il avait souffert d'une soif constante et malade. Où qu'il se trouve, il n'était tranquille qu'après s'être assuré de pouvoir boire, à peine la soif se ferait-elle sentir. Dans une maison inconnue, à l'école, au cinéma, il se sentait mal à l'aise avant d'avoir vérifié s'il pourrait toujours obtenir un verre d'eau. Plus âgé, il avait commencé à prendre de l'alcool et, trop souvent, c'était de cela qu'il éprouvait un besoin pressant.

Aussitôt cette séance terminée, l'obsession a disparu et, au cours de l'année écoulée depuis lors, loin de s'adonner à l'alcool, il est devenu abstinent.

Son attitude à l'égard de cette expérience est intéressante. Il admet très volontiers que sa guérison soit due à cette unique séance. Mais il persiste à croire que c'est sans rapport avec la validité de la réincarnation.

Une dès difficultés, en psychiatrie, c'est que des symptômes analogues peuvent avoir des causes diverses. Prenons, par exemple, la peur irraisonnée des plumes. Comme Joan l'a décrit, celle du Dr Kerr-Clarkson devait son origine à la mort, causée par des vautours, d'une des personnalités antérieures. Mais il y a quatre ans, une de mes malades, affectée de la même phobie, a été guérie en revivant un épisode où, à l'âge de trois ans, elle était tombée dans une cour de ferme et où un troupeau d'oies l'avait piétinée.

Si le malade peut revivre un incident arrivé dans sa vie actuelle, la guérison est probable. Mais si ni le malade ni ses parents ne peuvent se souvenir d'un incident, pour l'excellente raison qu'il ne s'est point passé dans cette vie-ci, comment espérer l'explication de ce symptôme?

Nous touchons ici au domaine de la psychanalyse et commençons à penser à l'aspect que la signification symbolique des plumes peut avoir pris pour cette malade, à travers l'opération tortueuse de l'inconscient. Sans nul doute, en certains cas, l'investigation psychanalytique produira des résultats, mais, à coup sûr aussi, elle n'aboutira à rien, dans d'autres.

Au malade incombe sans doute la responsabilité de certains échecs, car, pour une raison ou une autre, il ne peut arriver à faire face à un aspect de lui-même. Mais une telle supposition, favorisée par le thérapeute fermement décidé à refuser la possibilité de l'existence, chez le malade, d'autres niveaux où se trouverait peut-être la réponse, est souvent trop facile! Seuls, le temps et l'expérience montreront si j'ai raison de penser que la notion d'un corps supra-physique nous permet de comprendre diverses conditions qui, je le sais, peuvent être très difficiles à soulager.

Prenons, par exemple, les douleurs dont souffrent certaines gens et qui semblent provenir d'un membre amputé, dit « membre fantôme ». Je me rappelle un cas de ce genre, qui s'est présenté au début de ma carrière de psychiatre. Le malade était un homme de cinquante ans, et d'une fort belle prestance, dont il n'était pas peu fier. Malheureusement, à l'âge de quinze ans, il s'était blessé au genou. La blessure, infectée, avait finalement nécessité l'amputation de cette jambe. Deux opérations, dans le but de libérer les nerfs qui pouvaient être pris dans le moignon, étaient demeurées totalement inefficaces et, deux ans avant de venir me consulter, il avait subi une opération à la moelle, au point d'issue des nerfs impliqués dans la région sectionnée; pourtant, la douleur persistait.

Il n'était pas difficile de trouver des facteurs psychologiques, pour expliquer, en théorie, la souffrance. Mais on les avait explorés à fond et le mal demeurait. Il semble au moins probable que la douleur de l'accident originel survenu à sa jambe s'était transmise à son supra-physique, qui refusait d'admettre l'amputation de la jambe, et on peut imaginer qu'une thérapeutique visant à guérir son corps supra-physique aurait pu soulager cet homme.

En corrélation avec ce genre de problèmes, il ne faut pas oublier le cas où, après un accident, les fonctions restent plus handicapées que l'état physique ne le justifie. Sans nul doute, certains sont influencés par l'espoir d'une compensation financière plus élevée que si la guérison était complète. Pourtant, cela n'explique pas tout, à mon avis. Il me semble possible que, dans certains cas, le supra-physique soit atteint et exige encore un traitement.

Un autre mal difficile à soulager est celui des hypocondres, qui redoutent de souffrir ou d'être menacés de souffrir par quelque grave affection. Ce type d'angoissé a pour caractéristique de n'être rassuré par rien, ni les examens ni les analyses les plus approfondis. Un certain nombre seront soulagés par des méthodes psychologiques orthodoxes; par exemple, la peur peut résulter d'un sentiment inconscient de culpabilité, quand les malades essaient de se punir. Mais chez d'autres, cette approche demeure sans effet et, du moins dans certains cas, je crois que l'angoisse provient d'un supra-physique antérieur, mort de la maladie dont le contemporain craint encore d'être

victime.

Enfin, il y a le vaste groupe de ceux dont les maux tendent à être qualifiés d' « hystériques ». Ces malades présentent, soit un symptôme dont on ne peut découvrir aucune trace organique, ou seulement une faiblesse organique mineure, hors de toute proportion avec la détresse ou l'incapacité qu'elle cause. Ce sont surtout ces malades qu'on soupçonne d'avoir des symptômes d'origine inconsciente.

Le soupçon est parfois justifié, comme dans le cas de ma malade atteinte d'une paralysie des jambes. Alors, son objet a été vite découvert et dès qu'elle a pu voir une solution plus acceptable pour résoudre sa situation, elle a retrouvé l'usage de ses jambes. Toutefois, d'autres circonstances existent, où le thérapeute a clairement établi le but inconscient du malade, mais où les symptômes n'en demeurent pas moins. On est fort tenté, en ces occasions, de penser que le malade préfère voir son mal continuer. Sans nul doute, cette supposition se justifie parfois, mais je reste persuadé qu'elle est fréquemment injuste, parce que, très souvent, comme chez les hypocondres, le malade souffre de la résonance à un supra-physique antérieur.

Joan m'a apporté deux exemples de ce mécanisme. Certes, ils seraient plus convaincants s'ils concernaient des malades ignorant tout de nos idées. Mais les facultés de Joan lui ont permis de reconnaître ce mécanisme en elle-même, ce qui en rend la détection plus facile chez les autres.

D'abord, j'avais décidé de découvrir pourquoi Joan, si elle lisait ou mangeait au lit, restait toujours couchée à plat sur le dos, la tête à peine soulevée par un seul oreiller. Cela me tracassait, à cause du simple danger de s'étouffer quand on avale couché. En outre, je savais qu'elle s'était déjà sévèrement brûlée, au point de devoir rester au lit pendant dix jours et d'en garder la cicatrice au cou et sur la poitrine pendant plusieurs mois parce que son pouce avait glissé sur l'anse d'une tasse de potage presque bouillant. Chaque fois que je lui rappelais de s'asseoir, elle se redressait, mais, seule, elle reprenait sans y penser sa position habituelle. Pour comble, je l'ai trouvée un jour toute trempée de jus d'orange. Soudain, l'idée m'a frappé que sa position rappelait celle d'un malade paralysé de la taille aux pieds. Je le lui ai expliqué et elle m'a raconté un incident qui s'était passé quand elle avait quatre ans.

Elle courait devant sa nurse pour ouvrir une lourde porte de chêne, qui fermait une avenue, dans le jardin de ses parents. Mais la porte, sortie de ses gonds pour cause de réparations, avait été laissée temporairement en position, appuyée sur une planche. Celle-ci a glissé quand Joan a touché la porte et elle se rappelle que la porte est tombée sur elle. Malgré son effort pour l'éviter en fuyant vite, elle avait été renversée sous le choc entre ses omoplates et emprisonnée, face contre terre. Un jardinier a essayé de soulever la porte, mais elle était trop lourde, et il a fallu attendre l'aide de deux autres hommes.

La nurse a relevé Joan et, en proie à la panique, comme l'enfant se plaignait que sa jambe lui faisait mal, l'a mise debout pour vérifier si elle avait une fracture. En effet, Joan a senti sa jambe s'écrouler sous elle et s'est évanouie.

Elle garde un souvenir très net des difficultés éprouvées à guérir cette fracture. On avait exigé qu'elle demeurât dans le plâtre pendant plusieurs mois. Pourtant, elle ignorait sur le moment un détail qu'on lui apprit plus tard : c'est que, pendant trois semaines, on avait cru qu'elle resterait paralysée. Les quatrième et cinquième vertèbres dorsales montrent encore les traces d'une ancienne fracture et je suppose que la moelle avait été touchée.

En demandant à Joan de changer de niveau, j'espérais qu'elle retrouverait des détails concernant cette fracture. Mais au lieu de rétrograder vers son enfance, elle se vit en jeune femme de vingt ans, paralysée de la taille aux pieds, à la suite d'un accident de cheval.

Cette jeune femme était une de ses personnalités précédentes. Elle se nommait Lavinia, c'était une Anglaise, morte en 1874. Elle était mariée, mais pas avec moi.

J'étais alors tellement habitué à entendre Joan revivre des épisodes de ses existences passées comme si elle racontait un trait de sa vie présente, que cela m'a choqué de l'entendre s'exclamer :

— Ramenez-moi vite au présent! Je m'identifie tellement à la paralysie de Lavinia, que je crains de la voir affecter mes propres jambes!

En quelques minutes, elle était revenue au présent et à la conscience éveillée, mais sans pouvoir bouger ses jambes! Cette nouvelle expérience était fort alarmante mais Joan gardait assez de conscience réfléchie pour me prier de placer ma main sur son dos, pour déceler quels muscles étaient bloqués.

Déjà familier avec la notion du corps supra-physique, je ne comprenais pas encore entièrement l'importance, pour le traitement, de distinguer entre cet aspect de la personnalité et les autres. Je l'ai donc priée de changer encore une fois de niveau pour essayer d'en découvrir davantage sur les circonstances de l'accident. Elle s'est exécutée, avec force détails; dans les grandes lignes, Lavinia avait été enfermée à clef dans sa chambre, ce matin-là, pour l'empêcher de suivre à cheval une chasse au renard. Son mari y était poussé par la jalousie, car, la veille au soir, elle avait trop souvent dansé avec un certain jeune homme, au cours d'un bal de chasse, et son mari avait décidé qu'elle ne le reverrait plus.

Lavinia avait passé par la fenêtre pour descendre jusqu'aux écuries, mais là, elle avait constaté que tous les chevaux étaient sortis, à part un jeune étalon que son mari même n'osait pas monter. Elle l'avait sellé, aidée de mauvais gré par un lad qui, sans doute, n'avait pas assez serré la sangle. En effet, lorsque, rebelle et triomphante, elle rejoignit la meute, sa selle à l'amazone se retourna au franchissement d'une haie, et le cheval et elle firent une lourde chute, où elle se rompit le dos.

Sous l'impression que c'était la colère de Lavinia contre son mari qui l'avait empêchée de s'intégrer complètement, je me suis concentré pendant plusieurs heures pour amener tous les aspects de ce sentiment à la surface. Cette méthode n'a donné aucun résultat et les jambes de Joan demeuraient inertes.

— Le corps de Lavinia ne pourra disparaître que lorsque vous l'aurez guéri, a fini par déclarer Joan.

L'idée de guérir un supra-physique passé ne m'était jamais venue, aussi me fallait-il agir par intuition. Plaçant Joan sur le ventre, en lui recommandant de changer de niveau, pour mieux recevoir ma suggestion, j'ai posé mes mains sur son dos, à l'endroit où je supposais que se trouvait la fracture de Lavinia. Puis je me suis représenté mentalement l'accident avec netteté, en disant à Joan que j'allais faire passer un influx d'énergie, à travers elle, dans le corps supra-physique de Lavinia.

J'ai noté, au cours de mes tentatives de guérison, que je suis plus efficace certains jours que d'autres, et je sais aussi à quel moment j'ai donné ma pleine mesure. Après dix minutes environ, j'y étais parvenu et j'ai annoncé à Joan que le supra-physique de Lavinia était guéri et qu'elle, Joan, devait avoir recouvré l'usage de ses jambes. Bientôt, elle a réussi à les remuer faiblement. Je lui ai dit de revenir au présent, à la conscience éveillée normale, puis nous avons conclu que l'incident était clos, car elle bougeait ses deux jambes librement.

Pourtant, le lendemain matin, elle m'a avoué qu'elle avait résisté avec peine à « résonner » à Lavinia durant la nuit et s'était réveillée deux fois, en se sentant à nouveau paralysée. Comme les symptômes avaient disparu après que, lampe allumée, elle eut lu pendant un moment, elle ne m'avait pas réveillé.

Dans l'après-midi, elle a encore changé de niveau pour s'identifier à Lavinia, avec moi à côté d'elle. Nous lui avons ainsi appris de nombreux détails sur les trois ans où elle avait survécu, infirme, rive à son lit ou à une chaise longue dans sa chambre. Comme les symptômes de la séance précédente recommençaient à se manifester, j'ai répété la même technique.

Maintenant, je peux voir Lavinia quitter son lit et marcher normalement, s'est exclamée soudain Joan, inutile de continuer!

Là-dessus, elle s'est endormie paisiblement et son sommeil a duré jusqu'au lendemain matin.

Depuis lors, Joan ne prend plus cette position couchée et en change maintenant aussi spontanément et fréquemment qu'une personne normale. Toutefois, je trouve à l'incident un autre aspect fort intéressant.

La première séance avec Lavinia s'était terminée quand j'avais dit à Joan que le supra-physique antérieur était guéri et qu'elle avait désormais l'usage de ses jambes. Mais le fait qu'elle ait « résonné » de nouveau à Lavinia durant la nuit et que les symptômes soient revenus indique que le fonctionnement n'avait repris qu'à ma suggestion.

Au contraire, la seconde séance avait pris fin une fois que Joan, en personne, eut déclaré voir Lavinia se mouvoir librement : après quoi, il n'y a plus eu de rechute.

Il semble logique d'en conclure que le résultat atteint après la seconde séance avait une validité propre, et n'était pas simplement le résultat de ma suggestion; il affectait Lavinia autant que Joan.

Un an environ après cet épisode. Joan avait été piquée par un moustique au coin de l'œil gauche. Le point était enflé et livide mais ne présentait rien qui ne dût se dissiper en quelques jours sans nécessiter d'antibiotiques. Elle m'a confié en ressentir une douleur et une terreur disproportionnées. Elle avait eu la même réaction à plusieurs reprises, à la suite de piqûres de moustique à l'œil. Elle désirait mon intervention et ajoutait que les moustiques ne l'affectaient que très peu, s'ils la piquaient en d'autres endroits de son corps. Au temps où elle travaillait avec son père à l'institut de contrôle des moustiques, en qualité d'assistante de laboratoire, elle avait souvent dû nourrir de ces insectes sur son bras.

Quelques instants après avoir changé de niveau, elle a commencé :

— Je suis morte des suites d'une piqûre d'insecte. Voilà pourquoi j'en suis si effrayée. J'étais alors capitaine en Egypte. A l'âge d'environ vingt-cinq ans, ce capitaine a été piqué à la paupière durant son sommeil, par une mouche, et non par un moustique. Son visage est affreusement enflé et couvert de croûtes qui suppurent. Il paraît atteint de septicémie.

Joan semblait en détresse, aussi lui ai-je suggéré de faire moi-même sa toilette, comme je l'aurais faite pour un capitaine égyptien. A l'aide d'un morceau d'ouate mouillée, j'épongeai doucement son front. Vous ne vous y prenez pas bien, a-t-elle soudain observé. Prenez-en deux morceaux et essuyez en vous éloignant du centre, pour ne pas répandre le pus.

J'ai obéi à ses instructions pendant que son degré d'identification s'intensifiait.

Je suis tourmenté par l'angoisse. Si je meurs, mes hommes vont rester sans chef. J'essaie de séparer mon front de ma joue, afin d'apercevoir une fente de lumière, pour me prouver que je ne suis pas aveugle.

— Vous devriez vous servir d'un linge blanc trempé dans l'eau, dit-elle soudain de sa voix normale.

Je suis allé chercher un petit bol d'eau et un mouchoir en linon blanc, puis, après l'avoir mouillé et tordu, je l'ai posé sur son front.

Non! Il faut le bouger.

Je me suis fait une claire image mentale d'un malade dans l'état décrit par elle et me suis visualisé effectuant une toilette minutieuse sur sa figure.

Voilà qui est mieux, a-t-elle approuvé, après dix minutes, mais vous avez omis quelques croûtes. J'en ai encore dans les cheveux et à l'intérieur des narines..

« Il n'en reste plus, a-t-elle enfin repris, après que j'ai eu nettoyé celles-ci. Il est guéri... C'était un beau garçon!... Mais il y a encore quelque chose qui ne va pas. Il a un trou dans le crâne... Un de ses camarade a dû le vriller!

J'ai placé ma main sur sa tête au point indiqué et visualisé la blessure en train de se refermer.

Tout va bien, à présent, s'est-elle écriée après quelques minutes avec un soupir de soulagement.

Elle s'est endormie et s'est réveillée après trois heures, sans douleur ni crainte; l'enflure de son œil avait presque disparu.

En reconsidérant ces épisodes deux ou trois ans après, mes méthodes d'alors me semblent assez rudimentaires et naïves. Toutefois, je pense que la tentative de guérison d'un supra-physique antérieur permet de s'apercevoir que cette idée contient en germe une contribution au traitement de diverses conditions. Beaucoup de psychiatres seront tentés de s'exclamer : « L'intuition ne suffit pas! » L'intuition n'est pas nécessairement curative, c'est certain. Car si le symptôme provient d'une source qui, à son propre niveau, est aussi réelle qu'un caillou dans un soulier et bien plus dynamique, le soulagement dépend, non d'en admettre l'existence, mais de faire disparaître le symptôme.

Le corps supra-physique est devenu pour moi une réalité presque tangible le 4 février 1960, lorsque Joan dut subir une petite opération exploratoire. Le processus impliqué ne présentait pas de difficulté, mais le résultat ne laissait pas de nous causer la plus vive anxiété. Après l'avoir accompagnée dans l'ascenseur qui menait à la salle d'opération, je suis resté avec elle pendant qu'on lui injectait du penthotal. Aussitôt qu'elle a été inconsciente, je suis revenu dans sa chambre, comme elle me l'avait demandé. Assis dans le fauteuil, je pensais intensément à elle, quand j'ai senti qu'elle venait s'asseoir sur mes genoux. Je n'avais jamais réalisé auparavant qu'un corps immatériel pouvait donner une telle impression de solidité!

J'ai « compris » qu'elle me demandait de prendre un crayon et du papier. Cela fait, je suis revenu à mon fauteuil et Joan a commencé à me « dicter ».

Sans entendre sa voix, je recevais des idées communiquées aussi clairement que par des paroles. Le

sujet traité se rapportait à un malade qui venait de nous consulter et cela n'allait pas tarder à se montrer très utile. J'ai continué à écrire à toute vitesse pendant vingt minutes, puis une infirmière est entrée, afin de préparer le lit pour le retour de l'opérée. Tout comme j'avais positivement senti Joan s'installer sur mes genoux, je l'ai alors sentie s'en aller.

COMMENT CULTIVER LES SENS

Joan Grant

Le rôle du corps, physique ou supra-physique, est d'accroître l'étendue et la qualité des perceptions sensorielles, multipliant ainsi les possibilités de choix et celles de bien choisir. La part prise par le corps dans l'évolution de l'individu n'est pas moins importante que celle d'autres composantes de la personnalité, car aucune ne peut se développer aux dépens des autres. En mon temps, j'ai succombé à l'illusion que l'âme devait user son fourreau jusqu'à la corde et perdre ainsi beaucoup d'énergie en un ascétisme inutile. Je sais à présent que c'est une profonde erreur de négliger le devoir de cultiver ses sens.

La majorité des adultes a laissé son sens du goût s'atrophier, attitude spécialement stupide, car ils renoncent par là à se créer un régime approprié, composé grâce à l'expérience acquise par beaucoup de corps précédents, qui leur auraient indiqué les aliments propices et ceux à éviter. A la différence d'un appétit qui a subi des privations et réagit par la gloutonnerie, un appétit raisonnable est un allié précieux de la bonne santé physique.

Le fait que les aliments servis dans les communautés très organisées ont souvent l'apparence, mais non le goût, du plat qu'ils sont prétendus représenter, est le résultat, non la cause, de palais dégénérés. La science moderne a découvert les moyens d'empêcher la détérioration chimique ou bactériologique des mets, mais ignore comment garder les aliments « vivants », c'est-à-dire chargés de leur énergie supra-physique. Un cadavre peut demeurer inchangé indéfiniment, pourvu qu'il soit maintenu à une température assez basse. Un mammoth conservé dans un glacier, qui s'était mis à fondre, fut servi dans un banquet à la fin du XIX^e siècle. Mais le supra-physique ne demeure que brièvement après la mort, et c'est de cet élément constitutif des plus subtils que notre nourriture manque le plus souvent.

L'importance de cultiver le sens du goût, non seulement pour son plaisir, mais pour sa protection, me fait juger révoltante à l'extrême la vue d'un enfant qu'on cajole, ou qu'on force, pour qu'il mange ce que instinctivement, il repousse. Si on lui offrait plutôt un choix de nourritures saines et si on le laissait en prendre autant, ou aussi peu, que son corps le désire, il jouirait d'une meilleure santé et l'adulte serait moins fatigué au terme du repas. Les parents qui se sentent obligés de faire ingurgiter à leur progéniture, en dépit de ses protestations, la quantité d'aliments prescrite, auraient été mieux avisés d'acquérir une auto qu'un bébé : ils n'auraient point fait de mal à la machine, en suivant à la lettre les instructions du manuel sur les quantités d'huile ou d'essence correctes.

Le contraste entre l'éducation du goût chez un enfant anglais ou américain et le robuste appétit encouragé par ses contemporains français, surtout à la campagne, est bien illustré par un incident dont Charles et moi avons été les témoins en 1956.

La scène se déroule à l'hôtel Beau Rivage à Cahors, sur le Lot. Nous terminons le premier service du repas, lorsque entrent quatre grandes personnes, accompagnées de sept enfants. Le plus âgé de ceux-ci a huit ans et le plus jeune est un bébé. Pendant qu'on sert le potage, le bébé s'éveille et fixe la soupière, qui trône au centre de la table. Sa mère, qui lui préparait un biberon avec du lait en poudre et l'eau chaude d'un thermos, s'écrie :

— Regardez, regardez! Philibert s'aperçoit enfin que nous mangeons!

Tout le monde est ému.

— Il faut donner à Philibert de la soupe dans sa bouteille! s'exclament les autres enfants. Il en a envie, il en a envie!

La mère, ravie, jette la moitié de la préparation et remplit la bouteille de bonne soupe épaisse. Aucune comparaison avec le pâle bouillon qui est tout ce que Philibert aurait pu espérer s'il était né anglais ou américain. Il tète le biberon avec assiduité, longuement. Maman a agrandi le trou de la tétine avec une épingle à cheveux. Puis il surveille la compagnie et produit un gros renvoi d'approbation.

Vers la moitié de la bouteille, Philibert est passé de Maman à Papa pour que Maman puisse manger sa soupe avant qu'elle ne refroidisse. Papa, familier de cette routine, avait rapidement avalé la sienne. Quand Philibert en redemande, le potage a été débarrassé, mais on lui donne un morceau d'omelette aux truffes. Il éprouve d'abord quelques doutes à propos du goût des truffes, puis il gazouille de plaisir.

Le voici qui a sommeil et il est passé de bras en bras autour de la table, un peu comme le Loir au Thé du Chapelier Fou dans Alice au pays des merveilles. Le tour est presque achevé, quand il se réveille suffisamment pour savourer quelques miettes de pain, trempées dans de l'excellent jus de poulet, que lui donne sa grande sœur avec tendresse. Là-dessus, Philibert, sans doute conscient d'avoir posé les fondements d'une admirable digestion, s'endort avec sérénité.

Chacun est enchanté, y compris les occupants des autres tables, rayonnants dans leur approbation du fait qu'un autre Français vient de passer avec succès de l'ennuyeuse affaire de se nourrir à une appréciation du plaisir de satisfaire son appétit.

Dès l'âge de deux ans, j'ai aussi eu l'occasion de développer mon appétit, car je déjeunais avec les grandes personnes, privilège rare pour ma génération. J'avais déjà appris à manger vite et savais que le moindre barbouillage de ma figure, ou même des doigts poisseux, me ferait honteusement renvoyer de la pièce. En ces jours d'abondance, avant la Première Guerre mondiale, nous avions un chef français appelé René, que j'aimais beaucoup. Il était si bon qu'il ne m'a jamais laissé deviner combien je le gênais. Un jour où je l'aidais à préparer une julienne de légumes, j'étendis trop loin et trop vite la main sur la planche à hacher pour qu'il pût arrêter le mouvement du hachoir. L'articulation supérieure de mon index gauche ne tenait plus que par un muscle. Je hurlais et René s'est évanoui.

Heureusement, un ami docteur se trouvait précisément en séjour chez nous, et il a si bien réparé le malheur que j'en garde à peine une légère cicatrice. Mais René avait pris l'accident bien plus à cœur que moi. Chaque soir, une fois couchée par ma gouvernante, qui allait ensuite manger un souper solitaire, je recevais ses offrandes : un lapin en chocolat bourré de crème Chantilly, des oiseaux en pâte d'amande, perchés sur des nids en sucre filé, des pâtés de crabe, de riches tranches de mousse au canard. Ces banquets en miniature me réussissaient admirablement.

J'ai toujours pensé que cet entraînement dès mon jeune âge avait formé la base du sens très développé des saveurs, qui me rend capable de déceler les ingrédients d'un plat et de pouvoir ainsi le refaire. Récemment, toutefois, j'ai découvert que cette faculté avait été acquise bien plus tôt dans ma longue histoire. J'avais présenté des excuses pour une soupe dont personne d'autre n'avait remarqué les défauts, et, le soir même, tandis que je changeais de niveau pour obtenir un autre renseignement, quelqu'un m'a demandé quand j'avais acquis ce goût hypersensible.

A ma surprise, je me suis aperçue que la réponse provenait d'une vie précédente, dont je n'avais pas eu jusqu'alors connaissance. J'appartenais à une tribu nomade, dont le régime était surtout

végétarien. Je ne me rappelle plus si c'était faute de gibier, ou à cause de la maladresse des chasseurs. Avant qu'une nouvelle plante soit déclarée comestible officiellement, elle était d'abord essayée par le dégustateur de la tribu. Il mettait un petit fragment du fruit, ou du champignon, d'abord sur sa langue, puis dessous, en se concentrant intensément sur ses réactions. (J'étais alors un homme.) Si le goût lui paraissait agréable, il en prenait un plus gros morceau, puis en absorbait, au cours des jours suivants, des quantités de plus en plus importantes, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'en se nourrissant du végétal en question on ne courait aucun risque. Si des effets nuisibles se produisaient, ils étaient étudiés. S'ils étaient très légers, cet aliment pouvait-il être utilisé en cas de besoin? Avait-il un effet spécial, comme de causer une abondante transpiration, agissait-il comme purgatif, ou produisait-il une altération du rythme cardiaque, ou respiratoire? Cette indication pouvait apporter une addition appréciable aux médicaments de la tribu.

A mon sens, la raison des connaissances remarquables des simples, que possèdent les peuplades primitives, ne vient pas d'observations dues au hasard, mais de ce genre d'entraînement. Les gitans, par exemple, connaissaient l'efficacité d'une préparation à base de feuilles de Gant-de-Notre-Dame contre l'hydropisie et certains malaises cardiaques, longtemps avant qu'une gitane en confie le secret, au XIX^e siècle, à un médecin qui l'introduisit dans la pharmacopée sous le nom d'extrait de digitale.

La tâche du dégustateur médiéval, qui goûtait une bouchée de tout mets, avant qu'il soit offert à son maître, était plus facile. On lui énumérait toujours exactement les ingrédients utilisés à la préparation du plat, aussi n'avait-il qu'à déceler la présence d'une substance étrangère, chose parfois difficile avec un plat très épicé. Cette capacité était indispensable dans son métier, car s'il avait fallu attendre la manifestation de symptôme d'empoisonnement, son maître aurait dû se coucher sans souper.

Si un enfant, ou même un adulte, a négligé d'utiliser ses papilles gustatives, on peut les rééduquer. Parmi les enfants qui séjournèrent à Trelydan durant la guerre, plusieurs étaient affligés d'une digestion dite délicate. Dans tous ces cas, les mères, partagées entre l'anxiété de savoir leurs maris au front et celle de devoir s'occuper de leurs enfants, parce que la nurse s'était engagée dans les services armés auxiliaires, se tourmentaient beaucoup trop de ce que les petits devaient ou ne devaient pas manger. La complexité des ordonnances de régime qui accompagnaient les enfants montraient qu'ils souffraient de peur et non à cause de la nourriture. La peur de ne pas « grandir pour devenir un homme comme Papa », ou celle d'être malades, s'ils osaient goûter à un plat défendu.

Je n'acceptais jamais ces jeunes hôtes sauf « aux risques et périls des parents » mais déchirais leur ordonnance de régime aussitôt leur escorte partie. Je déclarais au nouvel arrivant qu'il pouvait manger autant, ou aussi peu, qu'il voulait de ce qui lui serait servi. Tous, sauf deux, se montrèrent ravis de cette liberté inattendue, et l'acceptèrent avec joie. J'ajoutais, cependant, que le nouveau régime commencerait à partir du moment où ils m'auraient prouvé leur faculté de vomir à volonté, chose qui se révéla précieuse lorsque certains d'entre eux, ayant avalé une forte quantité de prunes vertes, s'en débarrassèrent au premier signe de malaise, au lieu de risquer une douloureuse colique.

Une petite fille, toutefois, s'est indignée en voyant que je n'avais aucune intention de la cajoler pour l'inciter à manger. Très déçue, elle me regardait enlever le plateau de son souper, auquel elle n'avait pas touché.

— Ma Maman sera très fâchée contre vous, si vous ne me faites pas boire mon lait! hoquetait-elle, parmi ses sanglots.

— Votre estomac sait mieux que Maman ce qu'il lui faut, dis-je pour la consoler, en caressant son petit ventre rond. Regardez, comme il est gras et heureux! Vous pourriez vous passer de manger

pendant une semaine, si vous en aviez envie, et il n'en souffrirait pas du tout!

C'était une gentille enfant et quelques jours plus tard, elle m'a remerciée de lui avoir montré que les repas pouvaient être amusants.

L'autre, un petit garçon de huit ans, était outré quand il s'est aperçu qu'on le laissait assis durant un repas entier, sans manger une bouchée.

— Quand je serai mort de faim, j'espère que vous serez pendue m'a-t-il crié, au sortir de la salle à manger.

Sa grève de la faim a continué pendant trois jours et j'éprouvais quelque difficulté à ne pas lui montrer mon souci. Mais les autres enfants m'ont consolée, en m'apprenant qu'il s'était vanté que je ferais bientôt comme sa mère et le supplierais de s'alimenter. Comme ils le méprisaient du mauvais tour joué aux grandes personnes auxquelles il causait une anxiété inutile, ils lui ont compliqué le jeu, en découvrant la cache où il gardait secrètement des biscuits, qu'ils ont fait disparaître. Privé de son habituelle victime adulte, il s'est mis à brutaliser une petite fille plus jeune que lui, en enduisant de cambouis sa chevelure. Elle était tout en larmes, car ses cheveux frisés allaient être très difficiles à nettoyer.

A ce moment-là, Gillian et deux autres adolescentes ont décidé d'intervenir. Elles l'ont déshabillé et après l'avoir couvert de confiture moisie, l'ont jeté parmi les orties. Que ce juste retour ait été ce qu'il méritait depuis longtemps, ou que les efforts nécessaires pour s'extraire des orties lui aient donné un appétit formidable, je l'ignore. Mais il a absorbé un déjeuner plantureux et mangé, par la suite, avec le même enthousiasme que les autres. Les enfants l'ont accueilli avec chaleur, après cet épisode, car il avait supporté sans ressentiment ces repréailles, longtemps attendues, et n'avait ni geint ni rapporté. Il est revenu affectueux, sans leur montrer de rancune pour cette thérapeutique un peu brutale.

Cette expérience de laisser les enfants manger selon leur instinct et leur appétit eut lieu il y a plus de vingt ans, et il est encourageant de constater qu'aucun d'entre eux n'a souffert plus tard de troubles digestifs. Plus réconfortant encore est le fait que leurs enfants, élevés à leur tour dans la même liberté de choix, partagent cette agréable immunité.

Probablement parce que le sens de l'odorat et celui du goût sont fort apparentés, j'ai un nez dont la finesse pourrait faire envie à un limier. Denys s'en est aperçu pour la première fois comme nous nous promenions dans un parc voisin de notre ancienne maison du village de Highgate, un soir où l'atmosphère était chargée des émanations de l'essence et du brouillard londoniens. Je me suis soudain arrêtée.

— *Chimonanthus fragrans*, comme c'est curieux!

Comme il semblait décontenancé, j'ai ajouté :

— Si, si, c'est curieux de le trouver dans un parc et qu'il soit fleuri en novembre!

J'ai suivi le parfum le long d'un sentier, puis, à travers des buissons couverts de suie, j'ai vu, à trois mètres du sol et presque étouffée par des laurelles, une seule brandie de ces fleurs, dont j'avais immédiatement reconnu la senteur.

Le nez est non seulement une source de jouissance, mais peut aussi fournir d'utiles indications. Comme presque tous les animaux, je connais l'odeur de la peur, qui est très particulière, à la fois un

peu musquée et âcre. Cela peut être utile, quand on essaie de savoir si la réaction extraordinaire de quelqu'un est due à son agressivité, ou simplement à une extrême anxiété. Un reniflement discret en apprendra souvent plus long sur l'état d'un malade que l'examen de sa feuille de température, et certaines maladies ont une odeur caractéristique, capable de beaucoup aider au diagnostic.

A propos de diagnostic par le nez, j'en ai eu un exemple quand j'enregistrais une de mes vies, comme musicienne ambulante dans le pays appelé maintenant Italie.

Moi, Joan, je me trouvais dans ma maison de Londres en 1938 pendant l'été. La femme que j'avais été, nommée Carola, se trouvait dans la soupente de l'écurie d'une auberge, à quelques journées à pied de Pérouse, durant l'été 1526. Carola, alors âgée de seize ans, soignait une femme, appelée Lucia, atteinte de petite vérole.

L'identification était si complète que l'odeur insupportable de la maladie de Lucia me portait sur le cœur. A plusieurs reprises, j'ai dû m'interrompre de dicter, pour courir à la salle de bains et vomir. La description enregistrée était si péniblement exacte que ma secrétaire souffrait des mêmes réactions et se trouvait justement dans la salle de bains, quand on sonna à la porte.

L'inconnu qui avait sonné s'est présenté comme un médecin venu faire visite à un ami convalescent, qui habitait chez nous après une opération. Il me regardait d'un air railleur.

— Puis-je vous suggérer de me permettre de vous examiner, avant d'aller voir mon malade?... Vous êtes d'une extrême pâleur.

Je me trouvais encore pour ainsi dire sur deux plans à la fois et, au lieu de me ressaisir, j'ai répondu franchement :

— Je n'ai rien du tout. Je suis en train de revivre au xv^e siècle auprès d'un cas de petite vérole dont l'odeur est tellement écœurante que j'en suis poursuivie.

Après avoir calmement écouté mes dires, il a déposé son chapeau et son parapluie et m'a suivie au salon. Puis il m'a demandé de lui décrire les caractéristiques et le déroulement de la maladie, et j'ai obéi, avec quantité de détails peu appétissants, supprimés dans la version publiée.

A la fin, il m'a dit que ma description des diverses étapes et de la durée de la maladie était remarquablement correcte, mais que le seul point erroné était l'odeur particulière et inoubliable de la petite vérole.

— Mais si! Je la sens encore, ai-je protesté avec chaleur.

— Je ne dis pas qu'il n'y ait eu des odeurs répugnantes, surtout avec une malade soignée dans des conditions aussi primitives. Mais l'odeur ne compte pas pour le diagnostic. Je puis vous le certifier, car je viens de l'Inde, où j'ai passé deux ans dans un grand hôpital, a-t-il répliqué d'un ton consolant.

Je ne l'ai pas revu pendant quinze jours, après quoi il m'a apporté un article paru dans un journal médical, arrivé par le courrier du matin. Un type de petite vérole, devenu très rare, mais fréquent au Moyen Age, s'y trouvait décrit. Le docteur y avait souligné une ligne à l'encre rouge : « Ce genre de petite vérole peut facilement se distinguer des autres, car le malade exhale une puanteur particulière qui ne s'oublie plus une fois sentie et qui ne saurait être confondue avec aucune autre. »

L'odeur de la maladie est pénible, mais instructive; au contraire, celle d'un corps sain est agréable, surtout celle d'un corps qui s'entend bien avec le vôtre. Les corps adultes, ceux des enfants, ceux

des bêtes et même ceux des bébés, à condition qu'ils ne fleurent pas le lait vomi, sont plaisants. Même l'odeur de la sueur n'est pas repoussante, si elle est fraîche, mais elle rancit vite et c'est l'odeur de la sueur de la veille, qui enrichit les fabricants de déodorants. La manière dont la plupart des gens se privent du plaisir latent de leurs narines se traduit par leur impression que mieux vaut ne rien sentir du tout.

Si l'étendue naturelle de la perception auditive est comparable à un orchestre entier, beaucoup de gens n'entendent que les battements sourds du tambour, ou l'éclatement sonore de la trompette. Nos oreilles sont constamment offensées par le grincement des freins, la sonnerie insistante du téléphone, les cris de perroquets produits par des voix rivalisant pour se dominer réciproquement. Il devient dès lors trop facile de se persuader que tout bruit peut être hostile.

La cacophonie de la surpopulation a produit une société affamée de silence. C'est un lieu commun et un cliché d'affirmer qu'on a besoin de silence pour s'entendre penser... L'habitude d'user de boules pour obturer ses oreilles en dormant va à l'encontre de nos intérêts. Le corps, en effet, compte sur ses oreilles comme sur un chien de garde et si on le prive de cette protection naturelle, il fera probablement appel au supra-physique pour veiller attentivement. Il en résulte une légère insomnie, au lieu du processus bien plus reposant du changement de niveau. Cette situation n'est en rien améliorée par l'usage massif de barbituriques, qui assomment le corps jusqu'à l'insensibilité.

Une façon plus fréquente encore d'essayer de liquider le bruit consiste à faire marcher radio ou tourne-disque au maximum, jusqu'à ce que les tympons soient si épuisés par ces assauts qu'ils en deviennent inopérants et vont parfois jusqu'à la surdité. Autre motif de cette attitude, surtout chez les jeunes, c'est que, faute d'avoir développé leurs ressources sensorielles, ils en sont venus à compter sur un bruit ininterrompu pour s'assurer de leur propre existence. Un bébé acquiert de la confiance en soi quand il s'aperçoit qu'il peut faire du bruit autrement qu'en hurlant, ou en agitant son hochet, ou encore en tapant sur le bord de son parc avec un jouet en bois. Je crois que le même mécanisme joue pour les adolescents demeurés infantiles et les reconforte, quand ils s'aperçoivent qu'on peut produire un son plus fort en tournant un bouton, ou en introduisant une pièce dans une machine à sous.

Une manière de jouir d'un silence béni, ou au moins d'un silence relatif, si l'on habite une grande ville, est de se réveiller dès potron-minet. Lorsque nous vivions, Denys et moi, dans une maison située sur une rue très bruyante de Londres, je me réveillais d'habitude vers 3 heures du matin; mes oreilles pouvaient alors percevoir les petits bruits aigus, ce qui représente à mon sens un excellent exercice pour garder une ouïe très efficace. Instinctivement, je me réveillais à la même heure, quand nous habitions un hôtel sur Madison Avenue. Un autre exercice auditif utile, c'est d'écouter avec attention la musique d'orchestre, en suivant d'abord un thème, puis un seul instrument, comme la clarinette ou la flûte.

A la campagne, il est bien plus facile d'entraîner son ouïe, car les moindres sons se détachent clairement sur un fond de silence. Le sifflement du vent dans les herbes s'entend et aussi le chuintement des feuilles, la note douce d'un crapaud et la réponse, tout à fait distincte, de son congénère, réitérée plus bas dans la vallée. Avec un peu de pratique, on peut littéralement sentir ses tympons vibrer et devenir vivants, au lieu de servir passivement de récepteurs du son.

Un ami qui séjournait chez nous, en France, a fait remarquer qu'il semblait y avoir fort peu d'oiseaux autour de la maison. Or, il y avait là un rossignol, des sitelles, deux coucous, plusieurs moineaux, des grimpeaux, des merles, des geais, qui chantaient à moins de cinquante mètres, et en outre, un pic tapait contre l'écorce du noyer sous lequel nous étions assis; je l'ai donc cru très sourd. Sous l'impression qu'il pourrait recouvrer l'ouïe si nous décelions la cause supra-physique de sa surdité, je me suis lancée dans une réminiscence pour le mettre avec tact sur la bonne voie et lui ai

dit que, couchée pendant trois jours, j'avais souffert d'une surdité, causée par la vigoureuse gifle reçue d'un malade récalcitrant. Il avait complètement détruit mon tympan! A la stupéfaction de l'auriste que j'avais consulté, mon tympan s'est remis. Le médecin m'a montré ma fiche, où était noté : « Chance de guérison : nulle. »

Au lieu d'être réconforté par ma prompte sympathie, mon compagnon s'est rebiff .

— Je ne vois pas pourquoi vous vous imaginez que je suis sourd. Au contraire, mon oreille est particulièrement fine, m'a-t-il fait observer.

— Ecoutez donc!

— Mais il n'y a rien à écouter!... Mais si! s'est-il repris après un moment. Il y a des douzaines d'oiseaux! Je puis les voir maintenant. Le bois résonne de leurs roucoulements et de leurs croassements... je n'avais pas remarqué le moindre pigeon, ni même une corneille, depuis mon arrivée ici!

Par la suite, il se levait à l'aube pour ne pas manquer le concert, au lever du soleil.

La plupart des gens ne se servent de leurs yeux que pour en obtenir des renseignements utiles. On les emploie pour lire, pour conduire une voiture, pour éviter les autobus, mais on ne regarde vraiment que bien rarement.

Apprendre à un enfant, ou même   une grande personne, à faire usage de ses yeux est très intéressant. Les joies d'explorer un étang parmi les rochers ont été décrites dans maintes autobiographies, mais une simple prairie peut fournir un champ d'observation pendant des heures... on y trouve cinquante espèces diverses de feuilles et quantité de charmants insectes et de coléoptères.

« Qu'avez-vous vu aujourd'hui? » est une question qui devrait entraîner une réponse chaque jour plus riche et plus variée. Si l'on est par trop aveugle pour avoir noté ce que les yeux auraient pu révéler, il faudrait, à n'importe quel âge, s'entendre dire qu'on est bien ennuyeux, mais qu'on pourrait l'être moins.

Tous ceux qui roulent à travers un beau paysage en ne pensant qu'à arriver à leur destination, qui ne remarquent rien d'autre sur les routes que les signalisations et la voiture qui les précède, pour la dépasser, devraient comprendre que, non seulement, ils se privent d'un plaisir, mais qu'ils sont de tristes compagnons. Rien n'est plus décourageant que la sempiternelle réplique, même sur une route familière : « Je n'ai rien vu. »

Au cours d'une récente promenade avec un couple ami, je me suis arrêtée pour examiner une fourmilière. Je m'étais accroupie pour mieux admirer la construction compliquée d'un petit pont, exécuté avec une rapidité remarquable, quand un de mes compagnons s'est enquis anxieusement si je me sentais mal. Ils n'avaient même pas vu les fourmis!

Toutefois, ils ont compris et, lors de ma visite suivante, j'ai trouvé leur fils, âgé de quatre ans, étendu à plat ventre sur le gazon. Sa mère l'a appelé, mais il n'a levé les yeux qu'un instant, pour répondre :

— Chut! je suis très occupé à surveiller mon scarabée!

Les parents m'ont raconté qu'au lieu de s'ennuyer et de réclamer des jouets neufs, il s'amusait

dorénavant tout seul pendant des heures, à découvrir de nouveaux sujets d'observation. La campagne réserve à l'enfant une quantité de découvertes, dès qu'on lui a montré comment les faire. Le petit citadin a tout autant à découvrir, dans des directions différentes, pour jouir de ses yeux. Ma fille Gillian n'avait pas encore deux ans, quand nous avons inventé le « Jeu des Musées ». Nous nous étions réfugiées au musée Victoria et Albert, pour échapper à une violente averse, alors que nous comptions nous promener à Hyde Park. Je me demandais comment lui faire faire de l'exercice et j'espérais trouver une galerie déserte pour y jouer à cache-cache, autour des vitrines. Soudain, elle s'est arrêtée et, montrant du doigt un mannequin parmi une dizaine d'autres, exposés avec des costumes historiques, elle m'a demandé :

— Sur quelle chaise cette femme est-elle assise?

Le vêtement était du temps de la reine Anne, nous nous sommes donc rendues à la galerie des meubles du xviii^e siècle et je pensais que l'intérêt de Gillian se dissiperait après quelques minutes. Pas du tout : elle étudiait les différents genres de sièges avec l'intérêt passionné d'un antiquaire. Nous avons appelé notre héroïne Marie-Anne et, après avoir choisi un fauteuil à son intention, nous avons apporté le même soin à trouver les meubles où elle aurait pu ranger ses habits : une commode de noyer et un coffre ventru. Ensuite est venu un secrétaire, où elle aurait écrit ses lettres.

Nous sommes retournées bien des fois au musée Victoria et Albert, car Gillian voulait voir les couteaux et les fourchettes dont usait Marie-Anne pour manger, les chandeliers qui éclairaient sa table, les broderies auxquelles elle consacrait ses loisirs, les instruments de musique dont elle jouait, la voiture où elle montait pour faire visite à ses amies. Il m'arrivait de devoir consulter des ouvrages à la Bibliothèque, pour me montrer à la hauteur de sa curiosité croissante. Ainsi avons-nous découvert quels mets Marie-Anne servait à ses invités et comment les préparer, le nombre de ses domestiques et leurs tâches diverses, enfin l'endroit où elle passait ses vacances!

Nous en avons appris encore davantage à son sujet à Kew Gardens, où nous avons admiré les fleurs qu'elle cultivait dans son jardin. Entreprise facile, car il suffisait de consulter l'Encyclopédie du Jardinage de Sanders, qui donne la liste des plantes croissant spontanément en Angleterre, la date où on les y a introduites, et indique leur nom savant et leur nom familier; ce dernier est plus facile à retenir et bien plus pittoresque que le nom latin.

Sans se rendre compte qu'on lui « enseignait » quelque chose, Gillian en a ainsi appris fort long sur un siècle passé et sur divers sujets qui s'y rapportent. En formant sa faculté d'établir des rapports entre les renseignements et de les placer dans un cadre plus vaste, cela a bien facilité ses études, plus tard.

Je ne saurais assez insister sur l'importance de développer les sens des enfants bien plus tôt qu'on ne le juge possible en général. La demande de se faire raconter à maintes reprises la même histoire ne vient pas de ce que l'enfant se plaît, aux répétitions, mais du fait qu'il est privé de livres différents, d'histoires nouvelles, d'autres images, qui stimuleraient son imagination. Une seule exception à cette règle, à ma connaissance : Gillian, à l'âge de quatre ans, a insisté pour qu'on lui lise le même livre sur le Lapin Gris cinq soirs de suite. Après quoi, elle m'a pris le livre des mains et déclaré qu'elle allait me le lire à son tour. Ce qu'elle a fait, à ma grande surprise, sans se tromper d'un mot. Elle venait de terminer la dernière ligne, quand son père est entré.

— Voyez comme Gillian est intelligente, elle sait lire... et je ne me doutais même pas qu'elle connaissait l'alphabet! ai-je dit.

Là-dessus, Gillian a répété son haut fait et son père en est demeuré ébahi. Comme nous la félicitons, elle a soudain éclaté de rire, a exécuté une cabriole sur son lit et crié :

— Comment pouvez-vous être si stupides! Naturellement que je ne sais pas encore lire! J'ai simplement appris l'histoire par cœur, pour rire.

La peinture peut intéresser un enfant, même très jeune, bien davantage que les livres d'images, surtout si les tableaux font l'objet d'une histoire inventée sur le moment par l'enfant lui-même ou par quelqu'un qui sait capter son intérêt. Un enfant de quatre ans peut en manifester pour des peintures apparemment aussi ennuyeuses que les portraits de famille d'étrangers, Gillian me l'a démontré.

— La dame en bleu au salon, ici, a un bouquet de fleurs beaucoup plus joli que celui qu'elle tient dans son portrait, qui se trouve à la salle à manger de votre autre maison, a-t-elle dit à une de mes amies.

Fort intriguée par le fait que Gillian ait remarqué l'existence de deux portraits, car elle n'avait déjeuné qu'une seule fois dans son autre résidence, plusieurs mois auparavant, notre hôtesse a protesté :

— Les fleurs sont exactement pareilles, les deux portraits sont de Peter Lely, mais l'autre est une fidèle copie de celui-ci.

— Alors, il a dû se fatiguer de faire la même

chose et peindre d'autres fleurs la seconde fois, a persisté Gillian. Les fleurs sont différentes. L'autre portrait a un bouton de rose rouge, et non pas rose, il y a aussi des myosotis et une fleur blanche dont je ne sais pas le nom...

La conversation s'est terminée par une course de quelque quatre-vingts kilomètres pour résoudre la question. Or, c'est Gillian qui avait raison.

Le toucher est cultivé par les aveugles et par ceux dont la profession l'exige, comme les chirurgiens ou les sculpteurs. Chez la majorité toutefois, c'est le plus négligé des cinq sens. Pourtant, sous bien des rapports, c'est le plus important, car il peut communiquer l'énergie vitale, ou l'affection.

Nous sommes, pour la plupart, privés dès l'enfance de l'intime contact de la peau contre la peau. Parfois il est prescrit pour certains bébés délicats sous le sigle froid « T.L.C. (1) » Fort peu d'enfants ont le privilège naturel de recevoir des caresses lorsqu'ils sont nus, même de leurs parents. Rien d'étonnant, dès lors, s'ils grandissent avec un tel besoin insatisfait de tendresse, qu'ils essaient d'y remédier durant l'adolescence par des expériences sexuelles prématurées et vouées à un piteux échec. En effet, ce n'est pas la véritable sexualité qui les pousse, mais un désir de tendresse physique, dont le souvenir inconscient, dans des cultures plus raisonnables, leur fait deviner qu'ils y ont un droit naturel.

(1) Tender Loving Care : tendres soins affectueux.

Pour vérifier la validité de cette affirmation, qu'on essaie de communiquer avec un animal sans le toucher! Parlez à un chien, promenez-le, nourrissez-le sans le toucher et sans lui permettre de vous toucher, et vous constaterez ce qui arrivera. D'abord, affolé, il s'imaginera que vous êtes fâché contre lui et manifesterà des symptômes de culpabilité. Poursuivez l'expérience pendant un jour entier et le chien, selon son caractère, deviendra mélancolique et geindra, ou il grondera contre vous, ou il s'enfuira. Je crois qu'en ne donnant pas à nos enfants le réconfort et la sécurité que nous accordons à nos bêtes, nous faisons adopter à notre progéniture une série de réactions du même

genre : ils sont mélancoliques et se plaignent, ou ils grognent contre nous, ou bien ils s'échappent pour rejoindre la horde solitaire de la jeunesse délinquante.

de nos jours, les jeunes n'ont que rarement à souffrir de porter des vêtements dont ils ont horreur, comme les enfants de ma génération y étaient souvent obligés. Les combinaisons de laine rugueuse, les tabliers amidonnés et les pantalons, dont les volants gaufrés coupaient comme des rasoirs, l'élastique qui s'enfonçait dans les tendres chairs sous le menton, pour maintenir de vastes chapeaux sur nos crânes sensibles, ne font plus partie des instruments de torture. Mais les bébés doivent encore supporter des gants de laine horriblement gênants et se sentir engoncés dans des châles, sans jouir de l'aisance de la nudité, après laquelle soupirent leurs corps.

Je pense que le moins qu'on puisse faire pour les enfants, c'est de les laisser courir nus quand ils en ont envie, comme faisaient tous ceux qui habitaient Trelydan. D'abord, cela leur donne une posture bien meilleure, car le corps, dans sa liberté naturelle, a une dignité innée. En outre, cela les protège du péril psychologique de soupçonner quelque chose de « vilain » dans la nudité. A un moment, neuf enfants vivaient auprès de moi, six petits garçons et trois petites filles. Ils portaient des vêtements seulement quand c'était nécessaire, pour se conformer aux conventions d'autrui, ou pour éviter un rhume, ou des ronces. Ils prenaient leurs bains ensemble, avec mon mari et moi. J'en trouvais souvent deux ou trois blottis les uns contre les autres dans un lit, comme des chiots dans un panier, mais malgré les sombres pronostics de mes relations, aucune complication sexuelle ne s'en est suivie.

Détail intéressant, les adultes s'adaptaient rapidement à ces conditions naturelles. Je me rappelle un ministre méthodiste du Middle West américain, venu passer quelques jours chez nous, au retour d'une mission en Afrique centrale. Je l'avais rencontré dans le train et m'étais aperçue que ses notions de la géographie anglaise étaient sommaires, car il comptait voir Loch Lomond, la patrie de Lorna Doone, et le pays natal de Shakespeare en quarante-huit heures, projet irréalisable faute d'un hélicoptère. Je l'ai donc envoyé à Stratford-sur-Avon et lui ai suggéré de passer le reste de son temps libre en visite dans une maison de campagne anglaise. En conséquence, il débarquait chez nous le lendemain, dans l'après-midi, et j'éprouvais quelque appréhension à la pensée de ses réactions, car nous allions nous baigner au lac. Je voulais dire à tout le monde de porter un costume de bain, mais y ai renoncé, car les enfants auraient pris l'Américain pour un phénomène.

Il avait eu l'air légèrement surpris quand les plus jeunes avaient jeté leurs habits sur la rive pour plonger... Je leur avais recommandé d'être tous convenablement vêtus pour le thé. A la vue des grandes personnes qui imitaient les enfants, il a couru jusqu'à la maison... simplement pour chercher sa caméra. Tout au long de trois bobines, il a filmé la troupe sautant des branches d'un vieux chêne dans l'eau, allant cueillir au loin des nénuphars, ou courant dans la prairie.

— C'est le Jardin d'Eden! s'est-il exclamé, ravi. Quelle excellente leçon pour mes paroissiens. Je déclarerai à ceux qui seront choqués que ce sont eux, les serpents!

Par bonheur, ses paroissiens réagirent très positivement, m'a-t-il écrit, et le film remporta un tel succès, qu'il dut le faire tirer à plusieurs exemplaires.

Même les enfants auxquels on avait constamment répété : « Ne touche pas ça, tu vas le casser! » ou « Ne touche pas ça, tu vas te salir! » apprenaient vite à manier les objets, au lieu de simplement les regarder. Avec un peu d'exercice, ils parvenaient rapidement à identifier une trentaine d'espèces de feuilles, les yeux fermés, et percevaient les distinctions subtiles entre diverses sortes de bois, de pierre, ou d'étoffe.

Coïncidence curieuse, dès qu'ils commençaient à « voir » avec leurs mains, ils se mettaient à mieux

les soigner. Deux d'entre eux, qui se rongeaient obstinément les ongles, se sont guéris spontanément de cette fâcheuse habitude, en s'apercevant qu'elle diminue leur plaisir de sentir du bout des doigts. Leur adresse manuelle s'est considérablement accrue et les a non seulement rendus capables d'enfoncer un clou sans s'écraser les doigts ou de réparer leurs bicyclettes correctement, mais aussi d'employer leur nouveau talent de façon pratique. Très vite, j'ai pu leur confier le soin d'ôter une tique de l'oreille d'un chien sans y laisser la tête, ou d'enlever les graterons de la chevelure des filles, sans les faire crier... un talent que ne possédait aucune de mes nurses. Ma fille m'a même enseigné la meilleure manière de débarrasser les yeux des grains de sable. Une enfant était tombée à plat ventre dans le sable et je me préparais à lui nettoyer les yeux en léchant un coin de mon mouchoir roulé en pointe.

- Ne soyez donc pas si sotté! s'est écriée Gilliari. Iéchez-lui l'œil! Votre langue est bien plus douce qu'un mouchoir!

Méthode parfaitement adéquate et, en outre, plus efficace!

Il n'y a pas longtemps, je me suis rappelé une existence heureuse de concubine chinoise. Depuis sa tendre enfance, on lui avait appris à accroître la flexibilité de ses mains et la sensibilité des extrémités de ses doigts. Dès l'âge de treize ans, elle distinguait au toucher la différence entre une fleur et une autre et même entre les diverses espèces de prunes. Cela lui semblait aussi naturel qu'à nous de reconnaître la différence entre la texture de la toile et celle du tweed. Elle portait des ongles artificiels pour protéger la pointe de ses doigts. Leur longueur et la sorte de métal dont ils étaient faits indiquaient l'excellence de ses talents dans l'art d'aimer... tout comme la hauteur du bonnet d'un chef indique son rang parmi les artistes culinaires. Elle vivait il y a quelque deux mille ans. Les Chinois ont oublié par la suite que l'amour, sous tous ses aspects, est le plus grand des arts, aussi les dames chinoises de haute lignée se sont-elles mises à laisser croître leurs ongles comme des griffes, en signe de noblesse.

Cultiver ses sens est de première importance, à mon avis, car, ou ils se développent ou ils s'atrophient, mais ils ne peuvent demeurer statiques. Les sens peuvent rester aigus et très efficaces jusque dans un âge avancé, mais seulement chez les individus qui en ont fait plein usage. Des infirmités comme la myopie ou la surdité ne sont pas, comme on le croit généralement, les conséquences naturelles de la vieillesse. Souvent, elles résultent d'une simple paresse. Si cette paresse se prolonge trop, le supra-physique peut se trouver sérieusement affecté dans ce domaine et l'individu pourrait se réincarner par la suite dans un corps affligé par ces déficiences, et naître aveugle ou sourd.

Il existe, bien sûr, d'autres causes à de telles infirmités, mais je suis persuadée que la plus commune provient d'avoir négligé un sens qui s'est peu à peu atrophié.

Parmi les bienfaits qui découleraient d'une culture générale des sens, mentionnons la réduction des décès dus à la lente suffocation causée par l'ennui. On peut voir beaucoup de gens destinés à mourir de ce mal dans les restaurants, dans les lieux de cure et dans toutes les troupes de touristes. Pourtant ce triste état : s'ennuyer et être ennuyeux, est éminemment évitable, à n'importe quel âge, car ceux dont les perceptions sont vives ne sont jamais mornes. La gaieté et la patience sont les critères d'une agréable compagnie.

Les crimes sexuels diminueraient aussi sensiblement, ainsi que la promiscuité, souvent due au seul fait que les partenaires n'ont rien trouvé d'autre à faire. Si un corps, en effet, perd l'usage d'un de ses sens, l'énergie, privée de son issue normale, se dirige ailleurs. Ainsi les aveugles développent fréquemment une hypersensibilité du toucher et de l'ouïe. Si donc, au cours d'incarnations successives, un individu a fort peu usé de ses sens, peut-être conditionné par une éducation

puritaine, son supra-physique devient tellement inadapté qu'au lieu de distribuer également ses énergies, il en concentre la majeure partie dans les glandes génitales. En effet, l'instinct de reproduction existe en nous depuis nos incarnations animales les plus reculées et c'est le dernier qui subsiste.

En psychiatrie tant de malades demeurent victimes de l'illusion que crucifier sa chair est un mérite, qu'il n'est pas surprenant de trouver dans une doctrine psychiatrique (qui nie la réincarnation) la notion que les enfants au berceau sont normalement obsédés par des désirs sexuels. De tels sauvages se multiplieront sans doute, si la génération actuelle n'adopte pas une morale plus saine au point de vue des sens. Ces malheureux fournissent simplement la preuve que des idées erronées peuvent rendre la personnalité infirme tout comme la thalidomide peut rendre un fœtus estropié.

Le moins qu'on puisse faire pour ses enfants est d'essayer de leur enseigner de se rapprocher le plus possible de l'homme normal. Alors le terme « nature humaine » ne serait plus employé comme l'excuse d'une conduite peu naturelle, parce qu'elle est loin d'être inoffensive.

LA RÉINCARNATION ET LA PSYCHOTHÉRAPIE

Denys Kelsey

La longueur du temps exigé par une psychanalyse orthodoxe m'a toujours consterné et un des attraits de l'hypnose est que, grâce à elle, une thérapeutique radicale peut être bien plus rapide. J'ai entièrement accepté l'idée de Joan sur l'échelle beaucoup plus vaste à laquelle les événements responsables de la maladie peuvent se rapporter. Je la trouve même passionnante. Je craignais toutefois que la recherche de l'expérience essentielle, au cours d'une si longue période, ne prenne un temps infini.

Joan m'a assuré qu'elle se rend bien compte que certains malades s'emparent de la notion de réincarnation comme d'une nouvelle possibilité de fuite, mais elle est certaine de distinguer un véritable rappel d'une vie antérieure du prétendu souvenir qui n'est, en fait, qu'une invention déguisée. Elle insiste sur le fait que, dans la majorité des cas, la cause de la névrose se trouve dans la vie présente. L'extension qu'elle propose à ma technique habituelle serait utile seulement quand des fragments d'une personnalité précédente n'auraient pas réussi à s'intégrer.

A peine étions-nous installés à Londres que deux cas de cet ordre se sont présentés l'un après l'autre. Ils m'ont fait une grande impression, parce que tous deux se trouvaient être d'anciens malades à moi, avec lesquels, longtemps avant de connaître Joan, j'avais pratiqué une hypno-analyse prolongée, sans résultats tout à fait satisfaisants.

Le premier était un jeune homme poursuivi par une idée fixe. Il demeurait persuadé qu'une action accomplie par lui à l'âge de sept ans était à l'origine de l'arthrite dont son père avait été atteint quelque treize ans plus tard.

L'incident se plaçait avant le retour de ses parents, après une brève absence. Sa nurse lui avait demandé de l'aider à faire leur lit. Pendant qu'elle était partie à la recherche des draps, l'idée lui était venue de passer un chiffon humide sur le matelas. Il avait terminé quand elle a pénétré dans la chambre.

Il savait bien qu'associer ce geste à la maladie de son père était complètement illogique, pourtant ni son anxiété ni sa culpabilité n'en étaient en rien soulagées. Comme il arrive fréquemment en pareil cas, le mécanisme d'où provenait le symptôme principal s'était étendu à d'autres aspects de sa vie affective et lui avait créé de nombreux problèmes supplémentaires.

L'analyse s'était poursuivie à travers nombre de ramifications dont il serait superflu de parler ici; toutefois, il faut mentionner certains facteurs qui touchaient au symptôme central. Selon une de mes théories de base, à l'époque, chaque petit garçon traverse une phase de violente hostilité à l'égard du père. Si cette hostilité, sans être résolue, se trouve reléguée dans l'inconscient de l'enfant, elle peut être, plus tard, à l'origine de diverses névroses. Je supposais que c'était le cas. Or, durant une des premières séances, j'ai appris que la famille de mon malade croyait fermement que dormir dans un lit humide signifiait « prendre mal » ou donnait des « rhumatismes ». Donc l'enfant, en passant un chiffon mouillé sur le matelas, avait certainement l'intention inconsciente de tuer son père.

Je ne crois plus que les petits garçons passent forcément par cette phase d'hostilité. Pourtant, il en allait bien ainsi avec ce malade. A son étonnement, nous avons découvert beaucoup de sentiments et de gestes qui le confirmaient symboliquement, mais à ma grande surprise, l'épisode du chiffon mouillé n'était pas du nombre. J'y revenais avec persistance et le malade comprenait combien

pareille explication serait pertinente, mais elle restait sans effet sur son obsession. Après environ quatre-vingts séances, nous piétinions évidemment et, d'entente mutuelle, nous avons arrêté la psychanalyse.

J'avais de temps à autre de ses nouvelles et savais que ses symptômes croissaient ou diminuaient, sans l'empêcher de fort bien réussir dans sa carrière. Sans nouvelles de lui depuis deux ans, j'ai soudain reçu une lettre demandant un rendez-vous de toute urgence. Son père, m'écrivait-il, était mort d'apoplexie, deux mois auparavant. Ce décès n'avait créé aucune augmentation sensible des symptômes du malade, avant qu'il n'ait par hasard lu dans une revue que les rats exposés assez longtemps au froid et à l'humidité souffraient d'hypertension. Cette information avait suscité une réaction en chaîne : « Le froid... l'humidité... tension trop élevée... attaque ! » Il voyait donc une liaison inexorable entre le matelas humide, l'arthrite paternelle, enfin et pis encore, sa mort.

Dès son arrivée, je lui ai résumé mes raisons de croire que l'origine de son symptôme se trouvait peut-être dans une existence précédente. Acceptant cette hypothèse, il a consenti à la présence de Joan pendant la séance.

Quelques minutes après avoir atteint l'hypnose profonde, il commençait :

— Je vois une jeune femme vêtue à la mode édouardienne... elle porte un chapeau à larges bords, attaché avec un voile... Elle attend, sur le perron de la porte d'entrée, l'arrivée d'une automobile qu'elle espère voir monter l'allée conduisant à la maison... celle-ci est vaste...

A ce moment-là, Joan m'a passé un bloc-notes, sur lequel nous communiquons au cours des séances, car le moindre chuchotement peut interrompre le malade. J'ai lu : « Souvenir valable... je peux voir la même chose... la maison est de la fin du XIXe siècle... demandez-lui combien elle a de fenêtres. »

— Il y en a deux de chaque côté de la porte d'entrée, a-t-il répliqué à ma question, où mènent quatre marches. Il y a cinq fenêtres à l'étage supérieur... je vois aussi l'allée, c'est un simple chemin couvert de graviers, qui contourne un buisson de lauriers.

L'histoire a continué pendant une heure. La jeune femme avait perdu ses parents, encore adolescente. Ils étaient morts au cours d'une épidémie de choléra en Inde.

— Mon père était officier et ma mère avait toujours eu une santé délicate.

On avait renvoyé la petite fille en Angleterre, où elle vivait chez sa tante, une sœur aînée de sa mère. La maison était située dans les faubourgs d'une ville, sans doute dans l'est de l'Angleterre, disait le malade sans pouvoir se rappeler le nom de cette ville. La petite fille se croyait dépendante financièrement de sa tante, jusqu'au jour où, âgée de vingt et un ans, elle avait appris par un notaire que sa famille lui avait laissé une jolie fortune. La tante devait continuer à la gérer jusqu'à son mariage, moment où le capital lui reviendrait, à condition — et c'était là le nœud de la question — que la tante donne son consentement à cette union. Si elle épousait quelqu'un d'« indésirable », elle ne toucherait pas un sou.

Le malade s'agitait de plus en plus en racontant que la jeune fille espérait épouser le vicaire, mais la tante jugeait que ce mariage ne « convenait » pas. Peut-être le vicaire était-il trop timide, ou trop avare pour consentir à l'enlever, mais de toute évidence, la jeune fille, au désespoir, craignait de le perdre.

Joan m'a fait passer une autre note à ce moment-là : « Dites-lui de visualiser la chambre de sa tante.

»

Il n'a pas tardé à décrire une pièce clairement habitée par une malade chronique.

— On étouffe, elle a fait brûler un de ses petits cônes médicamenteux et elle ne laisse pas ouvrir une seule fenêtre... il y a des flacons et des boîtes de remèdes partout... dit-il.

Autre note de Joan : « Demandez-lui ce que fait sa tante. »

— Elle prend un bain, répond-il aussitôt. La baignoire est en acajou et on y accède par une marche... Je fais le lit, pendant qu'elle se baigne, mais je ne prends pas les draps dans l'armoire, je les apporte du jardin, où ils étaient étendus.

Là-dessus, Joan, à l'insu du malade, dont les yeux sont clos sous l'hypnose, fait le geste d'humecter avec ses doigts.

— Les draps sont humides, fait-il, avant que je puisse intervenir, mais pas assez... Je vais chercher le pot à eau et j'humecte le matelas...

Mais la tante revient de la salle de bains trop tôt. Elle voit bien ce que fait la jeune fille, en devine en outre la raison. Elle hurle : « Tu veux que je prenne froid et que j'en meure! » et entre dans une rage telle qu'elle a une attaque. Après quoi, elle est restée alitée pendant des années, soignée par la jeune fille, qui n'osait pas la quitter de crainte d'être accusée de tentative de meurtre.

Quand j'ai lentement fait sortir le malade de son état d'hypnose et l'ai ramené au présent, il se rappelait clairement tout ce qu'il avait raconté et ne doutait pas que cela se rapportât à sa longue histoire. Il était persuadé que la cause véritable de sa culpabilité était enfin trouvée et qu'il l'avait transférée sur la personne de son père. Quand je lui ai écrit pour lui demander la permission de citer l'histoire de son cas, il m'a confirmé n'avoir jamais eu de récurrence de son symptôme après cette séance.

Le second de ces deux cas s'est présenté quelques jours plus tard. Le malade était un grand jeune homme, sec, musclé, athlétique, mais gêné par l'impression que ses hanches présentaient un aspect féminin. Cela lui causait un sentiment de culpabilité et d'infériorité si intense qu'il avait été incapable de poursuivre ses études professionnelles et demeurait paralysé en présence des hommes comme des femmes. Savoir que ces idées étaient tout à fait irrationnelles ne lui était d'aucun secours.

C'était un excellent sujet pour l'hypnose et, au cours d'une longue analyse, je n'ai en toute conscience négligé aucun facteur de sa vie présente susceptible de nous mettre sur la trace de ses symptômes. J'ai pu l'aider dans la seule mesure qu'il était arrivé à se plaire en société et à mener à bien des études ardues pour sa profession. Je savais pourtant n'avoir pas réussi à résoudre son problème principal.

Une fois l'analyse interrompue, il me rendait visite une fois l'an, mais plutôt amicalement, sans me consulter. Je ne l'avais pas vu depuis fort longtemps quand il m'a prié de le recevoir, car ses symptômes avaient repris et lui causaient beaucoup de difficultés.

Mes nouvelles idées lui ont plu et aussi la pensée que Joan essaierait de l'aider. Je l'ai placé sous hypnose en lui recommandant de laisser son esprit errer à la recherche de l'origine de ses sentiments, et en soulignant qu'il ne devait pas hésiter à exprimer quoi que ce soit, même si cela lui paraissait improbable, ou bizarre.

Après quelques minutes, il s'est mis à décrire des scènes où figurait une élégante jeune femme, toujours accompagnée d'un homme chic. Les scènes changeaient brusquement : enveloppée d'hermine, elle sortait d'une Daimler à l'entrée de l'hôtel Savoy, puis, sans aucune suite, elle se trouvait sur le pont d'un grand yacht, et, tout à coup, à Ascott, dans le paddock.

Joan m'a tendu une note : « C'est un rappel véritable, mais il ne voit pas la jeune fille qu'il était. Ce sont ses rêveries au sujet de la femme qu'elle souhaitait être. Dites-lui de voir la jeune fille elle-même. »

Il s'est vite identifié à celle-ci, parlant au présent et de plus en plus troublé au déroulement de l'histoire. Fille d'un petit commerçant, dans une ville universitaire, elle était tombée amoureuse d'un jeune étudiant pour sa profession. Je savais pourtant n'avoir pas réussi à résoudre son problème principal.

Une fois l'analyse interrompue, il me rendait visite une fois l'an, mais plutôt amicalement, sans me consulter. Je ne l'avais pas vu depuis fort longtemps quand il m'a prié de le recevoir, car ses symptômes avaient repris et lui causaient beaucoup de difficultés.

Mes nouvelles idées lui ont plu et aussi la pensée que Joan essaierait de l'aider. Je l'ai placé sous hypnose en lui recommandant de laisser son esprit errer à la recherche de l'origine de ses sentiments, et en soulignant qu'il ne devait pas hésiter à exprimer quoi que ce soit, même si cela lui paraissait improbable, ou bizarre.

Après quelques minutes, il s'est mis à décrire des scènes où figurait une élégante jeune femme, toujours accompagnée d'un homme chic. Les scènes changeaient brusquement : enveloppée d'hermine, elle sortait d'une Daimler à l'entrée de l'hôtel Savoy, puis, sans aucune suite, elle se trouvait sur le pont d'un grand yacht, et, tout à coup, à Ascott, dans le paddock.

Joan m'a tendu une note : « C'est un rappel véritable, mais il ne voit pas la jeune fille qu'il était. Ce sont ses rêveries au sujet de la femme qu'elle souhaitait être. Dites-lui de voir la jeune fille elle-même. »

Il s'est vite identifié à celle-ci, parlant au présent et de plus en plus troublé au déroulement de l'histoire. Fille d'un petit commerçant, dans une ville universitaire, elle était tombée amoureuse d'un jeune étudiant sais quoi de féminin, de honteux, dans la forme de mes hanches. »

Un autre aspect de ce cas présentait pour moi un intérêt spécial. C'est que les rêveries imaginaires, vues par le malade et par Joan au début de la séance, étaient déjà apparues auparavant, durant l'hypno-analyse. J'avais senti l'importance de ces scènes et l'avais prié de me donner plus de détails, mais il n'avait pu le faire. Je lui avais proposé diverses interprétations, y compris que l'élégante jeune femme incarnait celle qu'il rêvait d'être. Il avait simplement répondu qu'aucune de ces interprétations ne lui paraissait valable, sans manifester l'indignation qui, souvent, indique qu'une suggestion est correcte, mais prématurée. En y repensant, je ne trouvais rien là de surprenant, puisque, l'un comme l'autre, nous n'envisagions qu'une seule existence.

En discutant du cas avec Joan, je me suis enquis de ce qui lui avait permis de discerner que ces imaginations, si pertinentes, n'étaient pas des souvenirs de faits réels. Elle m'a expliqué que ces visions étaient immobiles et ne comportaient aucune action. Cela parce que la jeune fille visualisait son apparence, mais non ses actes, dans des situations sociales dont elle n'avait aucune expérience. Si elle avait appartenu au même milieu que l'homme qu'elle désirait épouser, elle se serait vue dans un rôle actif et il aurait alors été plus difficile d'établir la distinction.

Ces fantaisies avaient persisté, parce que la jeune fille mettait toute son énergie dans ses rêves d'avenir, puis dans son appréhension que sa grossesse vienne à être découverte. Cette quantité d'énergie disproportionnée avait condensé les fantaisies en structures, dotées d'une existence indépendante dans la réalité, au niveau du désir et de la crainte. Si elles avaient été seulement éphémères, elles n'auraient pu être perceptibles par une autre personne.

Si j'avais été capable de suivre le fil des fantaisies racontées durant l'hypno-analyse, le problème de ce malade aurait pu être dénoué bien plus tôt. Ce qui m'en empêchait, c'est que mon attitude d'alors en psychiatrie ne dépassait pas les limites d'une seule existence, ce qui la circonscrivait. Quand je n'ai plus essayé de faire entrer le matériel donné dans des limites trop étroites, les symptômes ont été guéris en une seule séance, grâce à l'aide de Joan. J'emploie à dessein le mot « guéris » car le sujet n'a eu aucune rechute en huit ans; il s'est marié et se trouve heureux en ménage.

Les deux cas que je viens de décrire relèvent du groupe de névroses causées par des fragments dissociés de la personnalité. L'apport de la réincarnation est de reconnaître que ces fragments sont parfois dérivés d'une personnalité antérieure. Toutefois un défaut de caractère est une cause bien plus fréquente de névrose. Dans ces derniers cas, l'effet de la réincarnation, qui surprendra peut-être, a été de fixer mon attention davantage sur le présent que sur le passé du malade.

La clef de ce changement d'attitude m'a été donnée par les réactions diverses des malades, au cours de leur régression à la vie intra-utérine. Je ne m'en suis pas aperçu tout d'abord. Par exemple, certains réagissaient à des sensations désagréables par un désir intense de se venger; d'autres, en essayant de ne pas se faire remarquer, dans l'espoir de se soustraire à des attaques ultérieures. J'avais également remarqué que l'attitude actuelle du malade devant la vie ressemblait essentiellement à celle qu'il avait manifestée lorsqu'il était encore un fœtus. Toutefois, avant d'être parvenu à une conception plus vaste, je n'avais pas saisi le point essentiel : c'est que l'individu s'incarne avec le caractère acquis au cours de sa longue histoire. En outre, ce caractère n'est formé ni par l'hérédité ni par les pressions du milieu, mais bien par l'exercice de la faculté de choix de l'individu. Les pressions extérieures peuvent causer un changement de conduite, mais lui seul peut changer ses intentions.

Ce principe forme maintenant la base de mon traitement pour les névroses dues à un caractère défectueux, à la tendance à répéter un choix peu favorable. En effet, j'ai pu me convaincre que quelles que soient la durée de cette tendance et ses circonstances déterminantes à l'origine, il peut la changer dès qu'il est décidé à le faire.

Le critère, pour savoir si une tendance est saine ou malsaine, est que, sauf en cas de douleur aiguë, la seule situation intolérable pour un être humain est la solitude — le sentiment que personne au monde ne se soucie de son existence. Toute action ou réaction à l'égard d'autrui est inspirée par le besoin soit d'échapper à la solitude, soit par celui de la chercher. Car c'est en indifférence que se transforme l'amour, s'il n'est pas entretenu, et même la haine y aboutit, en s'apaisant.

L'importance de la réincarnation est de souligner la force de l'expression « aboutir », car la fin d'une vie ne signifie pas forcément celle d'une tendance à une certaine réaction. Un moment vient où l'approche de la solitude, conséquence des traits malsains, engendre une telle angoisse qu'elle se manifeste sous la forme d'un symptôme névrotique qui peut varier considérablement. Si toutefois on montre au malade les aspects de son caractère qui le menacent de solitude, en lui inspirant un désir sincère de les changer, alors la transformation commence et les symptômes s'effacent peu à peu.

La question m'est souvent posée de savoir si chaque malade capable d'atteindre un profond degré

d'hypnose peut être rétrogradé à une vie antérieure. Avec la majorité des malades dont l'état, pour une raison ou une autre, m'a poussé à les traiter par l'hypnose, la nécessité d'explorer une existence précédente ne s'est pas fait sentir. Parmi ceux qui incitaient à croire qu'une personnalité passée exerçait sur eux son influence, seule une certaine proportion a réussi à se rappeler un épisode. Un malade, même intellectuellement convaincu par la théorie de la réincarnation et qui cherche une preuve empirique de sa continuité, ne peut pas toujours être amené à l'obtenir. Par exemple, j'ai eu une malade tellement désireuse de recouvrer un épisode quelconque de sa longue histoire et d'affirmer ainsi ses idées avec plus d'autorité, qu'elle a consacré douze séances à cette tentative. Pourtant, le problème pour lequel elle m'avait consulté avait déjà été résolu.

J'avais pu me convaincre qu'elle était un excellent sujet pour l'hypnose, mais comme elle pensait que son échec provenait sans doute d'une hypnose incomplète, je lui ai suggéré de tenir son bras gauche à angle droit, puis de l'oublier jusqu'à ce que je lui dise de le baisser. Je l'ai fait sortir de l'hypnose et Joan a suggéré qu'elle reste pour le thé. Elle est demeurée assise pendant une heure, en bavardant tranquillement, sans se rendre compte que son bras était toujours tendu. Elle a seulement compris quand je lui ai demandé de le baisser. Naturellement, je n'aurais pas recouru à cette expérience élémentaire sans être sûr que cela ne la gênerait pas.

On pourrait croire que son désir intense d'une preuve personnelle aurait poussé son imagination à inventer une fantaisie plus ou moins convaincante, d'autant plus qu'elle connaissait tous les livres de Joan et avait senti, dès notre première rencontre, que nous étions de vieux amis. Elle est certes une femme d'une parfaite intégrité, mais, contrairement à mon attente, j'ai constaté chez presque tous les malades la même volonté de ne pas se contenter de faux-semblants.

Évidemment, au sujet de la mémoire lointaine, les témoignages abondent dont la fausseté saute aux yeux, mais il me semble intéressant, lorsqu'un malade a recouvré un épisode qui apparaît plausible, si déformé soit-il en transit, que ce soit lui, le malade, le premier à mettre en doute sa validité. Chacun pense que les malades ont tendance à produire le genre de réminiscence qui convient à leur psychiatre; pourtant, les miens ont rarement agi ainsi. Peut-être leur désir de se débarrasser de leurs symptômes était-il plus vif que le passe-temps d'un goût douteux consistant à essayer d'égarer leur médecin.

Probablement, la présence de Joan pendant les séances décourage-t-elle les malades enclins à utiliser leur imagination pour tenter de tromper ou d'impressionner. En certaines occasions, si elle est très fatiguée ou souffrante, ses facultés sont temporairement affaiblies, mais, normalement, elle peut se placer sur la longueur d'onde d'un épisode revécu par le malade, surtout s'il s'agit d'un fragment séparé d'une personnalité précédente. Elle m'a expliqué la raison qui lui permet de participer à l'identification du malade avec son « fantôme ». C'est non seulement sa grande expérience des phénomènes de cet ordre, mais parce que, par nature, un « fantôme » a si souvent répété les circonstances où son énergie est emprisonnée que l'émotion y est profondément gravée, la situation clairement délimitée et le fond, distinct.

Mes malades ont rarement retrouvé le nom qu'ils portaient précédemment, ou daté un épisode que, par ailleurs, ils ont revécu en détails précis. Peut-être est-ce dû au fait que l'épisode en question se trouvait en rapport direct avec l'origine de leurs symptômes. Il ne s'agit donc point là de souvenirs provenant des composantes intégrées de leurs personnalités, mais de « fantômes », séparés sous l'impact d'événements traumatisants.

Un « fantôme » existe dans un présent circonscrit, qui contient des émotions et des sensations, mais ne comporte aucune notion des questions d'ordre intellectuel. Par exemple, la jeune fille mourant d'une hémorragie se concevait comme « je » sans user de son nom et la date de son avortement n'influait ni sa douleur ni sa terreur. Joan avait pu dater la mort de cette personne et s'assurer,

par conséquent, de l'intervalle de moins de deux ans écoulé avant sa réincarnation dans un corps masculin. Or, c'était uniquement parce que la mode jouait un rôle prépondérant dans ses songeries et que c'était celle de 1927, dont Joan se souvenait nettement, pour avoir acheté son trousseau cette année-là.

Une des rares occasions où un malade a précisé une date ayant un intérêt intrinsèque s'est produite en 1959. Il s'agissait d'un robuste fermier. A la suite d'un accident, où il s'était gravement déchiré l'épaule, une infirmité de la main droite s'était développée, dont l'origine n'était certainement pas organique. Il m'avait été adressé, dans l'espoir que l'hypno-thérapie se révélat plus efficace qu'un traitement psychiatrique orthodoxe. A part cette infirmité, sa santé physique était excellente et son équilibre mental, exceptionnel. Il avait quitté l'école à l'âge de treize ans, pour participer à l'entretien de sa famille et, autant que j'aie pu en juger, ses notions d'histoire étaient pratiquement nulles. Ses distractions étaient le jardinage, la menuiserie et la natation; il n'allait presque jamais au cinéma, ne possédait ni radio ni télévision et la lecture ne l'intéressait pas.

Après être entré facilement en état d'hypnose, il racontait un épisode de sa jeunesse, quand il s'est arrêté.

— Je suis très malade et j'ai dix-sept ans, a-t-il repris, après une pause. Mais les autres marins sont encore plus malades.

L'historique du cas ne mentionnait ni maladie grave ni qu'il ait jamais été en mer.

— Quand donc est-ce arrivé? ai-je demandé.

— En 1547, a-t-il répliqué, sans hésitation.

Un peu interloqué par le fait que mon malade était passé du règne d'Elisabeth II à celui de la première Elisabeth, je l'ai écouté me décrire ses symptômes ; gencives sanguinolentes, dents branlantes, haleine fétide, contusions apparaissant sans cause et faiblesse croissante. Il décrivait, en fait, les signes caractéristiques du scorbut.

Après m'avoir raconté plusieurs scènes saisissantes de ses expériences en qualité de marin élisabéthain, il s'est étonné quand je lui ai demandé si son navire avait participé à la bataille contre l'Armada.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par « l'Armada », a-t-il fini par avouer.

Lors de la séance suivante, je lui ai demandé quand il était mort.

— En 1593. Cinq ans après que nous avons coulé ces maudits Espagnols.

Ma mémoire des dates est extrêmement vague et j'ai dû attendre d'être revenu chez moi pour vérifier que l'Armada espagnole a été vaincue en 1588, cinq ans avant la date qu'il avait donnée comme celle de sa propre mort. La raison de son étonnement, lorsque je l'avais d'abord interrogé à propos de l'Armada, est qu'il se trouvait alors revenu à une période qui antedatait cet événement de plusieurs années. Naturellement, il ne pouvait se souvenir d'un combat naval qui, de son point de vue, n'avait pas encore eu lieu.

Un malade aidé par l'hypnose à relâcher l'énergie enclose dans un fragment de personnalité antérieure peut, soit faire une abréaction intense, soit demeurer assez détaché pour être à la fois spectateur et acteur de l'événement en question. Je ne suis pas à même de prédire avec certitude laquelle de ces deux attitudes sera celle d'un malade, ni si ses réactions seront pareilles, au cas où il

rencontrerait plus d'un fantôme au cours du traitement. Je présume donc que l'impact immédiat d'un rappel dépend du contenu énergétique du fantôme et non des qualités de la personnalité actuelle.

Le rappel d'un événement qui s'est déroulé voici plusieurs siècles peut être tout aussi net que le souvenir d'un accident de voiture arrivé une semaine auparavant. Plus net même, car le temps écoulé depuis lors l'isole, tandis qu'un souvenir récent demeure dans la conscience éveillée normale. Une régression, par contre, peut avoir une immédiateté absolue, qui enveloppe tout.

La preuve empirique de l'intensité d'un tel rappel m'a été apportée quand j'ai moi-même revécu pour la première fois un épisode de ma longue histoire. Je doutais fort de pouvoir recouvrer quoi que ce soit, les hypnotiseurs étant connus pour être difficiles à hypnotiser et Joan ne possédant aucune expérience dans ce domaine-là. Je lui conseillai de suivre la même méthode qu'elle m'avait vu employer avec mes malades. Sans m'écouter, elle a allumé une bougie et m'a dit d'en fixer la flamme. Elle assurait que cette manière de produire un changement de niveau nous avait été autrefois familière à tous deux et pourrait de nouveau être efficace.

Un peu agacé par son refus de suivre mes avis, j'ai néanmoins fixé mon regard sur la flamme, en me suggérant de me relaxer.

La transition entre un psychiatre sceptique, étendu sur son propre sofa, et un homme prenant part à une course attelée dans son char a été instantanée. A ma gauche se dressait une barrière qui enfermait les spectateurs dans un îlot, au centre de l'arène. A ma droite, un char allait dépasser le mien; conscient qu'il aurait fallu le laisser faire, j'ai pourtant forcé mes chevaux dans l'espace trop étroit. Un choc fracassant s'est produit au moment où nos roues s'accrochaient. Précipité en avant, j'ai senti une roue passer sur ma poitrine. En versant, le char a écrasé les chevaux contre la barrière. Leurs hurlements furent mon dernier souvenir.

A ce moment-là, Joan m'a ramené au présent. Atterré en réalisant que le désir de briller m'avait fait tuer deux chevaux que j'aimais, j'éprouvais une honte telle que je n'en ai jamais ressentie durant ma vie présente. Impossible de me dissocier de cet événement. Qu'il soit arrivé deux mille ans auparavant n'y changeait rien. C'était moi le coupable et cela se passait maintenant. Pendant quarante-huit heures, j'ai eu le sentiment de ne plus jamais pouvoir me regarder en face.

Quelques mois plus tard, ma dette envers les chevaux s'est manifestée à nouveau, quand Joan, pour des raisons tout à fait différentes, se rappelait des épisodes que nous avons vécus ensemble, comme mari et femme, en Angleterre, à la fin du XIII^e siècle. Entre autres détails qui venaient au jour, il se trouvait que mon occupation concernait les chevaux. J'en faisais l'élevage, je les dressais et, quelquefois, j'en donnais un à un ami intime. Mais je n'en vendais jamais. Aussi notre maison se détériorait-elle de plus en plus. Je redoutais tant d'imposer à mes bêtes la moindre gêne que je défendais qu'on mette de l'acier dans leur bouche et les montais toujours avec un mors en cuir.

Mes efforts pour atténuer mes torts envers les chevaux se perpétuent dans ma vie actuelle. L'équitation est mon sport favori et un cheval, dressé quand j'étais dans l'armée, a manqué de justesse d'être choisi pour le concours britannique de saut olympique. Malgré mon goût du saut, de la chasse à courre, et parfois des courses, je ne vaudrais rien pour les concours hippiques, car je ne peux arriver à prendre un risque, de peur de blesser ma monture. Bien sûr, Joan connaissait mon intérêt pour les chevaux, mais ce qu'elle ignorait et que je n'avais jamais pensé à lui dire, c'est que l'idée de mettre de l'acier dans leurs bouches m'était si contraire que je me servais, si possible, d'un mors en caoutchouc.

L'incident du rappel d'un fragment de ma propre longue histoire a vite été suivi par ma première expérience du traitement d'un malade, à travers un épisode d'une de ses vies antérieures, sans le

secours de Joan. A cette époque, elle ne travaillait pas régulièrement avec moi, parce qu'elle terminait un livre dont elle avait promis livraison avant notre rencontre.

Le malade était un homme d'une grande culture, dans la quarantaine, et qui, dès la puberté, avait été exclusivement homosexuel. A bien y réfléchir, je suis surpris de n'avoir pas envisagé la possibilité de la réincarnation, dès les débuts. Mais je n'en avais rien fait pour deux raisons. D'abord, et je ne saurais y insister assez, le fait d'admettre que la vie présente n'est que la plus récente de plusieurs existences est loin de constituer une panacée. Dans la majorité des cas, la cause de la névrose est dans la vie actuelle, où on peut la découvrir pour la résoudre. Donc, sauf dans des cas exceptionnels, ce serait folie d'omettre une étude serrée des circonstances existant chez le malade. Pour les comprendre à fond, l'examen de son enfance est souvent inévitable.

En second lieu, le malade, au cours de notre première entrevue, m'avait déclaré être un adhérent convaincu de la doctrine orthodoxe de l'Église anglicane, et j'en avais conclu qu'il jugerait inacceptable l'idée de la réincarnation. Le succès en thérapeutique dépend rarement de la foi du malade, et beaucoup de traitements se poursuivent jusqu'à la fin sans aucune mention de la réincarnation. Des conflits inutiles, évoqués par l'introduction de ce sujet, qui prêterait à la controverse, peuvent, si ce n'est pas nécessaire, retarder plutôt qu'accélérer le processus curatif.

Les treize premières séances ont donc été consacrées à l'exploration de sa vie courante, avec et sans l'aide de l'hypnose. Pourtant je ne trouvais rien d'une importance émotive telle qu'elle justifierait son attirance forcée vers le sexe masculin, comme seul capable de combler sa solitude. Cette solitude était au cœur du problème. Si constants et sincères qu'aient été ses efforts pour se guérir par l'ascétisme, la solitude qu'il s'imposait finissait par lui devenir intolérable. Il commençait alors une autre de ses liaisons, « condamnées d'avance à l'échec et qui me laissent plus solitaire que jamais », disait-il lui-même.

A la quatorzième séance il est arrivé dans un état de vive agitation, car, depuis notre dernière rencontre, il avait déménagé dans un autre appartement et, en moins de deux jours, s'était senti fortement attiré vers un jeune homme habitant le même immeuble.

Je l'ai mis en état d'hypnose, dans l'intention de lui demander exactement quel aspect de ce garçon lui paraissait si désirable. Mais voici ce que j'entends lui dire :

— Voyez-vous qui cause vos sentiments?

Après quelques secondes, il se met à décrire des épisodes d'une vie où il était « la femme hittite du gouverneur des envahisseurs étrangers de mon pays ». Son mariage lui donnait toute satisfaction, car elle vivait dans un luxe inaccoutumé, flattée par des sycophantes, et son mari prenait souvent ses avis. Là-dessus, il avait reçu des ordres nécessitant une absence prolongée et, malgré toutes ses objections, elle avait persisté à vouloir l'accompagner.

En le questionnant sur la direction des marches, le caractère du terrain et les jours écoulés entre les diverses périodes où « l'armée s'établit dans un campement temporaire », j'essaie de me renseigner sur le but et l'importance de cette campagne. Si mon malade avait été soldat, il se serait peut-être souvenu de ces données, mais la femme qu'il avait été se rappelle seulement le manque de confort dont elle souffrait pendant cet interminable voyage. Elle se rappelle les maladies, les fièvres, la chaleur, l'ennui, les vents de sable et les insectes.

— Combien a duré ce voyage?

— Bien plus longtemps que je ne l'escomptais. Les tribulations endurées détruisaient ma santé

et ma beauté. Alors, mon mari n'est plus venu me trouver dans ma tente.

Le retour chez elle est plus amer encore. Son mari ne demande plus son avis et ne se soucie pas de lui dissimuler que ni son esprit ni son corps, ne l'intéressent plus. Toujours très jalouse, elle éprouve une haine obsédante en découvrant que c'est un joli garçon, et non une autre femme, qui l'a remplacée.

Cette ultime humiliation lui fait dérober la dague de son mari, afin d'y concentrer l'énergie d'une malédiction.

— Je l'ai portée à un prêtre de Baal et l'ai couvert d'or, pour qu'il maudisse le propriétaire de la dague : « Que tout ce qu'il trouve doux lui devienne amer! Que meurent ceux qui sont sa vie! »

— Quand êtes-vous morte?

— J'ai été assassinée... d'un coup de poignard! s'exclame-t-il.

Comme il donne tous les signes d'une évidente détresse, je le ramène au présent et le fais sortir de l'hypnose. Il se souvient clairement de tout ce qu'il a raconté et je lui demande son opinion sur le caractère de cette femme.

— Une horrible créature! Dès le début, elle n'aimait pas son mari. Elle ambitionnait uniquement le prestige d'être son épouse. Elle ne l'a pas accompagné dans ses voyages pour partager ses difficultés, mais seulement pour lui prouver qu'il ne pouvait se passer d'elle et démontrer qu'elle, une femme, était plus forte que lui. Sa jalousie était déjà mauvaise, mais lui infliger une malédiction était le péché sans rémission.

— Imaginez que vous soyez prêtre, lui dis-je, le sachant pieux. Imaginez qu'elle vous a confessé cette histoire. Elle comprend la nature et l'importance de ses transgressions et a résolu de ne plus agir de cette façon. Que diriez-vous alors de cette femme?

— Je lui donnerais l'absolution, réplique-t-il sans hésiter.

Là-dessus je lui demande d'absoudre cette femme qui faisait partie de son soi intégral.

Agenouillé, il se met en prière. Je ne sais sous quelle forme il prie, mais de mon siège, de l'autre côté de la pièce, je sens l'énergie bienfaisante qui émane de lui. Enfin, il se relève et je constate que l'expression tendue, anxieuse, de ses traits, qui m'est devenue familière, s'est transformée en une sérénité calme.

— Je sais que c'est fini, dit-il. Je ne suis plus homosexuel!

Il est revenu me voir après quelques semaines, mais seulement pour confirmer sa libération, qui reste définitive.

Je suis demeuré sans nouvelles de lui pendant quatre ans. Dans la lettre reçue alors, il écrivait : « La guérison grâce à la mémoire lointaine et ce que je considère comme votre exorcisme, a été très efficace. Depuis lors, je suis à même d'établir des rapports hétéro sexuels parfaitement satisfaisants. »

L'AGE DE LA PERCEPTION

Joan Grant

La première occasion où j'ai remarqué combien les nouveau-nés révèlent leur caractère essentiel, même aux yeux d'un amateur, remonte au 22 avril 1952, date où Gillian a eu son premier enfant.

Les chambres privées de l'hôpital ouvraient sur un large corridor, où les tout-petits étaient parqués dans des berceaux, à la porte de leurs mères, sauf aux heures d'allaitement. Poussée par mon intérêt de grand-mère, j'ai inspecté la rangée, d'une douzaine environ. En premier, trois ou quatre nourrissons déjà âgés d'une semaine ou plus variaient dans de surprenantes mesures, mais gardaient toujours l'air bébé. Le suivant, né dans la nuit, était un homme d'une extrême méchanceté et me lançait un regard furieux, malgré son tout petit corps. Sa malveillance était telle qu'à mon avis on aurait rendu service à l'humanité en le jetant par la fenêtre. Geste inutile, toutefois, car il aurait récidivé avec un autre couple infortuné, ou peut-être avec les mêmes parents, dans les plus courts délais.

J'ai mentionné par hasard cet incident au cours d'une conférence à New York, après laquelle j'ai eu l'experte confirmation d'un membre de l'auditoire, infirmière en chef du service d'obstétrique dans un grand hôpital de New York. Elle occupait ce poste depuis dix-neuf ans et, déjà, pendant ses études de sage-femme, elle avait remarqué combien le nouveau-né révèle ses traits caractéristiques immédiatement après sa naissance. Ceux-ci cessent d'être aussi reconnaissables quelques heures plus tard, pour le redevenir après des semaines, ou parfois des mois. Elle m'a avoué qu'elle avait souvent trouvé difficile de cacher aux mères qui avaient enfanté des individus fort déplaisants qu'elles mériteraient plutôt des condoléances que des félicitations.

Elle avait pris des notes détaillées sur chaque bébé qu'elle croyait promis à un avenir remarquable et était restée en contact avec leurs mères, pour pouvoir vérifier ses observations. Son diagnostic s'était réalisé dans de telles proportions, qu'il ne pouvait s'agir de coïncidences. Sa conviction empirique que le caractère d'un bébé est formé longtemps avant sa naissance, et trop développé pour être attribué à la croissance intra-utérine, lui avait inspiré une certitude absolue de la validité de la réincarnation.

La raison qui rend la prévision du caractère plus facile au moment de la naissance que durant les semaines suivantes est que cette dure épreuve mobilise certains aspects de la personnalité, qui ne se manifesteront guère à nouveau avant que les possibilités de choix de l'enfant soient devenues plus vastes. Néanmoins, si le corps est en danger, ces aspects peuvent réapparaître : ce n'est pas à cause de la déshydratation seule que le visage d'un bébé malade semble si vieux et si sage.

Le talent de cette infirmière en chef pour juger des caractéristiques de base d'un nouveau-né aurait été pleinement mis à profit à une époque plus éclairée. Dans l'Égypte primitive, par exemple, elle aurait fait partie des experts qui assistaient, si possible, aux naissances, de manière à indiquer aux parents les côtés de la personnalité de leur enfant à encourager, et ceux qu'il faudrait s'efforcer de modifier. On admettait alors, en effet, que plus tôt il commencerait à se transformer, plus ce serait facile.

De nos jours, tout effort curatif destiné à aider un bébé, ou même un tout jeune enfant, à changer ses habitudes fâcheuses est souvent rendu vain par cette protestation : « Oh! mais il est bien trop jeune pour comprendre! »

Le cœur du problème, c'est que, si on ne lui enseigne pas à diriger ailleurs ses énergies pendant que les perceptions aiguës de l'enfance sont encore relativement indépendantes de raisonnement, sa rééducation, plus tard, sera bien plus difficile, à la fois pour lui et pour son entourage. Ma faculté de me rappeler des épisodes de ma petite enfance dans cette vie-ci, sans l'aide de l'hypnose, ne provient pas de la mémoire lointaine dont je suis douée et je suis sûre que presque tout le monde pourrait en faire autant. Mais toute forme de rappel exige un souhait sincère d'accepter sa pleine responsabilité de l'expérience et ne se produira pas, si on cherche seulement une échappatoire commode.

C'est toujours pénible de se rappeler les vertus qu'on ne pratique plus, les capacités qu'on n'a pas employées, l'intuition inutilisée, et pourtant c'est fort salutaire, car toutes ces aptitudes qu'on possédait petit enfant peuvent se recouvrer, si l'on veut. Je crois que la raison pour laquelle les malades produisent si rarement des rappels thérapeutiques durant une analyse classique, c'est qu'on les a induits à croire que, petits, ils n'étaient qu'un affreux paquet de sentiments antisociaux, enclins à la scatologie et au parricide, à violer leur maman et à massacrer leurs frères et sœurs. Heureusement que dans la majorité des cas, ces imaginations malsaines restent le fait des psychanalystes.

Je vais raconter quelques épisodes de ma propre enfance, car j'ai l'impression qu'ils valent pour la plupart des petits et montrent leur pouvoir d'observation normal, leur faculté de suivre un plan et de le mener à bien et aussi leur intuition, qui leur permet de voir à travers les prétextes invoqués par les grandes personnes pour se dissimuler les unes aux autres. Je pense que si la perspicacité de ces prétendus innocents était mieux connue, on leur apprendrait à faire bon usage de cette perspicacité, et ils n'auraient plus l'occasion de s'en servir pour ridiculiser leurs infortunés parents.

La décision la plus ancienne dont je me souviens est celle de ne pas téter, malgré la soif intense que j'éprouvais, car j'avais déjà refusé le sein à plusieurs reprises. L'odeur du lait maternel me donnait la nausée. Probablement cette réaction instinctive était-elle due au goût des drogues, dont j'avais déjà souffert pendant la période fœtale. Ma mère prenait ces remèdes pour combattre de violentes crises d'asthme. Je me rappelle mon affreux désespoir, quand on m'a offert un biberon rempli du même liquide écœurant. Dans ma soif ardente, je désirais de l'eau... Je me rappelle aussi mon immense soulagement, quand on m'a donné un biberon plein de ce que j'ai identifié des années plus tard par l'odeur, comme « Mellin's Food ».

Il est fort probable que beaucoup d'enfants qui refusent de téter le font guidés par la même intuition que le lait maternel contient quelque élément qui leur a été désagréable, ou même fort dangereux, pendant la période fœtale. La tendance va croissant de donner aux mères durant la grossesse des tranquillisants et d'autres remèdes dont l'effet sur l'enfant à naître est imparfaitement connu. Il est excessivement important d'admettre le désir naturel du nouveau-né de se soustraire à une dose supplémentaire de quelque chose qui lui a déjà été contraire, et d'y faire droit. Si une autre sorte d'aliment ne lui est pas fournie, son mécanisme de protection est affaibli par la faim, ou plutôt par la soif, car d'après mes souvenirs personnels, la soif se fait sentir bien davantage, surtout après des cris prolongés.

J'ai eu la chance d'être soignée pendant mes quatre premiers mois par une infirmière de la maternité à la vieille mode, avec qui c'était très facile de communiquer. Elle savait tout de suite reconnaître le cri indiquant que je voulais me soulager; aussitôt, elle apportait un pot et le tapait du doigt pour m'avertir de sa présence à point nommé. Peut-être avait-elle appris cette utile technique en soignant quantité de bébés; elle savait qu'il est bien plus aisé de leur enseigner la propreté au cours des premières semaines que plus tard. Ou encore, elle avait appris cette technique quand elle appartenait à une tribu dont la coutume veut que les mères portent leurs enfants sur le dos. Ces mères-là, je le sais par expérience personnelle, font attention aux signes de leurs nouveau-nés, sinon elles

subiraient l'inconvénient de sentir un ruissellement le long de leur dos. D'où que soit venue son expérience, j'en ai beaucoup profité, car au lieu de souffrir dans des langes trempés, j'en n'ai jamais eu besoin d'en porter après l'âge de six semaines.

Ma mère était d'avis, fort justement, que tout bébé devrait bénéficier d'un entraînement pareil. Elle avait coutume de faire enrager les parents de ma génération en s'exclamant ;

— Comment? Votre bébé s'est mouillé? Comme c'est étrange! A le voir, je n'aurais pas cru que c'était un débile mental!

J'essayais de lui expliquer que, selon les théories modernes, former les petits enfants à se servir tôt du pot cause de terribles traumatismes.

— Enfin, si les parents sont assez idiots pour croire à de telles niaiseries, je suppose que mieux vaudrait leur dire qu'on aurait dû les empêcher de procréer! a-t-elle conclu avec impatience.

Quand l'infirmière de la maternité m'a quittée, une nurse l'a remplacée et, le jour de son arrivée, j'ai été emmenée dans une maison meublée louée par mes parents pour le mois d'août 1907... J'étais née le

12 avril de la même année. Dans l'espoir de faciliter le changement, ma mère avait décidé de me donner elle-même le biberon, que j'ai refusé avec indignation, car cela me reportait au temps où elle m'offrait le sein. Il faut se souvenir qu'à cette époque les parents ne s'occupaient guère de leurs rejetons et n'auraient pas plus songé à baigner le bébé qu'à laver la vaisselle, ni à le nourrir, qu'à déranger la cuisinière en envahissant sa cuisine.

Non seulement me voici privée de la seule personne avec qui je pouvais communiquer, mais encore tous les biberons me deviennent suspects, car je les associe aux premiers, remplis de lait maternel. Tout ce qui me reste à faire est de consentir à avaler seulement ce qui m'est présenté avec une cuiller. Avec une cuiller, pas de risque, puisqu'on les emploie pour me donner de l'eau, quand j'ai soif.

Mon appétit augmente, je pense désespérément à une cuiller, à sa forme, à sa couleur, à son goût dans ma bouche. J'émetts le message : « cuiller » vers tous ceux qui m'approchent et leur incompréhension m'effraie, car c'est très alarmant d'être à la merci de géants placides, mais apparemment stupides. Je suis sur le point de me laisser empoisonner, quand soudain une visiteuse comprend le message que j'essaie de transmettre. Elle conseille de me nourrir à l'aide d'une cuiller et jamais repas ne m'a paru aussi délectable!

J'ai même pu vérifier la date de cet incident et l'exactitude de mes observations visuelles, car un jour j'ai confié à mon père que je pouvais me souvenir de certains événements arrivés avant mes six mois; il m'avait assurée que c'était impossible, vu le développement insuffisant du cerveau à cet âge. Je lui ai donc décrit ma nursery en grand détail : la disposition de la porte, des fenêtres et de la cheminée, enfin d'une tourelle semi-circulaire; je me rappelais aussi la couleur et le dessin des tentures. Je me souvenais que la porte de la nursery était la seconde à gauche, au premier étage, et qu'une fenêtre aux carreaux bleus, rouges et jaunes se trouvait sur le palier.

Heureusement, ma mère se rappelait ma grève de la faim, à quatre mois, et aussi qu'elle avait eu lieu dans la maison louée pour le mois d'août, où aucun d'entre nous n'était allé auparavant, ni depuis lors.

Mon père, poussé par l'intérêt scientifique, s'est donné la peine de retourner dans cette maison pour

vérifier mes dires. Les nouveaux propriétaires l'ont volontiers laissé visiter la maison, mais ont dû être surpris par sa demande d'arracher un fragment du nouveau papier, dans une chambre récemment retapissée, la seconde à gauche au premier étage, qui ouvrait sur un palier éclairé par une fenêtre à vitrail. Sous le nouveau papier, il en a trouvé un sans ressemblance avec ma description, mais il a persisté dans ses recherches, et la couche du dessous montrait bien le dessin qu'il attendait — ou redoutait — de découvrir.

Ce papier est intéressant d'un autre point de vue. Même à quatre mois, je le jugeais d'une laideur pénible. Je le fixais avec dégoût et j'aurais voulu que mon berceau soit plus près de la fenêtre, d'où j'aurais vu des feuilles bouger, ou les branches se détacher contre le ciel. Je me demandais pourquoi les murs de la pièce avaient un motif aussi affreux, des couleurs aussi dures et une texture si rêche... car je pouvais les toucher en passant ma main à travers les barreaux du berceau.

Si l'on se rendait compte que le sens artistique des nourrissons a déjà été cultivé au cours de nombreuses vies antérieures, les parents prendraient soin de ne pas les choquer par une laideur inutile. « Le bon goût naturel » est inné chez la plupart, mais souvent abandonné délibérément durant l'enfance, parce que avoir un œil sensible à la beauté signifie aussi savoir reconnaître les formes et couleurs qui sont désagréables et non plaisantes. Si l'environnement d'un enfant est trop peu harmonieux, s'il voit trop de grotesque dans ses livres d'images, il peut, soit devenir aveugle, soit, pis encore, développer un goût pervers pour des formes et des couleurs que son jugement infantile avait reconnues comme dénaturées.

Je ne suggère pas que l'arrivée d'un bébé doive nécessiter les frais supplémentaires des conseils d'un décorateur expert. Mais j'entends qu'il faut lui donner de belles choses à regarder et les changer assez souvent pour retenir son attention. Une simple fleur dans son rayon de vision direct peut le distraire pendant des heures, mais n'allez pas tricher avec une fleur en plastique, même si les adultes s'en contentent. Choisissez ses livres d'images avec soin, prenez la peine de confectionner un mobile avec de vrais objets, feuilles, coquillages ou fleurs séchées, pour qu'il l'observe. Placez une branche de forme agréable là où elle peut faire ombre sur le mur clair et cela quand il est encore si jeune que les gens sans discernement diront : « Mais il est bien trop petit pour y faire attention! » Ces gens-là lui apporteront sans doute de hideux jouets, à jeter à la poubelle.

Vos efforts se trouveront amplement récompensés, même si vous éprouvez des moments d'embarras, comme moi avec Gillian. Âgée de trois ans, elle s'est arrêtée sur le seuil d'une salle de banquet monstrueusement décorée par une grand-mère victorienne.

— Oh! s'est-elle écriée, qui a été si méchant avec cette pauvre chambre!

Il importe de ne pas oublier qu'avant d'avoir appris à parler, un bébé use de la télépathie, méthode de communication commune à tous les niveaux de l'expérience, excepté dans les trois dimensions. Se trouver soudain parmi des gens qui ne comprennent pas ce qu'on essaie de transmettre donne un sentiment d'extrême frustration. Chacun le sait, qui s'est trouvé parmi des étrangers dont il ignore la langue. En pareille situation, les adultes eux-mêmes crient, comme si une quantité suffisante de décibels pouvait faire sauter la barrière du langage! La même frustration cause souvent les colères enfantines.

Récemment, j'ai découvert une photo de moi à l'âge de dix mois, dans les bras d'un père inquiet... A sa vue, j'ai eu un soudain rappel du moment où on l'avait prise. L'encombrant appareil photographique, juché sur un trépied, drapé de velours noir, le couvercle de cuir de l'objectif vite ôté pour exposer la plaque... le photographe plongeait fréquemment sa tête sous l'étoffe, et puis l'en ressortait ensuite, ce qui m'amusait. Là-dessus, il m'a montré le couvercle de l'objectif et a dit de cette voix zézayante que les enfants détestent : « Regardez le petit oiseau qui va sortir! Cui-cui!

Vous l'entendez? »

J'étais indignée à la pensée qu'un oiseau se trouvait dans la boîte.

— Regardez bien le petit oiseau! Cui-cui! a-t-il repris d'une voix caressante.

J'essayais de lui faire comprendre de ne pas être impertinent : comment osait-il faire une telle insulte à mon intelligence?... Comment osait-il penser que j'étais un bébé!

Privée de mots pour m'exprimer, je hurlais de fureur, puis je me suis mise à pleurer d'impuissance. Une phrase de mon père a mis le comble à mon humiliation :

— C'est extraordinaire que la petite ait peur d'un appareil photographique!

La solitude où le place l'impossibilité de communiquer, faute de langage, est une des raisons pour lesquelles un enfant aime tant avoir un animal comme compagnon, car les animaux aussi sont libérés des limitations de la parole. Toutefois, il s'agit de bien choisir le caractère de l'animal. S'il est jaloux, grognon ou agressif, le bébé s'en ressentira plus que l'adulte. Donner des jouets en peluche à un petit enfant, c'est vaguement reconnaître son désir d'un animal. Peut-être un ours en peluche vaut-il mieux que rien. Mais une bête vivante accroît sa faculté d'identification à un autre être, avec qui se crée un courant ambivalent d'affection et de compréhension. L'ours en peluche n'offre qu'un objet de fixation à son imagination, qui l'anime. L'imagination est précieuse, mais seulement si elle s'applique à développer une véritable expérience avec les faits et à les mettre en rapport. Elle peut devenir excessivement dangereuse si elle se substitue à la réalité.

J'avais grande envie d'un animal, quand j'étais petite, mais on me jugeait trop jeune pour en posséder un. L'expérience acquise plus tard m'incline à croire que l'âge favorable est neuf mois. A ce moment-là, Gillian et un chiot terrier sont devenus des compagnons dévoués l'un à l'autre.

Les premiers animaux que j'ai eu l'occasion de connaître étaient deux jeunes chimpanzés, car ma nurse était, par bonheur, amoureuse de leur gardien. A l'époque, nous vivions chez ma grand-mère, à Primrose Hill, juste à la distance voulue du Zoo pour y promener une voiture d'enfant. Nous nous y rendions deux fois par jour, même si ma mère était persuadée qu'on me faisait prendre l'air à Regent's Park.

J'avais alors à peu près un an et trouvais très reposant d'avoir des compagnons qui ne parlaient pas. Je n'avais qu'à penser : « J'ai envie de raisin », pour qu'un des chimpanzés en choisisse soigneusement un grain, dans une boîte, et me le mette en bouche. Ils m'adoptaient aussi facilement que je les avais acceptés. Ils me peignaient les cheveux de leurs doigts et je les aidais à attacher leurs serviettes, avant que, tous trois, nous nous asseyions autour d'une table et buvions, de compagnie, du lait dans des tasses d'émail bleu et blanc.

Les enfants peuvent raisonner de cause à effet bien plus vite qu'on ne l'admet généralement. Si on ignore leur initiative et que la gronderie, ou la louange, qu'ils attendaient ne vient pas, ils peuvent en être forts troublés. Ou bien leur opinion des grandes personnes baisse encore, car c'est impossible de se fier à des gens aussi facilement dupés, ou bien l'enfant conclut que ses efforts leur font si peu d'effet, que cela lui donne un sentiment d'irréalité, qui pourrait à la longue amener une névrose.

J'avais encore un an environ, quand j'ai entendu ma mère dire à ma demi-sœur Iris qu'un signal d'alarme contre l'incendie était installé à côté du lit de mes parents. Elle lui expliquait la manière de s'en servir, en lui recommandant de ne jamais y recourir, sauf en cas de feu trop violent pour être

maîtrisé par les extincteurs. Toutefois, ce signal alertait les pompiers, qui pouvaient arriver en quelques minutes.

A l'ouïe de cette conversation, j'ai décidé sur-le-champ d'appeler les pompiers à la première occasion. Il me fallait m'arranger pour demeurer seule dans la chambre de mes parents, réussir à grimper sur le lit sans aucune aide, découvrir comment briser le couvercle de verre et enfin, tirer le bouton de cuivre. Je me rendais parfaitement compte que c'était une très grosse sottise. Je serais beaucoup grondée et au pis, serais placée, culotte baissée, sur un dessus de commode en marbre, punition connue chez nous sous le nom de « mettre un bébé chaud sur du marbre froid » et que je trouvais humiliante à l'extrême. J'en avais peur aussi, car je redoutais de tomber sur la tête. Je savais qu'en une occasion précédente j'étais morte à la suite d'une chute.

Après m'être exercée avec application pendant une semaine, j'étais arrivée à escalader le lit le plus haut. Le lendemain, je me suis arrangée pour m'échapper de la nursery, quand la porte barrant le haut de l'escalier était ouverte, et à me glisser, sans être vue, dans la chambre de mes parents. Je n'ai pu parvenir au couvercle de verre avant de m'être juchée sur des livres empilés sur la table de nuit. Je ne parvenais pas à casser la vitre, quand je me suis avisée de la présence d'une bouteille d'eau minérale, qui ferait un excellent marteau. Le bouton de cuivre présentait encore un problème et, après l'avoir tiré en vain, dans une frustration croissante, j'ai glissé de mon piédestal et, dans la chute, mon poids l'a entraîné hors de son emboîtement.

A l'arrivée des pompiers, parmi un grand vacarme, au sommet de la colline, j'étais debout sur une chaise, le nez collé contre la fenêtre. Des pompiers se précipitaient sur les marches du perron, d'autres commençaient à dérouler un tuyau et à décrocher des échelles. Là-dessus, j'ai entendu mon père leur assurer que c'était inutile, car il n'y avait pas le moindre feu... le ton des voix montait... on protestait. Je triomphais et je suis descendue, pensant d'abord être félicitée, puis punie plus tard. Montrant du doigt le plus imposant des pompiers, je me désignais ensuite, en criant : « Moi! Moi! », ce qui constituait à peu près tout mon vocabulaire. Plus je criais, plus on me faisait taire, jusqu'à ce qu'on m'ait emportée de force vers la nursery, frémissante d'indignation.

Sauf quand leur sens de la justice, inné chez les enfants, a été troublé par un lavage de cerveau, qui leur a inspiré un vague sentiment de culpabilité, ils peuvent se montrer plus impitoyables que la moyenne des adultes. Quand j'avais près de quatre ans, la nurse que j'aimais prenait ses vacances en été; je détestais sa remplaçante. Mon cousin Westray qui, à six ans, était grand et vigoureux pour son âge (il a atteint plus tard la taille de deux mètres), partageait mon opinion sur elle. Non seulement, elle ne nous aimait ni l'un ni l'autre, mais elle était horriblement cruelle envers les souris, qu'elle piégeait dans toutes les armoires. Non pas avec des pièges à ressort, qui les auraient vite tuées, mais des sortes de cages, où elle attirait les malheureuses avec du fromage, pour les noyer ensuite lentement dans la cuvette, tandis que cette ogresse jouissait de leurs derniers sursauts.

Nous faisons de notre mieux pour venger les souris, en rendant la vie amère à l'ogresse. Mais elle était trop grande, trop forte et trop rusée pour permettre une vengeance efficace. Elle rapportait constamment sur notre compte à nos parents, ce qui causait des réprimandes. Toutefois, ils se refusaient à reconnaître sa cruauté diabolique, parce qu'elle possédait cette qualité incompréhensible : « de splendides références ».

Elle m'avait mise au coin, sans obtenir d'autre résultat que de me faire chanter : « J'adore être dans le coin, pour ne pas voir l'odieuse figure de la nurse! » Là-dessus, elle m'a tiré les cheveux si fort qu'une mèche lui en est restée dans la main.

Je n'avais pas remarqué Westray, assis sur le plancher, occupé à retirer l'une de ses chaussures de football, toutes neuves et très lourdes. L'ogresse me faisait les gros yeux, écarlate et haletante. Je

savais qu'elle s'apprêtait à me secouer jusqu'à ce que mes dents claquent. Westray s'est levé, chaussure en main, et a visé avec soin. La chaussure l'a touchée à la tempe et elle s'est affaissée, puis est tombée raide sur le dos.

— Je l'ai tuée, a déclaré Westray, calme et satisfait.

— Et c'est bien fait! l'ai-je chaleureusement approuvé.

— Il va y avoir une scène épouvantable. On nous enverra au lit sans souper pendant au moins une semaine.

— Ça vaut la peine! Pense aux souris qu'elle noyait : elle ne méritait pas une mort aussi douce... Mais nous n'aurions pas réussi à la noyer. Elle est trop grande, ai-je vite ajouté, craignant que Westray ait l'impression que je n'appréciais pas son haut fait à sa juste valeur.

Nous n'éprouvions pas le moindre remords. Une souris morte valait bien davantage qu'une ogresse morte... et l'ogresse avait tué des souris en telle quantité qu'elle avait dix fois mérité l'exécution capitale.

Là-dessus Mère est entrée dans la chambre.

— Est-elle ivre, ou évanouie? s'est-elle enquis.

— Elle est morte, allais-je répondre, en me demandant s'il était nécessaire d'ajouter que nous l'avions tuée.

A cet instant, à ma stupeur, l'ogresse a ouvert les yeux. Sans remarquer la présence maternelle, elle fixait sur Westray un regard féroce.

— Allez tout de suite vous coucher! Vous avez une crise, a ordonné ma mère d'un ton ferme. C'est monstrueux d'avoir accepté un poste auprès d'enfants, alors que vous êtes épileptique!

L'ogresse m'a presque fait pitié, à ce moment-là : plus elle essayait d'expliquer que Westray l'avait attaquée, plus Mère était convaincue qu'elle était non seulement épileptique mais souffrait de visions, enfin qu'elle était folle à lier. Westray et moi, renvoyés de la pièce, n'avons jamais revu l'ogresse : elle avait commis l'erreur fatale d'être impolie envers Mère. Elle a été mise à la porte sans un jour de préavis.

Tout le monde s'est montré particulièrement gentil envers nous, ce jour-là, pour nous consoler « du terrible choc nerveux », dont la drôlerie nous enchantait. Après le départ de Westray, j'ai confié à mon père ce qui s'était vraiment passé. Il m'a d'abord conseillé de n'en pas souffler mot à ma mère, puis s'est mis à rire aux larmes, au point de devoir essuyer ses lunettes.

Je n'ai reçu aucun enseignement religieux et personne de ma connaissance n'allait à l'église, mais je supposais que même les plus ralentis des adultes savaient qu'entre leurs incarnations, ils allaient dans ce que j'appelais en moi-même « le merveilleux pays ». J'avais même conçu l'idée que je pourrais y retourner, si je m'avançais très lentement dans la mer, jusqu'à ce que mon chapeau flotte et me quitte. J'ai essayé deux fois de le faire, à l'aube, quand ma nurse dormait encore, mais, chaque fois, j'ai reculé lorsque l'eau m'arrivait jusqu'au menton.

Dans ces conditions, en me rendant compte que le monsieur assis en face de moi à déjeuner allait mourir le soir même, mon premier mouvement a été de le féliciter, car le lendemain serait pour lui le plus beau des jours de fête. C'était un médecin que j'aimais bien et j'étais triste à la pensée de ne plus le revoir pendant quelque temps, mais savais que de tels sentiments étaient pur égoïsme.

— Mais demain n'est pas mon anniversaire, a-t-il protesté.

Je m'empressais de lui expliquer que je voulais dire le jour de naissance qui correspond à celui de la mort. Renvoyée de la salle à manger, bientôt suivie de ma mère, j'ai été sévèrement grondée d'avoir fait une remarque si méchante. Mes protestations, que ce n'était pas du tout cruel de féliciter quelqu'un que j'aimais, parce qu'un événement heureux allait lui arriver, ont été repoussées avec colère, et, à la fin, j'ai éclaté en sanglots. Larmes de contrition, a-t-on cru mais, en réalité, de fureur, devant la totale incompréhension des grandes personnes. On m'a fait promettre de ne « plus jamais essayer d'attirer l'attention en disant de si cruels mensonges ».

En fin de compte, ma mère s'est assez calmée en faisant observer que le mal n'était sans doute pas grand, car le docteur, âgé de cinquante-cinq ans seulement, se savait en excellente santé. Toutefois, une vive dispute a repris le lendemain, quand le docteur eût été trouvé paisiblement mort dans son lit.

Ces deux épisodes illustrent bien, je pense, l'attitude des enfants normaux à l'égard de la mort. Leur sagesse innée leur dit que la mort n'est qu'un incident trivial qu'ils ont déjà souvent traversé. Ils n'ont donc pas peur d'un Dieu vengeur, à moins que cette crainte ne leur ait été inspirée par des récits de sa volonté de punir toute conduite considérée comme « mauvaise » par les grandes personnes, ou par des descriptions de l'enfer, ou encore par des discours au sujet des morts sur un ton de sympathie apitoyée. Un magnifique enterrement, et surtout la vue d'un cadavre transformé par les pompes funèbres en un horrible pantin peuvent causer à l'enfant le plus robuste des cauchemars affreux, autre bonne raison de condamner les rites funèbres courants.

Pour les enfants sains, la mort signifie « un départ pour ailleurs », aussi rien de plus naturel pour eux que de souhaiter la mort d'un membre de la maisonnée qui les gêne et refuse de comprendre que son décès serait le bienvenu.

La plupart des psychanalystes professent que les petits garçons, à peine sortis de leurs langes, voudraient tuer Papa pour pouvoir posséder Maman. C'est un principe idiot, j'en suis convaincue. Pourtant, comme beaucoup de parents se détestent cordialement, ce que les enfants ne sentent que trop bien, même si les scènes entre parents ne se déroulent jamais en leur présence, ils désirent que l'un des parents quitte l'arène, pour l'amour de la paix. Freud a grandi dans une maison où, non seulement le père sadique embêtait la famille, mais en outre, deux générations de patriarches étaient abritées sous le même toit. Il lui aurait fallu manquer totalement de réalisme pour ne pas désirer les voir disparaître. Pour lui, les patriarches étaient invulnérables, même en imagination, parce qu'épaulés par Jéhovah, Dieu implacable, qui exige des enfants mâles l'in vraisemblable sacrifice de leur prépuce. Ainsi le souhait parfaitement naturel de voler de ses propres ailes a-t-il été banni dans l'inconscient de Freud, avant d'en émerger sous le nom de « complexe d'Œdipe ».

Un enfant qui permet à sa perception de rester inutilisée peut y gagner des avantages à court terme. S'il est assez rusé pour tromper son monde, il devient le point de mire de leurs angoisses et, s'il a suffisamment de haine innée, il prouve sa force en devenant rebelle. Mais cette stabilité transitoire se paie par un appauvrissement de sa personnalité.

S'il n'a pas gardé le courage moral de faire face à soi-même et à autrui, comme ils sont réellement mieux ou pires que ce qu'il imaginait, il ne pourra juger ses semblables que sur des signes extérieurs qui correspondent rarement aux qualités de l'être intime. A moins de recouvrer sa perception, il pourra connaître beaucoup de gens et engendrer une nombreuse famille, mais demeurera toujours solitaire. Car celui qui est étranger à lui-même vit parmi des étrangers.

Son état serait déjà assez triste, même sans compter les lacunes naturelles dans la continuité temporelle. Mais nous nous réveillons tous pour savoir ce que nous devrions faire durant le sommeil. Nous sommes tous nés pour acquérir la compassion dont nos prédécesseurs nous sauront gré. Pour gagner un bienveillant accueil de leur part, nous sommes morts à maintes reprises, pour nous apercevoir ensuite que la mort dissipe simplement nos illusions les plus chères.

Comme nous avons peur de nous trouver nus et sans honte, nous nous hâtons à la recherche d'un autre vêtement de chair. Mais, finalement, nous posséderons assez d'amour et serons suffisamment dignes d'être aimés pour nous accepter tels que nous sommes, avons été et serons. Seuls, les humains chassés du Paradis portaient des feuilles de figuier.

PATERNITÉ-MATERNITÉ

Denys Kelsey

L'action des parents sur les enfants a déjà fait l'objet de commentaires innombrables. Toutefois, un aspect de la paternité souvent négligé, c'est l'action qu'un enfant peut exercer sur ses parents. Les centres d'adoption se rendent si bien compte des efforts qu'exige l'éducation d'un enfant, qu'ils soumettent les futurs parents adoptifs à des investigations prolongées et détaillées. On s'informe d'abord de leur situation financière, de leurs espérances, du logement qu'ils ont à offrir, de leur environnement, sans oublier leur religion, leur travail, leurs intérêts et leurs habitudes.

On demande des détails, non seulement sur leur état de santé actuel, mais sur leur histoire médicale et aussi sur celle de leur famille. Y a-t-il tendance au cancer, aux affections cardiaques, ou à toute autre maladie qui risque de raccourcir la vie? A ce sujet, leur distraction préférée peut donner des indications.

Ensuite vient un examen psychologique du couple, effectué par des experts. S'il est réussi, le centre d'adoption poursuit ses recherches sur la santé mentale de la famille en général, des deux côtés. Et il ne s'agit pas seulement de dépression nerveuse, mais d'une stabilité, prouvée par leurs succès scolaires et professionnels.

Un personnel qualifié s'intéresse particulièrement aux rapports du couple, à sa solidité, et se montre très attentif aux raisons alléguées pour adopter un enfant. Ces raisons peuvent apporter de précieux éclaircissements sur la question qui préoccupe le centre d'adoption, c'est-à-dire : le couple est-il à la hauteur de la tâche qu'il désire assumer? Car le mari et la femme n'exerceront une influence salutaire sur l'enfant que s'ils sont psychologiquement et physiquement aptes à supporter les tensions impliquées.

Même quand le centre s'est assuré que les parents nourriciers promettent d'être satisfaisants, l'affaire n'est pas conclue. On ne leur donne pas simplement le premier enfant venu dans la liste. Il leur faut attendre le moment où le centre peut proposer un enfant capable d'avoir avec ses parents adoptifs des relations mutuellement satisfaisantes.

Dans tout ménage, l'arrivée d'un enfant met à l'épreuve trois facteurs fondamentaux : la personnalité du mari, celle de la femme et les liens qui les unissent.

En certaines circonstances, l'un ou l'autre de ces facteurs peut être sujet à caution; alors les deux autres s'en trouvent affectés et, si ce facteur craque, le mariage est en faillite.

Pareil événement risque, bien entendu, de faire tort à l'enfant et c'est cet aspect de la situation qui retient en général l'attention du public.

On oublie toutefois que les parents sont aussi des êtres humains, qu'ils évoluent et que la rupture de leurs relations peut mettre un triste et grave obstacle à leurs progrès. C'est spécialement lamentable lorsque au moment où ils se proposaient de devenir parents, n'importe qui, doté d'intuition, aurait pu prédire que de telles exigences dépasseraient leurs possibilités et qu'il aurait été préférable pour eux d'employer toutes leurs forces à consolider leurs relations.

A l'inverse du processus rigoureux appliqué aux futurs parents adoptifs, aucune démarche n'est entreprise auprès d'un couple marié pour déterminer s'il est apte à supporter le fardeau que son

propre enfant, même le plus facile, ne manquera pas de lui imposer. On considère, au contraire, cette capacité du jeune couple comme naturelle et quelques semaines ou quelques mois après leur mariage, on insiste même pour qu'ils produisent des enfants sans délai. Beaucoup d'entre eux le font et tout est prêt pour qu'éventuellement éclate un drame.

Partons du point de vue que le corps féminin est soumis à un désir récurrent de procréer. Nombreuses sont les femmes qui ne se sentent jamais mieux que quand elles sont enceintes, surtout du premier enfant, jusqu'à ce que le mécanisme de la grossesse avancée les dérange. Ce bien-être de la femme peut provenir en partie du fait de ses rapports plus heureux que jamais avec son mari. Si amoureux qu'il ait été de sa femme, il éprouve envers elle une tendresse spéciale et un sentiment protecteur, puisqu'elle est enceinte de ses œuvres. En outre, la savoir exposée aux dangers d'un événement inéluctable, impliquant pour le moins des douleurs aiguës, y ajoute une note d'anxiété poignante.

Après la naissance, le désir de procréer explique encore les joies multiples que la mère tire de son nouveau-né. Si illogique que ce soit, être père comporte aussi un certain plaisir. Pendant un temps, le père ne peut en faire assez pour sa femme et tous deux font l'impossible pour le bébé.

Chez les animaux sauvages, cette phase dure jusqu'à ce que les jeunes puissent se tirer d'affaire seuls. Mais la mère humaine a de la chance si ces sentiments se prolongent jusqu'à ce que l'allaitement au sein soit terminé. C'est quand ces instincts sont calmés chez la mère et que la nouveauté s'est atténuée pour le père, que commence la véritable tâche des parents. Cette tâche s'étend au moins sur seize années et n'est jamais sans périls, pour le père, pour la mère et pour ce qui les unit.

La présence d'un bébé dans la maison exige une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourtant, le fait d'être mère n'équipe pas nécessairement toute femme du tempérament nécessaire pour remplir de telles obligations pratiquement seule, comme, de nos jours, tant de femmes y sont forcées. Les difficultés s'accumulent.

Son sommeil est interrompu et une série interminable de cris enfantins suspend presque toute activité, tout effort pour se concentrer. L'exigence de repas réguliers impose à ses journées une certaine routine. Elle doit se résigner au fait, si elle ne trouve pas moyen de s'arranger autrement, de ne pouvoir quitter la maison sans le bébé et d'être obligée de se régler sur lui.

Quand le bébé commence à marcher, il nécessite encore une surveillance incessante pour le préserver des accidents possibles, contre le feu dans la cheminée, les queues de casseroles, etc. Elle ne tarde pas à apprendre que, même si elle ne le quitte pas du regard, il peut encore se blesser d'une manière qui avait échappé à son imagination. Un peu plus tard enfin, elle sera soumise à la demande répétée d'une histoire favorite et devra accepter de sévères réprimandes, si elle y change un seul mot.

Pourtant tous ces détails ne font qu'esquisser ce qu'impliquent les soins à donner même au plus sain, au plus tranquille et au plus aimable des bébés. Je n'ai pas mentionné le sentiment d'infériorité que cause une telle période d'esclavage.

Les hurlements prolongés, dont la cause reste introuvable et que seul l'épuisement semble apaiser, peuvent aisément susciter de la colère contre l'enfant. J'ai appris par expérience combien c'est chose facile.

Un soir, vers 11 heures et demie, pendant mon premier mariage, le bébé a commencé à crier. Le langer, en prenant grand soin de ne pas le blesser avec les épingles de nourrice, n'y a rien changé, et

l'offre d'un biberon supplémentaire a été repoussée avec indignation, pour ne pas dire avec mépris. Prendre ma petite fille dans ses bras et la promener pendant une demi-heure est resté tout aussi inefficace.

Piqué dans ma fierté de père et de médecin, je m'acharnais. J'ai vérifié la souplesse de son cou, pour déceler des symptômes de méningite. J'ai examiné sa bouche pour chercher si elle percevait une dent, puis sa gorge, en quête d'un début d'infection. A l'aide d'un instrument, j'ai inspecté ses deux oreilles. Baissant ses vêtements de nuit, j'ai ausculté sa poitrine, son abdomen et, pour plus de sûreté, son rectum. Enfin certain qu'elle ne couvrait aucun mal sérieux, je l'ai replacée dans son berceau et les cris ont continué jusqu'à ce que, plus épuisée encore que moi-même, elle ait fini par s'endormir.

Au cours de ces deux heures interminables, je me suis rendu compte que mon inefficacité aurait très bien pu me rendre furieux contre elle. Je suis d'autant plus heureux que ce ne soit pas arrivé que, le lendemain matin, la cause de mon impuissance s'est révélée. L'élastique de son pyjama s'était logé entre deux orteils, où s'était produite une entaille profonde.

Sans affecter sa valeur humaine, les frustrations et les anxiétés qui l'assiègent et que la mère doit supporter seule, peuvent pousser celle-ci à bout. Si cette limite est atteinte, une dépression nerveuse peut en résulter, dont les conséquences sont naturellement désastreuses pour elle et pour la famille entière. Mais un danger plus insidieux menace ses rapports avec son mari et provient de sa fatigue constante, qui l'empêche de prendre plaisir à rien, lui cause une irritation chronique qui l'incite à récriminer contre chacun en général et son mari en particulier.

La sympathie et la compréhension exigées de la part du mari dépassent souvent ses possibilités. Il ne peut s'empêcher de réagir par une attitude défensive, qui fait empirer la situation. Au mieux, il s'enferme derrière une barrière psychologique pour se protéger contre les reproches de son épouse et peu à peu se crée ainsi une atmosphère contraire à l'harmonie essentielle à un vrai mariage. Pourtant certaines femmes, même parmi celles qui possédaient des intérêts intellectuels et sportifs variés, trouvent que s'occuper presque seule d'un bébé, qui ne tarde pas à ramper, est la plus agréable de toutes les occupations. Pour celles-ci, le danger consiste à s'intéresser uniquement à leur enfant, au détriment de leurs liens avec leur mari.

Ce dernier peut accepter que les affaires du bébé apportent un encombrement inévitable dans l'ameublement, mais cela ne lui fait pas plaisir. Il admettra qu'on baigne et qu'on nourrisse le bébé à 6 heures du soir et, comme sa femme ne saurait être en deux endroits à la fois, il renoncera donc à l'apéritif qu'ils prenaient ensemble, lors de son retour au foyer, mais c'était un des meilleurs moments de la journée et cela lui manque. Il se soumettra aux mille détails qui prouvent que le bébé occupe la première place dans les préoccupations de sa femme. Imperceptiblement, sans qu'il s'en rende compte, il commence à trouver plus attrayantes des distractions hors de chez lui.

Un verre avec un collègue avant de rentrer? Pourquoi pas? Elle n'en aura pas terminé avec le bébé avant 7 heures. Un dîner entre hommes, samedi prochain, pour célébrer l'avancement de Jo? Excellente idée, je suis sûr qu'elle sera d'accord.

Presque toujours, en effet, elle ne proteste pas, parce qu'elle n'a pas encore pris conscience du symptôme, ni lui non plus probablement. Tout se dégrade peu à peu. Ce n'est pas un drame : sa femme n'est pas amoureuse de quelqu'un, ni lui d'une autre personne. Il n'éprouve aucune jalousie à l'égard du bébé. Pourtant, il perçoit vaguement que sa femme, épousée parce que sa compagnie lui était la plus précieuse, s'est en quelque manière éloignée de lui.

Alors, presque sans s'en apercevoir, il s'adapte à cette vie privée de l'essentiel.

Si tous deux, à ce moment-là, comprennent ce qui se passe, la situation peut probablement se rétablir rapidement. Trop souvent, un des époux seulement, peu importe lequel, discerne ce qui arrive avant l'autre. Les reproches, la peur, la colère et les querelles qui s'ensuivent vont peut-être porter un tel coup à leurs rapports, qu'ils ne s'en remettront jamais.

Pour saisir les diverses vulnérabilités qui affectent les parents, considérons certains mécanismes psychologiques, fort répandus, à des degrés divers. Peut-être le plus significatif est-il la fréquente confusion entre être aimé et se sentir indispensable. Nul homme qui aime vraiment sa femme ne souhaiterait qu'elle soit - incapable de survivre normalement, s'il venait à disparaître. Certes, elle serait triste, car la tristesse de la séparation est le prix dont on paie le bonheur d'être ensemble.

Mais il aurait horreur de l'idée qu'elle dépend de lui, car l'amour ne s'épanouit guère sans liberté.

La dépendance forme une barrière contre l'amour. La femme peut trouver impossible de croire que son mari reste avec elle parce qu'il l'aime vraiment, et non parce que le sens du devoir l'y oblige. Elle peut se détester d'être dépendante, tout en reportant ce sentiment sur son mari et, envers et contre tout bon sens, finir par le haïr. Lui, de son côté, peut croire qu'elle ne reste avec lui que poussée par la nécessité.

— Vous ne m'aimez pas, vous avez simplement besoin de moi! est un défi que se lancent souvent mari ou femme en colère.

Une personne qu'on aime est toujours nécessaire, mais on aime rarement quelqu'un qui vise à se rendre indispensable. Pourtant nombre de gens, et surtout ceux qui prononcent le mot « amour » le plus souvent, ont totalement perdu de vue ce qu'il signifie réellement et s'appuient sur leur impression d'être indispensables pour en tirer une illusoire sécurité affective.

La femme qui commet cette erreur peut se réjouir de la dépendance de son enfant, au point de menacer ses liens avec son mari. Quand l'enfant, comme il se doit, s'intéresse à agir par soi-même, au lieu de se réjouir de ses progrès, la mère est capable d'interpréter son indépendance croissante comme un manque d'affection. L'anxiété qu'elle en ressent l'incitera peut-être à se montrer possessive à l'égard de son mari, ce qui détériore davantage encore leurs relations.

La vulnérabilité du père provient vraisemblablement d'un motif différent : il oublie que sa contribution s'est bornée au sperme qui a fertilisé l'ovule, où s'est fixé le futur bébé. Évidemment, ce sperme contenait certains gènes, qui ont aidé le supra-physique à construire le soma en question, qui fait clairement partie intégrante de la personnalité de l'enfant. Mais le père a tendance à s'imaginer que l'enfant est une extension de lui-même, erreur à la fois illogique et dangereuse.

La source de pareilles fantaisies se situe au-delà de ses perceptions, c'est habituellement l'exagération inconsciente du désir de faire compenser par l'enfant certains points où il se sent en état d'infériorité. Ces fantaisies peuvent empêcher le père d'apprécier objectivement les possibilités de l'enfant et le lui font considérer à travers une brume voilée d'espoirs et de craintes. Quand l'enfant atteint un niveau qui ne dépasse en rien ce que, objectivement, on aurait pu en attendre, un tel père en souffre parfois beaucoup dans sa propre estime. Son complexe d'infériorité personnel, ou son dégoût de soi-même, s'en trouve accru et, probablement, ne tarde pas à se transformer en un ressentiment absolument injuste contre l'enfant.

Ce cas est particulièrement fréquent, si l'enfant se montre peu apte à acquérir quelque talent, dont le père est fier et qu'il essayait de lui communiquer. Certes, on a lieu d'être content si l'enfant réussit à transmettre une adresse qui causera du plaisir, mais il faudrait, en cas d'échec, bien plutôt revoir sa

technique de professeur. Rien ne permet d'en vouloir à l'élève dénué des qualités foncières qui lui permettraient de profiter de l'enseignement.

Le cas contraire se produit parfois, il se peut que vers la fin de l'adolescence, le jeune enfant réalise tous les espoirs du père et que ses prouesses remplissent celui-ci d'orgueil. Mais au moment où l'enfant va clairement dépasser le point atteint par son père dans un domaine quelconque, cette promesse devient une menace et peut provoquer une forte jalousie. Ce sentiment déplorable n'affectera jamais un père, s'il a toujours reconnu en l'enfant un individu, nanti de possibilités innées, acquises au cours de sa longue histoire.

Si l'un ou l'autre des parents éprouve à l'endroit de l'enfant une hostilité injustifiée, qui se traduit par de mauvais traitements, ou par des critiques, l'autre parent peut prendre la défense de l'enfant. Mais faute de savoir comment liquider cette agressivité, le désaccord entre les parents portera encore un coup aux relations entre époux. D'autre part, les parents s'unissent quelquefois contre l'enfant dans un ressentiment injuste, qui peut devenir le lien le plus solide entre eux. Pourtant, ce lien, formé de sentiments négatifs, ne les unira jamais dans une affection positive.

Les parents qui reconnaissent que les attitudes fondamentales de leur enfant ont été acquises par ses propres efforts et qu'il ne serait pas né, ni d'eux ni d'autres, si certaines de ses attitudes n'exigeaient pas d'être modifiées, ne seront nullement surpris de s'apercevoir que quelques aspects de son caractère sont peu agréables. Mais s'ils croient qu'il les tient d'eux, par hérédité, ou imaginent être des parents peu qualifiés, ils se sentiront coupables et tâcheront probablement d'en rejeter la faute l'un sur l'autre.

L'inutile culpabilité dont souffrent beaucoup de parents serait bien vite soulagée s'ils envisageaient leurs enfants sous leur vrai jour. J'ai eu beaucoup de malades qui présentaient d'abord l'image convaincante de victimes de parents trop protecteurs ou dominateurs, ou qui, au contraire, ne se souciaient pas d'eux, ou avaient failli à cause de leur manque de maîtrise de soi. Mais l'étude de leur histoire montrait clairement que celui dont les parents l'avaient dominé n'était que trop heureux d'être libéré de la nécessité de réfléchir tout seul, que l'enfant négligé n'avait pas réussi à retenir toute l'attention de sa mère et que le rebelle mécontent était brutal au départ.

Le temps vient où l'enfant quitte son foyer pour mener sa propre vie. L'idéal serait que les parents regrettent moins son départ, car il leur permet désormais de jouir pleinement de leur mutuelle affection, approfondie par les ans. Toutefois, pour les parents qui ont laissé l'enfant faire obstruction au développement de cette affection, ce moment peut être critique.

Si l'enfant a été l'objet d'une véritable hostilité entre eux, il servait aussi de tampon. Le tampon disparu, l'hostilité demeure. Un résultat à peu près semblable peut provenir d'une cause différente. Si l'enfant était le but tout trouvé sur quoi projeter leur hostilité réciproque, ils pouvaient alors éviter d'en découvrir la source véritable. Ce faisant, ils se privaient de la chance de la résoudre, mais la disparition d'un bouc émissaire commode les oblige à présent à se tirer dans les jambes.

Si l'intérêt porté à l'enfant constituait leur lien principal, ils s'apercevront peut-être, après son départ, qu'ils restent face à face, comme des étrangers. A moins d'avoir le courage de l'admettre et de désirer franchement, quoique tardivement, créer de véritables rapports affectueux entre eux, ils finiront par mener des vies tout à fait séparées, sans grand-chose de commun.

Les difficultés ainsi causées ne diminueront pas avec l'automation croissante, qui apportera plus de loisirs et abaissera l'âge de la retraite. Plusieurs années s'écouleront sans doute avant que la société puisse s'adapter aux problèmes ainsi suscités. Le sentiment d'être utile, qu'un homme tire de son activité, devrait constituer l'un des facteurs, entre autres, qui contribuent à son respect de soi-même.

La considération où le tient sa femme et à laquelle il estime, en toute justice, avoir droit, devrait au moins compter autant. Faute de quoi, si son travail se termine, il doit rapidement trouver une manière nouvelle de marquer son importance, ou faire face à une crise sérieuse.

Sa femme s'est probablement organisée de façon à éprouver au moins l'illusion que sa vie est remplie, mais il est peu probable qu'il désire participer à de telles occupations, même si elle le souhaite. Dans ces circonstances, rien de surprenant s'il devient la proie d'une sévère dépression, difficile à traiter. Peut-être ne trouvera-t-il pas aisément une occupation satisfaisante et on ne peut, sincèrement, lui garantir qu'il assume une importance vitale aux yeux de sa femme, ni lui rendre les années où il aurait pu vivre avec plus de sagesse.

S'il réussit à éviter la dépression, il découvrira peut-être une distraction, une activité quelconque, un agréable passe-temps, surtout s'il dispose de fonds. Sinon, l'ennui ou la solitude peut le conduire à s'éprendre vraiment d'une autre femme. Ce serait sans importance, pas plus que ne compterait l'attachement de sa femme pour un autre homme, si ces deux événements se produisaient simultanément, mais le cas est peu fréquent. Alors, devant la perspective de perdre la face, celui qui est menacé d'abandon refuse de mettre un terme à ce mariage dérisoire, et, au lieu de prendre congé de l'autre avec bienveillance, commence une guerre d'usure, qui peut durer jusqu'à ce que la mort les sépare.

Au début de cette sourde lutte, les deux parties tendent à éprouver de l'amertume envers la vie en général. Leur faculté de garder rancune, de chercher à se venger, de souffrir de jalousie et de succomber à diverses autres attitudes corrosives se développe sous l'effet d'une pratique constante; ainsi, lorsqu'ils parviennent à la tombe, leurs personnalités sont-elles remplies d'aigreur.

Si la mort signifiait la disparition de la personnalité, des vies remplies d'amertume seraient déjà bien tristes, mais si mon interprétation est correcte, les conséquences en sont beaucoup plus graves. Au lieu de résoudre les problèmes qu'impliquaient leurs personnalités, ces gens-là leur en ont ajouté d'autres. Il ne faut jamais oublier que le vieillard acariâtre peut réapparaître sous forme d'un bébé amer.

On m'objectera que j'ai peint un tableau trop sombre des risques encourus par les parents, que mon préjugé défavorable vient du fait que je suis psychiatre, et que j'étudie en majorité des cas de tension sans avoir à connaître les couples dont la vie est considérablement enrichie par leurs enfants.

C'est vrai qu'en ce chapitre je ne me suis pas occupé des joies de la famille, qui font l'objet d'une abondante publicité. Il est exact aussi que jamais une personne jouissant pleinement de l'existence n'a pris rendez-vous chez moi, pour m'en aviser. Pourtant, un psychiatre ne passe pas sa vie entière dans son cabinet. Au cours d'une année, il noue probablement autant de relations sociales qu'un autre. S'il fait abstraction de sa tendance à considérer les gens sous l'angle professionnel, il note certainement des nuances de la conversation ou du comportement, qui pourraient échapper à une personne dépourvue de sa formation.

En admettant que mon énumération des risques courus par les parents n'est pas exagérée, quelles sont les suggestions pratiques qui en ressortent?

D'abord, les futurs parents devraient s'efforcer de considérer leur aventure avec intelligence. Il leur faut se rendre compte que, dans une société de plus en plus complexe, les épreuves des parents deviennent de plus en plus difficiles et longues.

La technologie avance avec une telle rapidité que le temps consacré par les jeunes gens à leurs études s'allonge constamment. En effet, des sujets dont le père ignorait tout peuvent figurer au

programme des écoliers. C'est une des causes pour lesquelles les jeunes, à tort ou à raison, montrent peu de respect pour leurs parents et demeurent assez réfractaires à leur autorité.

Si les parents sont prudents, les enfants finiront peut-être par faire écho à Mark Twain, qui disait qu'en quittant la maison à dix-sept ans, il tenait son père pour un vieil idiot, mais lors de son retour, à vingt-trois ans, il avait été fort étonné de constater tout ce que le vieux avait appris dans l'intervalle.

Ce n'est pas facile, toutefois, pour un couple de jauger avec équité leurs chances de parents, au regard des diverses pressions qui s'exercent sur eux. S'ils ne manifestent pas l'intention d'avoir un enfant après deux ou trois ans de mariage, on supposera qu'ils ne s'entendent guère, ou on murmurerait qu'ils « manquent à leur devoir envers la société ». Où se situe ce devoir est difficile à concevoir, vu l'alarme universelle au sujet de l'explosion de population. Pourtant, la persistance d'un principe contraire à la réalité est prouvée. Les couples ayant procréé obtiennent un respect qu'on refuse aux couples sans enfants. On envisage fréquemment un enfant comme la consécration de la dignité des adultes et de la valeur, comme citoyens, de ses parents. J'ai même connu des couples qui admettaient volontiers n'avoir un enfant que pour se montrer à la hauteur de leurs voisins.

De leur côté, les futurs grands-parents insistent pour que les jeunes mariés produisent un rejeton sans délai. A deux reprises, au cours de la réception qui suit les noces, j'ai entendu la mère de l'épouse exprimer l'espoir qu'il y aurait « un polichinelle dans le tiroir » avant la fin de la lune de miel. Dans un de ces cas, je ne doute pas que ce souhait correspondait à la réaction maternelle devant le vide creusé par le départ de sa fille. L'autre, à mon avis, s'expliquait par l'impression regrettable qu'un bébé consoliderait le ménage.

La pression exercée par les futurs grands-parents sur un fils n'est en général pas aussi immédiate. Mais tôt ou tard, ils lui demandent un héritier « pour continuer la lignée ». Un héritier peut avoir des avantages financiers, s'il s'agit de riches propriétaires, mais par ailleurs cela n'a guère de sens, car ce qui se perpétue est, au plus, quelques caractéristiques physiques, une raison bien mince pour encourager des jeunes gens à entreprendre une tâche pour laquelle ils ne sont peut-être nullement doués.

Un autre motif de cette aspiration à se pourvoir de descendants, c'est la vague impression qu'ils constituent une sorte de passeport pour l'immortalité. Pure sottise, bien entendu, car l'immortalité est au-dedans de nous. Naturellement, nous pouvons espérer que tous ceux qui nous connaissent se souviendront de nous avec affection, mais les liens du sang ne la rendent ni plus probable ni plus précieuse.

Je ne puis souligner assez que l'arrivée d'un enfant ne renforce pas nécessairement les liens du couple. Au contraire, elle peut les fausser au-delà de toute réconciliation, ou même les détruire complètement. Cela prend du temps et des efforts pour cultiver un lien assez solide pour résister à la procréation au lieu d'en être corrodé. Aussi vaudrait-il mieux qu'avoir un bébé paraisse une gaffe, socialement, au moins pendant les deux premières années du mariage.

Aucune raison n'oblige un couple à avoir un enfant. Le monde est déjà trop peuplé et si un génie attend de faire son apparition, il ne manquera jamais d'ovules fertilisés pour faciliter son choix. En développant ses propres rapports, un couple peut fort bien accomplir toute la tâche qui lui incombe pour cette existence. En outre, un couple rayonnant de bonheur représente une valeur incalculable pour la communauté.

Résumons ce que j'ai essayé de décrire, en disant que tout couple qui espère obtenir quoi que ce soit

par la présence d'un enfant court un danger.

Je sais bien que les parents peuvent y gagner beaucoup : la gratitude sincère de l'enfant pour tout ce qu'ils feront pour lui et son affection durable. Ils peuvent s'estimer profondément heureux d'avoir contribué au développement d'un individu, qui donne lieu de remercier le ciel de sa naissance. Mais le fait demeure que les parents les plus aimants et les plus sages peuvent ne retirer que la mince satisfaction de se dire qu'ils ont accompli leur tâche de leur mieux.

Je suis certain qu'il importe pour les parents de bien comprendre que leur enfant ne leur doit rien. Il n'a pas à les récompenser pour ce qu'il a reçu d'eux. Son devoir est de transmettre à d'autres ce qu'ils lui ont enseigné, y compris à ses enfants, s'il juge bon d'en avoir, et au monde en général.

De peur de paraître insister trop sur les grands sacrifices exigés par l'art d'être parents, je m'empresse d'assurer que telle n'est nullement mon intention. Un docteur peut grommeler : « J'ai été tiré du lit par trois appels la semaine dernière et j'ai dû manquer le dernier acte d'une pièce des plus intéressantes la semaine précédente. » Mais il savait à quoi il s'exposait en choisissant sa carrière. S'il s'aperçoit qu'il commence à penser en termes de « sommeil sacrifié » ou de « théâtre manqué », alors son cœur n'est plus dans sa profession et il ferait mieux de s'adonner à une autre activité.

L'art d'être parents impose une structure à la vie de ceux qui le pratiquent. Si un couple envisage certains aspects de ce rôle comme des « sacrifices », il serait plus sage de s'abstenir de le jouer.



Les parents modernes acceptent lâchement plus de blâmes qu'ils n'en méritent pour les imperfections de leurs rejetons. C'est une conséquence inévitable de leur adhésion à une éthique qui n'admet pas la responsabilité de chaque individu pour son propre caractère. Faute de le reconnaître, la psychiatrie professe tout naturellement que la personnalité est surtout le résultat des influences qui l'ont conditionnée et de celle des parents en particulier. En réalité, les parents ne peuvent faire plus que d'aider les enfants à modifier le caractère qu'ils ont apporté avec eux. En renforcer les aspects favorables et transformer les attitudes qui détournent l'énergie de l'enfant du cours de son évolution, telle est l'essence du rôle des parents dans l'éducation, à l'opposé de la reproduction qui consiste à mettre bas.

A défaut d'un conseil d'examineurs, qui vérifierait si le couple est qualifié pour cette tâche, tous les futurs parents devraient se poser quelques questions. Par exemple : « Avons-nous atteint la maturité? Sommes-nous débarrassés des liens infantiles qui nous attachent à nos parents? »

Un couple qui dépend encore affectivement de ses parents risque, soit d'obliger son enfant à se conformer à des critères de conduite qui leur ont été imposés à eux-mêmes, soit de s'efforcer à tout prix de le protéger contre des pressions quelconques. Quelle que soit la voie suivie, leur traitement de l'enfant sera vraisemblablement inconsistant et souvent inapproprié. C'est seulement s'ils peuvent considérer leurs parents d'un regard détaché, qu'ils seront à même de discerner les aspects désirables de leur propre enfance de ceux à éviter scrupuleusement.

Dans mon cabinet de consultation, j'ai remarqué qu'un patient d'âge adulte, s'il emploie spontanément les diminutifs « maman » ou « papa », au lieu du terme correct, socialement et biologiquement, « père » ou « mère », garde toujours un reste de dépendance, source de difficultés.

Un de mes malades, dans la trentaine, était père d'un fils de six ans et parlait de l'irritation déraisonnable qu'il lui causait. Il se plaignait que le garçon gardât des allures de bébé et, pour

illustrer ses dires, décrivait comment, la veille, après être tombé, il s'était précipité en hurlant vers sa « petite maman ». Mais en racontant l'histoire, il a commis un lapsus. Au lieu de : « Il a couru vers sa petite maman », il a dit « Il a couru vers ma petite maman. » C'était la clef de la situation. La personnalité de cet homme — par ailleurs un citoyen fort compétent — envisageait sa femme comme un symbole de sa mère et jalousait son fils, un rival, qui avait su gagner l'affection maternelle. Cet homme n'a pu devenir un père efficace qu'après avoir dominé en lui cet aspect infantile.

Il y a peu, une jeune fille de dix-neuf ans, pleine d'entrain, me parlait avec enthousiasme de son prochain mariage et babillait gaiement de son intention d'avoir vite un bébé. Son futur mari n'y voyait pas d'inconvénient.

— Papa sera enchanté! a-t-elle ajouté.

J'ai appris ensuite qu'elle gardait toujours sur son lit une poupée du temps où elle était fillette et son attachement à ce jouet constituait un autre indice de son regret d'abandonner l'enfance. Enfin, je lui ai demandé quel rang elle occupait dans la hiérarchie familiale, elle a répliqué par une autre expression que l'expérience m'a appris à juger suspecte :

— Je suis la petite dernière!

Quelques semaines plus tard, j'ai appris avec soulagement la rupture de ses fiançailles. Car tout ce qu'elle voulait, c'était une poupée vivante à dorloter.

Un nouveau-né incorporé aux fantaisies narcissiques de la mère peut développer un syndrome de « jamais été si heureux ». Essentiellement, cela consiste en une surévaluation de l'état de bébé, qui empêche le petit être de vouloir jamais l'abandonner. Noyé dans un déluge d'admiration du simple fait d'être un nourrisson, il résistera à entrer dans la phase suivante, où il aura un rôle plus actif à jouer pour justifier son existence.

Autre aspect du même syndrome, c'est que l'enfant, trop tôt et trop gâté, s'accoutume à des louanges et à une attention exagérées et peut, dans un environnement nouveau, développer de l'anxiété. Cela le conduira à chercher constamment à se faire remarquer, ou à recevoir des marques d'approbation, qu'il se fera prendre en grippe. En conséquence, il manquera d'assurance et avec raison. Peut-être s'efforcera-t-il de cacher son insécurité derrière une façade de bravade, ou bien, en se sentant de plus en plus inadéquat, il s'en trouvera paralysé.

Quant aux inquiétudes irrationnelles que peut éprouver la mère à propos de sa grossesse ou de l'enfantement, il faudrait la soigner pour calmer ses craintes, plutôt que de les braver. Je dis « irrationnelles » car elles ont vraisemblablement été captées par le fœtus, plutôt que fondées sur l'opinion publique ou les sciences économiques. Elles peuvent équivaloir à une voix qui crierait tout le temps : « Je ne veux pas de vous, votre présence me terrifie. »

Il me paraît très probable, mais ce n'est pas encore prouvé, que l'humeur dominante de la mère se reflète dans la microchimie de son sang. Si elle passe sa grossesse dans un état d'appréhension chronique, des changements subtils de son sang peuvent engendrer un sens maléfique chez l'enfant à naître. L'expérience prouve que s'il sent sa présence vraiment bienvenue, il peut supporter des chocs tels qu'accidents de voiture, ou raids aériens, sans le moindre dommage physique ou psychologique. Plusieurs de mes malades, après régression aux dernières semaines de la vie intra-utérine, ont revécu des sensations dues à des rapports sexuels entre les parents. S'ils ont lieu avec douceur et causent du plaisir à la mère, je les crois favorables au fœtus. D'autre part, si la mère s'y soumet à son corps défendant, le fœtus les interprétera sans doute comme une agression contre lui,

qui lui fera redouter davantage le monde hostile qui l'attend.

Si une mère devient enceinte uniquement à ses propres fins, pour affirmer son ego ou asseoir sa position vis-à-vis de son mari, il semble que ces sentiments, centrés en premier sur elle-même, ignorent le nouveau venu, perdu dans un désert affectif. En conséquence, il se sent extrêmement isolé et après sa naissance, ce facteur peut ralentir son développement. Percevant le manque d'intérêt de sa mère, il craint qu'au lieu de lui consacrer le temps d'acquiescer de l'assurance, elle lui retire son soutien au moindre signe d'indépendance. Il a donc peur de progresser et tâche de la rattacher à lui par sa faiblesse.

Une fois convaincu de la réalité de la réincarnation, j'ai compris que l'importance attachée jusque-là aux expériences prénatales était exagérée. Il n'en reste pas moins vrai que cette période est significative psychologiquement et que tout parent conscient de ses responsabilités devrait éviter que l'enfant se trouve avant sa naissance dans un environnement où il se sent en danger, ou indésirable. L'effet pourrait être de renforcer les traits peu favorables de son caractère qui ont, en partie du moins, causé sa réincarnation.

L'événement de la naissance, même considérée en obstétrique comme sans complication et facile pour l'accouchée, représente une torture effrayante pour le nouveau-né. Je présume que le plus accompli des trapézistes ne risque jamais sa vie sans aucune trace d'appréhension, et l'enfant, même s'il a traversé un nombre incalculable de naissances avec succès, sait que c'est toujours un péril. Mon expérience avec les malades suggère que le futur bébé sait qu'il doit naître, que sa naissance est imminente, tout comme nous savons devoir mourir, et il peut se sentir prêt ou non à l'affronter! Je me souviens qu'une femme revenue jusqu'à la période précédant immédiatement la naissance, s'est exclamée avec indignation :

— Mais c'est à moi de décider le moment où j'ai envie de naître!

C'était une présentation frontale et elle se souvenait d'avoir délibérément placé sa tête dans cette position, dans ses efforts pour résister au processus. Elle y a pleinement réussi, car au lieu de présenter le plus petit diamètre de sa tête pour la sortir, elle en présentait presque le plus grand.

Il semblerait que si la période intra-utérine a été idéale pour le fœtus, il a l'espoir de survivre à la naissance et se réjouit même de la vie plus large et indépendante qui l'attend. Mais si, à tort ou à raison, il s'est senti l'objet d'agressions tout au long de cette période, il considère la force expulsive de la naissance, qui échappe entièrement à son contrôle, comme une tentative pour l'annihiler.

Tant de malades ont insisté sur la douleur que leur occasionna le choc de la lumière et du bruit aussitôt après leur naissance, qu'il conviendrait certainement de les réduire dans la mesure du possible. Il faudrait baisser la voix, éviter le fracas des instruments tombés à terre et les portes qui claquent.

Ce serait un geste de compassion que d'atténuer la lumière quand la tête du bébé sort. Afin d'adoucir le sentiment de séparation et de solitude qui semble être un des côtés les plus pénibles de la naissance, le bébé devrait être placé tout nu contre la poitrine nue de sa mère. Un paravent disposé autour de la taille maternelle protégerait alors le nouveau-né, quand les lumières reviendraient vives, pour permettre aux opérations techniques de l'accouchement de s'accomplir.

Le premier bain sera donné à loisir, mais ensuite le bébé doit être remis nu auprès de sa mère. Le contact entre peaux est une manière vitale de transmettre au bébé un sentiment de sécurité. Il faudrait en user bien davantage, surtout au cours de l'allaitement. Je crois aussi que le bébé devrait toujours rester à portée de voix d'un adulte affectueux. La pratique de certaines maternités,

consistant à laisser les nourrissons hurler jusqu'à épuisement, seuls, dans une salle réservée aux nouveau-nés, n'a rien de recommandable.

Plusieurs de mes malades ont revécu, en grande détresse, le moment où on les tenait la tête en bas et où on les claquait. Toutes les manœuvres destinées à aider le bébé à respirer pourraient s'effectuer avec une plus grande douceur. Le poids des forceps suspendus au cordon ombilical récemment coupé donne au nouveau-né l'impression qu'on lui arrache les viscères.

Nulle erreur plus grande que de s'imaginer le bébé « trop jeune pour le remarquer ». J'ai essayé de montrer qu'il est capable de tout noter et enregistrer, mais, faute de l'outillage intellectuel nécessaire pour interpréter l'événement ou pour en comprendre la raison, il réagit probablement en considérant tout ce qui lui fait mal comme une attaque directe.

Un homme dans la quarantaine me l'a bien prouvé. Revenu à la conscience normale après la première séance d'hypnose, il frottait sa lèvre inférieure, en se plaignant qu'elle le brûlait. Cette sensation a disparu, mais pour revenir à presque chaque occasion où je l'ai soumis à l'hypnose.

Quand je notais l'historique du cas, le malade m'avait dit n'avoir pas pu téter à sa naissance et qu'on l'avait opéré des végétations à l'âge de deux semaines. Plus tard, au cours du traitement, il est revenu spontanément au premier âge. La bouche grande ouverte, comme maintenue par un bâillon, sa tête roulait et, affolé, il émettait des plaintes de détresse. Il réussit à murmurer :

- Ils me font mal à la gorge!
- Pourquoi donc? l'ai-je questionné.
- Pour m'empêcher de téter mon biberon!

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il s'est arraché de l'hypnose.

— Pourquoi diable ai-je dit une chose pareille?... Cela explique la brûlure aux lèvres, c'était en rapport avec l'opération, a-t-il ajouté en se frottant la bouche de son geste familier. Je suis convaincu que la circoncision infantile peut causer un puissant traumatisme. A supposer qu'un individu commence son incarnation sans inconscient, cette opération l'encourage à s'en constituer un aussitôt.

Tout d'abord, même si la perception de la douleur n'est pas très aiguë pendant le premier âge, infliger cette mutilation est affreusement barbare. Tout naturellement, le bébé tient les parents pour responsables de cette agression, mais sachant qu'il dépend d'eux pour survivre, il éprouve une angoisse intolérable. Alors, il refoule sa crainte des parents dans l'inconscient, d'où elle peut se manifester sous forme d'une profonde méfiance à l'égard du monde en général, ou par la résolution de ne plus se laisser duper et celle de se venger.

En outre, toute personnalité, même la plus équilibrée, a sans doute vécu une incarnation où le sexe était associé au chagrin, à la culpabilité ou à la peur. Rien ne saurait être mieux calculé, pour réveiller ces souvenirs latents et les fixer au développement sexuel présent, que pareille attaque contre le sexe.

N'importe qui ayant vu un malade revivre sa circoncision partagerait ma conviction qu'il ne faut jamais la pratiquer, sauf en cas de nécessité chirurgicale.

Autre question à considérer pour les futurs parents : seront-ils assez clairvoyants pour discerner les

vrais motifs de la conduite de leur enfant? Évidemment, à mon avis, la personnalité d'un enfant ne constitue pas en une masse confuse d'impulsions antisociale, qu'il s'agit de dominer. Il serait pourtant peu réaliste de nier qu'une quantité de ses attitudes fondamentales ont besoin d'être modifiées. Si les parents ne réussissent pas à découvrir ces attitudes, peut-être dissimulées sous une conduite des plus charmantes, ils ne font que permettre à l'enfant de renforcer des aspects de son caractère qui le feront plus tard se détester soi-même.

Mais déceler les caractéristiques inacceptables chez un enfant n'est que le premier pas. Le suivant est de lui inspirer le désir de les changer. La crainte peut affecter les actes de quelqu'un, mais non ses intentions. La seule méthode efficace pour les parents d'amener l'enfant à réorienter volontairement ses énergies, c'est extérioriser l'affection et le respect filial qu'il leur porte. Pour les obtenir, il faut savoir le diriger avec sagesse.

Qu'est-ce que conduire des hommes? C'est sans doute la qualité développée par une personnalité qui, pendant très longtemps, a cultivé ses facultés de choix et acquis le courage d'agir selon sa décision. Quand un futur chef consent à obéir au gouvernement, c'est parce que, en ce cas particulier, il partage l'avis de la majorité et non parce qu'il suit l'opinion publique. De même, s'il agit dans un sens opposé au gouvernement, c'est que son choix est autre et non parce qu'il désire se distinguer de la foule, ou se révolter contre elle.

Par ses propres décisions et l'expérience ainsi obtenue, il conclut plus vite et plus sagement que ceux qui s'y sont moins exercés. En conséquence, de plus en plus souvent, il est le premier à aller de l'avant. Quand vient le jour où la foule choisit de le suivre, il est consacré chef.

Chaque fois que les parents sont dupés par leur enfant, ou modifient leurs décisions, sur son insistance qui leur rompt la tête, ils baissent dans son estime et deviennent moins aptes à l'aider. Bien sûr, les parents les plus admirables n'ont pas toujours raison, mais s'ils reconnaissent franchement leur erreur, la preuve de leur faillibilité humaine ne diminue en rien le respect de l'enfant.

Loin d'approuver l'idée reçue qu'il ne faut jamais repousser un enfant, je crois que dans certaines circonstances, le rebuter est parfaitement justifié et efficace. Rien ne l'amènera mieux à vouloir la transformation d'une face de son caractère que la constatation que celle-ci est inacceptable aux yeux de quelqu'un qu'il aime et admire. Un couple qui a appris à s'aimer est le plus qualifié pour enseigner à un enfant que l'amour doit être gagné, en s'en montrant digne.

UNE SÉRIE D'APPARITIONS

Joan Grant

Je n'ai jamais réussi à voir un revenant classique, ce personnage amorphe, qui, vaguement lumineux, glisse à travers une pièce, puis disparaît. Les propriétaires de maisons hantées se sont parfois offensés de mon insuccès; ils ont réagi à mon incapacité de percevoir leur spectre de famille comme si j'avais refusé d'admirer leur rejeton.

Les apparitions que j'ai rencontrées semblaient si substantielles qu'il était parfois difficile de ne pas les croire solides. Enfant, des confusions de ce genre m'ont souvent mise en difficulté. Je faisais donc semblant de ne remarquer une personne étrangère, qu'après m'être assurée que tout le monde la voyait. Il m'arrive encore d'oublier que la seconde vue est une extension de la vision normale, tout comme j'oublie parfois que Denys est daltonien et ne peut partager mon enthousiasme devant l'éclat rouge d'un champ de coquelicots.

La première occasion où je me rappelle avoir causé une dispute de famille, parce que je n'avais pas compris qu'un visiteur était de l'espèce de Ceux-qu'il-ne-faut-pas-mentionner, s'est produite quand j'avais cinq ans. Mon père, athée fanatique à l'époque, était capable de s'enfermer dans son cabinet de travail, si un membre du clergé réussissait à pénétrer dans sa forteresse. Même un clergyman anglican ne se montrait que rarement chez nous, aussi la rencontre d'un prêtre catholique, venu visiter un de nos hôtes malade, était-elle un événement mémorable. Sa soutane et son bonnet carré, avec un pompon au sommet, me paraissaient déjà bizarres, mais de surcroît, ce prêtre portait une paire de magnifiques favoris roux que je contemplais avec ravissement. Il s'appelait le chanoine Daly, m'a-t-il appris, et son église se trouvait à Havant, à huit kilomètres de chez nous, Seacourt, sur l'île de Hayling.

Je ne l'avais plus revu, quand, deux ans plus tard, il est entré dans ma chambre, alors que j'attendais mes parents qui devaient venir me dire bonsoir. Je l'ai aussitôt reconnu, car ses favoris brillaient dans la lumière qui pénétrait par la porte ouverte. Debout, il me souriait et je le sentais content que je me souvienne de lui. J'essayais de décider s'il fallait lui dire « chanoine Daly », ou « mon Père », car une femme de chambre irlandaise m'avait informée que telle était la manière correcte de s'adresser à un prêtre, quand, avec un hochement de tête, comme s'il se félicitait d'un devoir accompli, il est sorti de la pièce d'un pas vif, sans dire un mot.

J'avais oublié le tabou anticlérical, ou le supposais périmé; toujours est-il que j'ai mentionné sa visite le lendemain matin, au petit déjeuner. Jetant sa serviette, mon père est monté rapidement à la chambre de ma mère. Il avait oublié de fermer la porte et j'ai entendu leur conversation.

— Si vous tenez à voir cette maison envahie par des ecclésiastiques, ayez la bonté de me prévenir, afin que je puisse les éviter. Mais le Diable m'emporte, si je vais leur permettre de ramper partout comme des cafards! Le curé catholique de Havant a eu l'impudence de monter jusqu'à la chambre de Joan, hier au soir!

Ma grande expérience de servir de munition dans les disputes entre mes parents m'a incitée à me retirer dans une cachette du bosquet.

Aucune mention n'a plus été faite du chanoine Daly jusqu'à la semaine suivante. Mère m'a dit alors qu'elle avait téléphoné à son église, d'où on lui avait annoncé qu'il était retourné en Irlande dix-huit mois auparavant. Elle avait donc écrit à sa nouvelle adresse et venait d'apprendre qu'il était mort le

soir même où il était venu me voir.

— Je me demande pourquoi il a pris la peine de venir ici... nous le connaissions à peine, ai-je fait remarquer. J'aurais cru qu'il aurait des choses bien plus intéressantes à faire, maintenant qu'il est mort.

— C'est moi qu'il est venu voir, pas toi, a répliqué Mère. Je me rappelle lui avoir dit que la mort lui apporterait la preuve de la niaiserie de la majorité de ses idées dogmatiques et il avait promis de venir m'en avertir, s'il s'apercevait que j'avais raison.

Un autre cas où je n'ai pas remarqué l'absence de corps physique d'un visiteur remonte à 1916. A cette époque de la guerre, nous avions environ une demi-douzaine d'officiers blessés, en convalescence à Sea-court. J'aimais tout particulièrement un certain commandant de fusiliers, obligé de rester étendu sur le ventre dans sa voiture de malade, que j'aidais à pousser dans le jardin, parce qu'un obus avait emporté la plus grande partie de son séant. Des éclats sortaient encore de ses blessures et il m'en avait donné un en souvenir. Il allait beaucoup mieux, quand une soudaine rechute est survenue à la suite d'une septicémie aiguë. On ne m'avait pas permis de le voir pendant plusieurs jours, quand j'ai appris qu'il devait subir une opération d'urgence. On allait la pratiquer dans une chambre tendue de draps mouillés de désinfectant, car, en ce temps-là, on opérait souvent à domicile, au lieu de transporter le malade à l'hôpital.

Par hasard, je me trouvais dans le hall à l'arrivée des médecins. J'en connaissais deux, le chirurgien et son partenaire, l'anesthésiste. Le troisième, toutefois, m'était inconnu. Supposant qu'il s'agissait d'un autre médecin, j'ai été légèrement surprise de le voir vêtu d'une jaquette bleue à boutons d'or, au lieu du noir classique des deux autres. Comme je le regardais gravir l'escalier, ses boutons brillaient au soleil et j'y ai remarqué des armes gravées.

Je dois en avoir parlé à Mère, car à ma visite suivante au commandant il m'a priée de décrire le monsieur qui accompagnait les deux docteurs venus l'opérer. Quand j'ai mentionné la jaquette bleue avec les boutons à armoiries, le commandant m'a dit :

— Je suis heureux qu'il porte toujours sa jaquette favorite. Elle était bleue comme sa tenue de chasse et ses armes étaient gravées sur les boutons d'or, comme vous l'avez remarqué... Bravo, d'avoir observé qu'ils étaient en or et non en cuivre! Il était maître d'équipage, avec sa propre meute, au temps où nous possédions encore notre château dans le Yorkshire.

Il a fait une pause et a regardé par la fenêtre.

— Il est venu me prêter main-forte à deux autres occasions, quand j'étais en difficulté, a-t-il repris. La première fois, c'était au Congo, où je souffrais d'hématurie, et la seconde c'était au moment où j'ai failli jeter le manche après la cognée, après avoir reçu tout ce paquet dans mon côté pile.

Il a souri.

— Regardez dans cette boîte à boutons, sur la coiffeuse, vous y verrez un des boutons de mon père. Je l'ai coupé sur la jaquette dans laquelle on l'a enterré, juste avant qu'on ne ferme le cercueil... il y a quinze ans.

La vue de fantômes comme le chanoine et le père du commandant n'était pas effrayante; en fait, je les préférais aux foules bavardes du salon qui, trop souvent, me demandaient un baiser, au lieu de se contenter d'une révérence. Mais je me trouvais à l'époque en rapports étroits avec des hommes tués

si récemment qu'ils ne comprenaient pas encore qu'ils étaient morts et saufs. Je savais que, à peine endormie, au lieu de rester enfant, je redeviendrais une adulte responsable, à qui une « activité de guerre » spéciale avait été assignée. Cette activité consistait à convaincre les hommes morts sur le champ de bataille qu'ils n'avaient aucune raison de craindre de mourir, car cette transition familière, qu'ils redoutaient inutilement, était déjà passée.

Parfois, c'était facile et je me réveillais heureuse, consciente d'avoir bien accompli mon devoir. Mais si j'étais envoyée auprès de quelque malheureux, infecté par le dogme et ses grotesques terreurs, ou qui s'était cramponné à l'agonie ayant affecté son corps physique, persuadé que c'était le seul moyen de se soustraire à l'oubli, la tâche de le délivrer pouvait être ardue. Ces expériences étaient aussi frappantes que si elles avaient eu lieu au niveau tridimensionnel de la réalité, aussi était-il difficile d'en supporter l'impact à la composante de ma personnalité, encore limitée par l'équipement intellectuel d'une fillette. Parfois le souvenir des sensations persistait plusieurs minutes après mon réveil, et la puanteur de la gangrène me donnait souvent la nausée. J'ai traversé une période où les terreurs des associations du sommeil étaient telles, que pour le retarder, je m'asseyais sur le parquet glacé autour du tapis de ma nursery, ou bien je m'arrachais des poils, ou encore maintenais mes paupières ouvertes, ou enfonçais un bâtonnet profondément sous mes ongles...

Comme tous ceux qui ont l'expérience de ces réalités ne le savent que trop bien, pareille activité implique un tel degré d'identification à l'autre personne, qu'au lieu de se dire « cela LUI arrive », on pense « cela M'arrive ». Alors je m'éveillais en me sentant encore prise dans le réseau des fils de fer barbelés, ou en essayant de refouler dans mon abdomen des boyaux luisants, ou noyée dans la boue, ou étouffée par les gaz asphyxiants.

Ces périls, je sais maintenant qu'ils appartiennent aux risques encourus par tous ceux qui acceptent d'être psychopompes, mais je les aurais mieux supportés si j'avais pu en parler. J'essayais de le faire, mais on m'arrêtait, en m'ordonnant de ne pas inventer des histoires aussi horribles. Je supposais alors que ma description n'était pas assez réaliste pour être crue et j'ajoutais d'autres détails macabres. Mes parents avaient donc décidé que, pour une cause inconnue, je devais souffrir de cauchemars. Ma mère, en effet, croyait que les morts n'approchent les vivants qu'avec circonspection, de préférence à travers l'écriture automatique d'un médium professionnel. Quant à mon père, il était alors convaincu que les morts restaient morts et que toute autre théorie n'était que billevesée ridicule.

Leurs tentatives pour résoudre mes difficultés étaient, de mon point de vue, tout à fait ineptes. Toute mention de la guerre était défendue en ma présence, les journaux disparaissaient prestement de la pièce où j'étais, et une conspiration générale tendait à me convaincre que les nombreux amis déjà tués étaient tous morts sans douleur, d'une balle dans la tête.

Cette conspiration était si efficace que j'ai fini par me demander si leur compréhension de la réalité était meilleure que la mienne, auquel cas je devais être folle, sans aucun doute. Mais ces soupçons sur ma propre santé mentale, car j'avais déjà reconnu à cet âge que l'équilibre mental consiste à voir les choses comme elles sont en réalité, n'ont que peu duré. La solution m'est venue par une collection de photographies, qui confirmait amplement que les conditions ressenties dans mes excursions nocturnes n'étaient nullement imaginaires.

Ces photos avaient été apportées chez nous par Gloria Hancock, une cousine par mariage, originaire de la Caroline du Nord. Elle les avait prises au cours de son activité d'infirmière chirurgicale dans un hôpital de triage au front. Elle était en route pour les Etats-Unis, où elle comptait les montrer pour faire une collecte à l'intention de la Croix-Rouge. Son fils Westray, de deux ans mon aîné, m'en avait chuchoté l'existence, en ajoutant qu'elles étaient si affreuses que sa mère les gardait

enfermées dans une valise, car elles rendaient malades même les grandes personnes les plus endurcies. Comme il savait où trouver les clés, il nous a été facile d'emprunter les photos pendant le dîner de nos parents. Elles étaient terribles, car les blessures n'étaient couvertes que de pansements de campagne, quand elles l'étaient, et les blessés ne ressemblaient en rien à ceux qu'on voyait bien installés dans leurs lits d'hôpital. Certains hommes n'avaient plus d'yeux, plus de nez, seul restait un vestige de leur visage. Il y avait aussi des cadavres entassés comme du bois à brûler, le long d'un mur de grange. Enfin, sur une photo bien pire encore, Gloria avait inscrit au dos : « Trois jours plus tard : après les rats. »

Si j'avais eu alors la collaboration d'un adulte compréhensif, j'aurais pu réunir des preuves intéressantes de la perception extra-sensorielle, mais il ne m'en reste qu'un seul incident, grâce à la confiance d'un officier convalescent, avec lequel je me suis un jour trouvée seule au petit déjeuner, par hasard. Je lui avais dit que, durant la nuit, j'avais aidé un homme appelé McAndrew, tué sans douleur, au point de se croire seulement atteint par une balle perdue, ayant à peine contusionné sa poitrine. Je ne savais pas le nom de son régiment, mais j'ai pu décrire l'insigne porté sur son uniforme. J'ai aussi mentionné le mot d'argot qui désignait la tranchée de première ligne, où il avait attendu de faire sa dernière patrouille dans le no man's land. Mon confident s'est donné beaucoup de peine pour contrôler mes dires. Ensuite, il a écrit à mon père, en répétant mon récit, et lui a fait remarquer qu'il serait difficile d'expliquer comment, trois heures après l'événement, j'avais pu lui raconter qu'un régiment canadien, dont je décrivais exactement l'insigne, avait à l'aube effectué une patrouille dans un secteur, dont j'avais donné le nom en argot, et qui n'avait fait qu'une seule victime, le soldat de deuxième classe McAndrew.

Je n'ai rien su de cette lettre avant plusieurs années, car mes parents étaient d'avis que cela m'encouragerait à parler de mes « cauchemars ». Ce genre de rêves réels ne se produisait plus que rarement à l'époque, probablement parce que les hécatombes massives avaient cessé, et qu'il était devenu inutile de recourir à des volontaires dont le corps physique n'avait pas encore atteint la maturité.

La première fois que j'ai pratiqué une activité semblable, à l'état de veille, se situe peu après mes vingt ans, quand Leslie et moi, en compagnie d'un autre jeune couple, nous rendions en voiture en Autriche, pour nos vacances. Nous désirions visiter les castels rhénans en chemin, aussi sommes-nous passés par Bruxelles, où nous sommes arrivés juste à temps pour un dîner tardif au Palace Hôtel. L'hôtel était plein et nous n'avions pas le choix : on nous a donc assigné des chambres au cinquième étage et qui donnaient sur la cour. Un caprice illogique m'a fait prendre notre chambre en grippe et, sous prétexte qu'elle manquait d'air, empestée par l'odeur des poubelles déposées aux portes de la cuisine, et que sa tapisserie était hideuse, j'ai essayé de persuader Leslie d'en changer. Il a raisonnablement refusé, alléguant que nous n'y passerions qu'une nuit et que, au lieu de grogner, je devrais me féliciter d'avoir une salle de bains privée.

Après dîner, les trois autres sont partis danser, mais, fatiguée, j'ai préféré me mettre au lit. En ouvrant la porte-fenêtre, j'ai regardé les taches de lumière, qui provenaient des portes de service, au rez-de-chaussée. Elles paraissaient si loin au-dessous de moi qu'elles ressemblaient à une réflexion dans un puits profond. Les fenêtres s'ouvraient vers l'intérieur et dehors, sur un étroit rebord, trop petit pour être qualifié de balcon, une balustrade de fer forgé les gardait. Soudain, saisie de vertige, j'ai empoigné la barre. Ensuite, je suis restée longtemps dans un bain chaud. Mais au lieu de me détendre je me sentais de plus en plus énervée. Au lit, j'ai essayé de lire, mais après une demi-heure, incapable de me concentrer, j'ai éteint la lampe. J'étais encore très éveillée quand, subitement, un jeune homme s'est précipité hors de la salle de bains et, avant que j'aie eu le temps de bouger ou d'ouvrir la bouche, s'est jeté par la fenêtre.

Je me suis cachée sous les couvertures pour ne pas entendre l'affreux choc sourd de son corps sur le

pavé de la cour. Après quelques minutes, je me suis redressée pour écouter. Mais rien, aucun gémissement d'agonie, pas de cris provenant des cuisines. Donc, personne ne l'avait vu tomber. Il fallait au moins que je crie, pour appeler au secours.

Les mains crispées sur la balustrade, je me penche... il n'y a point de corps en bas. Là où le cadavre devrait se trouver, un garçon porte un panier de bouteilles. C'est la première fois que je suis dans une chambre hantée par un suicidé. Si je prie de toutes mes forces, quelqu'un s'occupera de lui et je cesserai d'être terrifiée. Je prie jusqu'à ce que la transpiration coule sur mon front, puis regagne mont lit et tente de dormir.

Mes yeux sont encore ouverts, quand la même affreuse scène recommence. Cette fois, je m'oblige à écouter, mais je n'entends rien. Ainsi, je ne sais pas s'il a été tué sur-le-champ, ou s'il a crié.

Evidemment, la chose à faire, c'est de m'habiller et de prendre l'air, ou d'essayer de retrouver les autres, ou d'aller dans un bar, mais je n'y songe pas. La prière n'aide pas le pauvre homme, donc, on attend de moi que je le libère du désespoir où il est enfermé. Mon cœur bat si fort qu'il m'est difficile de raisonner clairement. J'ai libéré beaucoup de gens morts récemment, dans mon sommeil... mais cela m'a été possible, parce que je ne me laissais pas influencer par leur peur. Or, je puis sentir sa panique me pénétrer, comme l'encre s'imbibe dans du papier buvard. Il faut que j'éprouve ce qu'il ressent pour m'approcher suffisamment de lui pour l'aider... mais son angoisse peut dominer mon courage faiblissant... mon corps pourrait suivre le sien, dans ce plongeon horrible.

Pour me protéger, du moins, contre ce danger, j'ai tiré la commode devant la fenêtre, de manière à ne pouvoir tomber dehors. Une fois cette barricade mise en place, je me sentais un peu plus brave, mais pouvais tout juste lutter contre les vagues de peur qui, je le savais, deviendraient de plus en plus violentes, une fois le degré nécessaire d'identification atteint.

Sauf si quelqu'un est auprès de moi, pour que je puisse décrire mes sentiments au fur et à mesure, je ne me rappelle guère qu'une ligne générale de ce que je traverse durant ces changements de niveau très difficiles. Je sais pourtant que j'ai partagé la chute de cet homme. Penché sur la balustrade, il a tout à coup voulu reprendre son équilibre... mais c'était trop tard. Il a essayé de se protéger de ses bras pour amortir le choc... il tombait si lentement, si lentement... mais il a compris qu'il serait terriblement blessé et a retiré ses bras, pour tomber sur la tête. Il n'a pas senti de douleur. Seulement un choc et un broiement... puis le voici de retour dans la salle de bains, courant à nouveau vers la fenêtre... et cela se répète... encore et encore...

Je me suis retrouvée debout, les mains tendues au-dessus de ma tête et disant tout haut :

— Votre peur est passée en moi et vous êtes libre... votre peur est passée en moi et vous êtes libre.

La peur, la sienne et la mienne, s'est mise à fondre en des ruisseaux de larmes, avec des sanglots si terribles, qu'ils frisaient l'hystérie. Au bout d'une demi-heure, je serais retournée à la normale. Malheureusement pour Leslie, il est revenu au moment où j'étais en pleine abréaction. Je l'ai accusé d'être un monstre, qui avait laissé délibérément sa femme se débattre seule avec un suicidé... ce n'était pas grâce à lui que je ne m'étais pas rompu le cou... L'autre couple, extrêmement embarrassé, s'est sauvé vers sa chambre, à l'autre bout du corridor.

Leslie essayait de m'apaiser, en m'assurant que j'avais simplement eu un cauchemar. Il m'a fait ses excuses le lendemain matin, quand le directeur nous a confirmé que notre chambre avait été occupée par un jeune homme, qui s'était jeté du haut de la fenêtre cinq jours auparavant.

En juin 1956, quand j'étais mariée à Charles, j'ai rencontré un suicidé à l'Abbaye de Fontevault, près de Saumur, dans la vallée de la Loire.

Fontevault serait resté pour moi le cadre agréable d'une promenade après le déjeuner, si nous n'étions pas arrivés devant un haut mur rébarbatif, où une planche, à côté d'énormes portes de fer, ordonnait : SONNEZ LE GUIDE! Poussée par un pressentiment, j'ai obéi, non sans le regretter l'instant d'après, quand une des portes s'est ouverte devant un homme sinistre, en uniforme de gardien de prison.

J'ai tâché de battre en retraite, mais son air sévère s'est accentué. Je me demandais encore comment le persuader que je n'introduisais pas en fraude une scie destinée à un copain incarcéré, qu'il fermait à clef et barricadait la porte derrière nous. Nous nous trouvions dans un tunnel, aux murs si épais et si hauts, qu'il aurait aisément pu servir de garage à un autobus à deux étages.

— Attendez ici la venue du gardien, qui vous montrera les lieux, dit notre geôlier. Les visiteurs ne sont pas admis à circuler, sauf sous une stricte surveillance.

Je n'avais nul désir de visiter une prison et l'ai déclaré tout net. Son regard s'est fait plus glacial encore.

— Vous deviez avoir envie de visiter l'Abbaye, sinon vous n'auriez pas sonné.

Avant que je puisse répondre, il s'était retiré dans son repaire, creusé dans la muraille du tunnel. La porte claquée, il nous regardait à travers les barreaux d'un air malveillant. Une pancarte avisait que nous nous trouvions dans une abbaye fondée au XI^e siècle et qui, pendant sept cents ans, avant que Napoléon ne l'ait transformée en prison, avait hébergé des moines et des nonnes, sous la crosse d'une abbesse. Devant nous, une cour couverte de gravier était flanquée de hauts murs bombés et, à l'extrémité, une porte d'acier s'insérait dans un mur encore plus haut. Le seul signe de vie venait des rosiers, même pas gais, car ils étaient couverts de pucerons. Découragés, nous nous sommes assis sur un banc de planches, à l'ombre du tunnel. Au bout d'un quart d'heure, Charles a frappé à la porte du gardien et demandé combien de temps encore il faudrait attendre.

— Vingt minutes... peut-être davantage, a répliqué le geôlier, derrière une ouverture de quelques centimètres. Ne soyez pas impatients!

Le guichet a claqué avant que nous ayons pu invoquer le retard comme excuse pour nous échapper. J'étais bien plus mal à l'aise que ne le justifiaient les circonstances. Je me dis que cet agacement me venait de l'ennui. Mais mon malaise s'est intensifié, jusqu'à ce que force m'ait été d'admettre qu'un fantôme se trouvait dans mon voisinage. Un fantôme dans une prison française ne semblait que trop probable et je n'avais aucune envie de le voir. Dans l'espoir de l'égarer, j'ai fait des additions mentales, essayé de me rappeler les numéros de toutes les routes empruntées depuis Le Havre, mais ces échappatoires restaient inutiles.

A regret, j'ai dû admettre que quelqu'un ou quelque chose qui, cinq minutes auparavant, était étranger à mes perceptions, prenait forme inéluctablement. Et j'ai vu trois morts couchés sur le gravier, à ma droite. Un autre homme, près d'eux, n'était pas mort, car il essayait de ramper. Je sentais le sang, la cordite et... la peur. La puanteur de la peur était violente.

Je me suis tirée hors de là avec peine et ai demandé à Charles de me laisser partir, ou je serais malade. Charles, habituellement prêt à me secourir contre les fantômes, sentait toutefois que j'avais là un devoir urgent à accomplir. Son carnet était déjà ouvert sur le banc et j'ai compris que j'avais

parlé à haute voix, au lieu de voir en silence.

Des craintes triviales, comme de faire une scène en public, d'être arrêtée comme folle dangereuse par le gardien, ou de revenir à moi pour me trouver devant une foule de touristes moqueurs, s'effaçaient, car il me fallait accepter la terreur bien plus sérieuse d'un autre et essayer d'y porter remède.

Les yeux fermés, j'ai tâché de voir ce qui s'était passé avant que les hommes soient tués. La scène demeurait impersonnelle, comme si j'assistais à un film en couleurs. Je m'entendais parler, mais ma voix était irréaliste, comme si je l'écoutais sortir d'un magnétophone.

« Je peux voir quatre prisonniers... des Français; l'un est tout jeune, les autres d'âge mûr, aucun n'est un fantôme Un Allemand les garde, un jeune soldat de dix-neuf ans, aux cheveux jaunes et aux yeux bleu pâle. Il a Peur des prisonniers, bien que lui-même soit armé d'une mitraillette et qu'ils ne tiennent que des râdeaux en bois. Ils ratissent de la paille et des débris, tombés des camions qui sont déchargés ici... »

« Les Français parlent bas entre eux; assez haut pourtant pour que l'Allemand les entende. Ils décrivent ce qui arrivera aux Allemands à la libération de la ville. Le garçon essaie de ne pas les écouter. Il voudrait leur crier de se taire, mais sait qu'il trahirait sa peur s'il le faisait. Il est fou de terreur. Un muscle tressaille dans son sourcil gauche. Mais les Français ne comprennent pas qu'ils le poussent trop loin pour leur propre sûreté... »

« Soudain, il leur crie de garder le silence. Ils ricanent, ils continuent à ratisser. Le grincement de leurs râdeaux est le seul bruit. Puis ils se remettent à murmurer. La Peur rend aiguë la voix du garçon, quand il hurle un ordre. Soudain, un des Français rit. Saisi de panique le garçon tire. L'arme tremble dans sa main, je peux le sentir. La mitraillette fait partie de lui-même et les balles qu'elle crache semblent le soulager physiquement d'une tension insupportable. »

« Le corps du dernier homme est ouvert, comme s'il avait été fendu avec une hache, au lieu des balles. Le garçon allemand gémit, comme un chien qui a mal. Trois des prisonniers sont morts, mais le plus jeune tâche de ramper et s'avance sur les coudes. Ses deux jambes sont brisées. Le garçon dirige la mitraillette vers lui, mais ne tire pas. Peut-être n'y a-t-il plus de munitions... »

« L'allemand s'est tué d'une balle, le même soir. Il allait passer en cour martiale pour avoir outrepassé les ordres. Mais il ne s'est pas tué pour cela... Il s'est tué parce qu'il se jugeait lâche... assez lâche pour avoir peur de murmures... »

« Priez pour l'âme de cet Allemand, qui a tué des Français ici... Priez pour l'âme de cet Allemand, qui a tué des Français ici... »

— Joan! Revenez à vous, Joan!

La voix pressante de Charles m'a ramenée au présent avec un sursaut. J'ai vu le gardien ouvrir la porte à un groupe de touristes.

— Je crois qu'il s'est tué le 24 juillet 1944, ai-je ajouté d'un ton vague. Je suis tout à fait sûre du reste, mais pas de la date exacte, parce que vous m'avez interrompue.

— J'ai failli vous arrêter auparavant. Vous parliez à voix basse jusqu'à votre dernière phrase, mais vous l'avez répétée trois fois, très fort, en français. Le gardien a pu vous entendre.

En effet, il avait dû m'entendre, car il m'a fixée jusqu'à ce que nous soyons remis aux mains de son collègue et que nous ayons passé la porte d'acier, qu'il a refermée à clef derrière nous. Nous avons été poussés dans une cuisine romane, dont j'aurais remarqué la ressemblance avec celle de Glastonbury, si je n'avais eu l'esprit ailleurs. Un touriste plus audacieux que les autres s'est reculé de quelques mètres pour prendre une photo, mais le gardien l'a sévèrement renvoyé dans notre groupe. En direction du réfectoire, nous avons passé plusieurs grilles encastrées dans les pavés. Les prisonniers enduraient-ils maintenant le même châtiment que les moines rebelles, dans ces cellules souterraines? Un récit de l'époque les décrit comme « humides, éclairées par un soupirail à barreaux; comme lit, une plaque de pierre, couverte de paille moisie ». Là-dedans, ils devenaient « si pâles et squelettiques, au régime du pain et de l'eau, qu'ils ressemblaient à des spectres sortis de leur tombeau ».

« Priez pour l'âme d'un Allemand »; je me suis sans cesse répété ces mots, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au cloître, où malgré le jardin négligé qui l'entoure, une paix fugitive demeure. Là, j'ai senti mon esprit s'alléger, avec la ferme assurance que le prisonnier était délivré de son fantôme.

Quoique je n'aie jamais aperçu de spectre dans un lieu hanté où je m'attendais impatientement à en rencontrer, j'en ai vu d'autres, dans des conditions fort gênantes, socialement. Par exemple, la première fois où je suis allée à Trelydan pour faire la connaissance de la mère de Charles, il m'avait prévenue de ne pas faire la moindre allusion, même lointaine, aux spectres, car elle pensait dans ce temps-là qu'une personne se prétendant douée de seconde vue devait soit être menteuse, soit déséquilibrée.

Je m'habillais pour le dîner, quand la porte de ma chambre s'ouvre doucement, simplement en glissant sur ses charnières. Du fond du corridor, un vieillard s'avance lentement vers moi. Il porte un gilet couleur tabac et s'appuie lourdement sur une canne de Malacca. Comme je suis plus que légèrement vêtue, je prétends ne rien voir, mais il s'arrête sur le seuil et me regarde fixement. Puis il sourit et, à pas lourds, s'éloigne au long du corridor.

A mon entrée dans la salle à manger, je suis assez surprise de voir trois couverts, et non quatre. Je suppose que le vieillard préfère souper seul dans son cabinet, en haut, et je bavarde sur des sujets sans danger, comme les fleurs des plates-bandes et les espoirs pour la chasse aux faisans. Mais je m'interroge sur le vieillard : est-ce un autre parent de Charles, ou est-il en visite? Je dirige donc la conversation vers lui, en mentionnant son gilet tabac. Je remarque aussitôt une certaine tension et m'imagine les embarrasser, parce qu'il est sénile, ou hostile aux étrangers. J'essaie donc de les mettre à l'aise, en disant qu'il s'est montré fort aimable et que je me réjouis de lui être présentée.

Longue pause.

— Je ne puis guère vous présenter à mon oncle Arthur : il est mort il y a une vingtaine d'années, prononce enfin Mrs Beatty, d'une voix glaciale.

Peu avant que les V 1 et les V 2 commencent à tomber sur Londres, Charles et moi avons passé une semaine de vacances au Savoy Hôtel. Le premier soir, nous avons décidé de dîner au grill-room. Il y avait foule, mais nous avons retenu une table, placée de manière que j'aie le dos contre un pilier.

— Charles, me suis-je exclamée, dépêchez-vous de trouver une autre table, je suis assise sur les genoux de quelqu'un!

Ne pourriez-vous ignorer sa présence? Aucune table n'est libre et une foule de gens attendent pour dîner, a répliqué Charles, en éloignant le garçon d'un geste.

— Impossible! Je dois m'en occuper. Oh! pourquoi faut-il qu'il tombe sur moi, alors que des centaines de gens ont dû s'asseoir sur ses genoux auparavant?

— Pourquoi tant de gens? Peut-être était-il ici hier soir et a-t-il été tué ensuite dans le raid de nuit? Ne serait-ce pas tout naturel qu'il retourne en toute hâte dans le dernier endroit sûr et gai où il se soit trouvé? Au fait, est-ce un homme ou une femme?

Un homme. Et il est ici depuis longtemps, vingt ou trente ans. Il est assis ici tout seul, SEUL est la clef. Il avait peut-être des centaines de connaissances, mais il a oublié ses vrais amis.

Le garçon revenait. Nous avons commandé un plat dont la préparation exigerait beaucoup de temps, pour me donner celui d'aider le fantôme.

Il est difficile de libérer un fantôme, sans se faire remarquer, dans un restaurant plein, mais j'y ai réussi.

Comme de l'eau coulant dans un fossé asséché le débarrasse peu à peu des immondices qui s'y sont accumulées, ainsi l'affection que j'ai donnée largement au fantôme a peu à peu balayé sa solitude, jusqu'à ce qu'il se soit rappelé ceux qu'il aimait.

La table, où il était assis seul, s'est agrandie graduellement : d'abord, un des amis oubliés y est venu, puis un autre est arrivé, porté sur le courant d'affection. Quand ils ont été six, ils sont partis ensemble. Et moi, n'étant plus assise sur les genoux d'un étranger triste, j'ai pu jouir de mon dîner.

Au moment de me lever de table, j'ai remarqué une petite plaque de cuivre sur le pilier, derrière ma chaise. En voici le texte : « Cette table a été régulièrement occupée par Charles Frohman pendant de nombreuses années, jusqu'en 1915. »

Bien des années plus tard, j'ai raconté cette histoire dans un article de journal, le rédacteur en chef l'a illustré d'une photo de Charles Frohman et a mis en note : « Charles Frohman, un imprésario américain, s'est noyé quand le Lusitania fut coulé. »

En janvier 1956, Charles et moi allions passer un week-end chez des amis près de Dublin. Le dimanche matin, notre hôte, que j'appellerai Patrick, nous a emmenés faire une longue promenade dans des chemins boueux, puis en revenant, il a suggéré que nous nous arrêtions chez un voisin, pour y boire quelque chose.

La maison était du style géorgien et, comme c'est l'habitude en Irlande, Patrick y a pénétré sans sonner. Nous n'avons rencontré personne et il nous a conduits dans le salon, à gauche de la porte d'entrée.

— Ne trouvez-vous pas cette pièce bien froide? a-t-il demandé.

Moi qui venais d'apercevoir mon image dans un miroir et n'avais ni peigne ni poudrier pour me rendre un peu plus présentable, j'ai répondu d'assez mauvaise grâce :

— Naturellement, il fait froid! Comment s'attendre à autre chose dans une maison irlandaise, en plein hiver?

— Touchez un des radiateurs!

J'ai obéi à la suggestion et ai sauté en l'air, car il était presque trop chaud pour le toucher.

— Trois grands radiateurs brûlants et un beau feu dans la cheminée... et vous trouvez la pièce froide?

— C'est la pièce la plus froide où j'aie jamais été, dit Charles.

J'étais soulagée d'entendre ses paroles, car j'avais l'impression qu'on venait de verser une carafe d'eau glacée dans mon dos et j'espérais que ce n'était pas un symptôme de grippe. Je me suis approchée du feu et j'ai soudain aperçu un cercueil ouvert. Je l'ai fixé avec horreur et me suis tournée vers Patrick.

— M'emmener à une veillée funèbre, sans m'avertir, est peut-être, à votre idée, une spirituelle plaisanterie irlandaise, mais je ne la trouve pas drôle du tout!

— Une veillée funèbre? Que voulez-vous dire?

— N'est-ce pas le mot irlandais pour décrire la coutume du pays, d'amener les voisins boire un dernier verre près du cadavre?

— Regardez mieux, dit Charles, avec douceur.

Je me suis retournée avec effort et à la place du cercueil, il n'y avait plus qu'un sofa recouvert de chintz.

Donc, ce n'était qu'un revenant, ai-je dit, pardon de m'être trompée!

— Un revenant très solide, a repris Charles, consolant. Je l'ai remarqué à peine étions-nous entrés. Vous feriez mieux de l'examiner et de voir ce qu'il convient de faire.

Je lui ai obéi, en regardant non avec mes yeux, mais par le front. Cette expression bizarre est la meilleure explication de cette pratique. L'homme que j'avais d'abord vu comme cadavre se tenait maintenant dans un coin de la pièce et regardait son corps, couché dans le cercueil. Je l'ai décrit aux autres.

— Le froid qui règne dans cette pièce est celui de la mort... Il ne croyait à aucune forme d'immortalité... voilà pourquoi il est encore ici.

Pourquoi quelqu'un n'est-il pas venu lui faire comprendre qu'il était mort? s'est enquis Patrick. Ce n'était pas gentil pour le pauvre gars!

— On a essayé, mais il n'a rien voulu entendre. Il n'aimait personne, même pas lui-même. C'est la raison de sa solitude. S'il avait aimé quelqu'un, fût-ce pour une brève période, cet amour aurait agi comme un filin de sauvetage et l'aurait tiré de cette eau stagnante et glaciale. Si seulement les gens saisissaient combien c'est dangereux de ne pas aimer...

— Sortez de transe... vite! est intervenu Patrick, en entendant quelqu'un descendre l'escalier.

J'ai changé de longueur d'onde dans un sursaut et j'ai prié Patrick de ne pas mentionner ce que j'avais vu, ou l'on me croirait détraquée.

Mais il avait déjà quitté la pièce et on l'entendait dire, dans le hall :

— Peggy chérie, Joan a trouvé un cercueil occupé dans le salon.

Je me sentais embarrassée. Elle était peut-être de ceux qui sont aussi offensés à la pensée que leur maison est hantée que si l'on se plaint devant eux que le tout-à-l'égout laisse à désirer. Peggy, au contraire, accueillit cette remarque comme tout à fait naturelle.

— Ma chère, j'ai imploré Patrick de vous amener, dans l'espoir que vous le verriez.

Nous étions assises ensemble sur le sofa, ce qui me paraissait un peu macabre.

— N'avez-vous rien vu d'autre? a-t-elle demandé avec empressement.

— Le fantôme est là-bas, dans le coin.

Certainement, il y est! Quelle chance que vous

puissiez le voir aussi. Mon mari — heureusement absent pour le week-end — ne croit pas aux revenants et c'est si ennuyeux de penser à ne jamais les mentionner. C'est très gênant d'en avoir un dans ce salon, car il le rend si glacial que nous ne l'utilisons presque jamais, même en plein été. Je voudrais bien l'aider, mais ne sais comment m'y prendre. Pourriez-vous me donner quelques indications?

— Il faut trouver ce qu'il aime... Attendez une minute! Il y a quelqu'un d'autre ici. Un chien, un épagneul brun et blanc. Le chien est mort avant lui et, après l'avoir perdu, son maître s'est fermé davantage encore à l'affection. Mais l'épagneul avait plus de tendresse que lui... Il faut lui faire remarquer que son chien est resté avec lui : peut-être que de le voir fera fondre son cœur.

— Je savais aussi la présence du chien, dit Peggy. Nos chiens étaient terrifiés du fantôme, chez moi, à Tipperary, et ils s'enfuyaient en hurlant, quand nous essayions de les faire entrer dans la chambre hantée. Mais mon labrador se tient dans ce coin en remuant la queue, comme s'il priait le fantôme de l'emmener en promenade... Je suppose qu'il essaie d'aider l'épagneul à se faire remarquer par son maître. Maintenant, vous m'avez donné l'assurance dont j'avais besoin... c'est extraordinaire comme c'est réconfortant de rencontrer un collègue à queue. Je viendrai ce soir ici avec mon chien, après que tout le monde sera couché, afin de ne pas être interrompue. Au lieu de prier simplement pour lui, comme je l'ai déjà fait souvent — et le prêtre aussi, d'ailleurs je lui rappellerai la fidélité de son épagneul. Je lui parlerai doucement et affectueusement, jusqu'à ce qu'il ne se sente plus seul.

Quelques jours plus tard, elle m'a téléphoné.

— Il est toujours avec nous, a-t-elle dit, mais le cercueil a tout de suite disparu et la pièce est maintenant chaude et sympathique. Au lieu d'y rester tout seul, il se promène dans toute la maison et dans le jardin et semble ravi qu'on prenne garde à lui. Les enfants le voient aussi, mais il ne les gêne pas le moins du monde. Après avoir fait votre connaissance, ils m'ont dit qu'ils avaient toujours su sa présence, mais n'osaient pas m'en parler, au cas où j'aurais peur du cercueil. Je me suis souvenue qu'enfant, je n'osais jamais parler des fantômes aux grandes personnes, c'était donc idiot de ma part de ne pas deviner que mes enfants les voyaient aussi.

— Cela ne vous dérange pas qu'il demeure avec vous? ai-je demandé, un peu anxieuse.

— Naturellement pas! a-t-elle protesté, indignée. Il est heureux en notre compagnie. Il a besoin d'être avec des gens qu'il peut aimer avant d'être prêt à aller de l'avant. Il est le bienvenu. Les seules gens qui s'effrayent sont les visiteurs, quand les enfants s'adressent à lui et quand ils voient

notre labrador jouer avec un compagnon invisible.

Il est assez surprenant de s'apercevoir que son propre fantôme peut être vu et paraître absolument solide, même quand on est bien éveillé. Un exemple de ce genre, qu'on appelle parfois « la projection astrale » (1) concerne Charles, à l'époque où il était en séjour sur la Riviera, en France, en 1938. Il partageait une villa voisine de Menton avec six autres jeunes gens et avait un jour décidé d'aller faire seul une longue promenade, tandis que les autres jouaient au golf. Ils étaient convenus de se rencontrer tous dans un café, en face du casino, à 8 heures.

(1) Ou la bilocation.

Ils l'attendaient depuis environ vingt minutes, quand ils l'ont vu s'approcher, traversant la place, tout échevelé et vêtu seulement d'une paire de shorts kaki. Cela les a surpris, car ils allaient dîner dans un lieu où les clients devaient être correctement habillés, et Charles avait prévenu les autres de porter des smokings. Charles les a dépassés à grands pas et ils ont crié et gesticulé pour attirer son attention, mais il ne s'est pas retourné, et ils l'ont vu pénétrer d'un pas rapide dans le casino. Supposant qu'il s'était trompé et croyait le rendez-vous fixé au bar du casino, ils l'ont suivi, mais, après avoir cherché partout, ne l'ont point trouvé. Agacés, car ils avaient l'impression qu'il les avait évités délibérément, ils sont partis dîner et ne sont revenus à la villa que vers minuit.

Ils y ont trouvé Charles au lit, avec le genou déboîté et de multiples coupures et contusions. Il avait escaladé un précipice, le matin, et sans pouvoir atteindre le sommet, à cause d'un surplomb, il avait tenté de redescendre, mais était resté suspendu sur un rebord de rocher, car un léger glissement de terrain avait emporté les points d'appui utilisés pour grimper. A vingt mètres au-dessous de lui se trouvait le fond du trou et après s'être aperçu que la roche était friable, il hésitait à peser de tout son poids sur la seule prise à sa portée. Il a donc décidé de crier, afin d'alerter quelqu'un, pour qu'on lui apporte une corde et le tire de là. Il y était resté sept heures, jusqu'à ce que sa voix soit trop rauque et sa soif trop ardente pour continuer à appeler. Toujours d'une exactitude méticuleuse, surtout qu'il s'agissait d'un rendez-vous fixé par lui, il s'inquiétait de plus en plus au sujet de ses amis et invités, qui l'attendaient. En fin de compte, son anxiété s'est montrée plus forte que sa prudence, toujours très relative, et il a décidé de se passer de secours.

Au moment où on l'avait vu à Menton, il était aplati contre la paroi rocheuse. La prise de ses pieds avait cédé et il demeurait accroché par les doigts à une fissure étroite, le péril encore accru par la sueur qui coulait de son front et l'aveuglait. Finalement, saisi de crampes, il était tombé, sa chute heureusement amortie par un buisson d'épines en cours de route. Mais trop faible pour supporter son poids, celui-ci l'a laissé choir encore d'une quinzaine de mètres, après quelques secondes. Ensuite, il a pu se traîner en boitant, puis en rampant, sur le sentier, jusqu'à ce qu'un char à bœufs le ramasse et le ramène à la maison.

Il me semble que beaucoup de gens ont dû voir des personnes dépourvues de réalité tridimensionnelle, sans s'en rendre compte. C'est arrivé à la femme de notre médecin, que j'appellerai Lydia, quand j'habitais Tre lydan. .fe revenais en voiture chez nous, ce soir-là, quand je me suis soudain souvenue qu'elle était sans doute à l'hôpital, car elle devait subir une césarienne le lendemain matin, pour donner naissance à son second enfant. Je lui ai donc apporté des fleurs, puis j'ai bavardé quelques minutes avec elle, sur des sujets quelconques, car je ne la connaissais que peu. Je savais qu'elle avait eu une formation religieuse sévère, aussi ai-je évité soigneusement de mentionner mes idées peu conventionnelles.

J'avais appris par son mari que la naissance de leur premier enfant avait été périlleuse. Après trois jours en travail, on avait dû pratiquer une césarienne d'urgence, compliquée d'une obstruction

intestinale dont elle avait manqué mourir. L'anxiété actuelle de son mari était empirée du fait qu'elle était terrifiée à l'idée d'être anesthésiée, car l'éther lui causait de violentes nausées. Cela se passait avant que le penthotal soit d'un usage courant.

Le lendemain matin, j'étais occupée à changer l'arrangement des meubles, manie qui me prend périodiquement. Aidée de trois jardiniers, j'avais démonté une vaste bibliothèque, dans le dessein de la transporter dans une autre pièce, quand j'ai subitement remarqué qu'il était 11 heures. L'opération de Lydia devait avoir lieu à midi. J'ai donc pensé intensément à elle pendant quelques minutes, la visualisant dans sa chambre d'hôpital, dont une porte-fenêtre ouvrait sur le jardin. Puis j'ai prié qu'on la surveille avec amitié, surtout avant et pendant l'anesthésie.

Je n'ai plus pensé à elle consciemment, ce matin-là. Le seul détail un peu étrange est que j'ai éprouvé quelque surprise en entendant le gong pour le déjeuner. Je croyais qu'il n'était que 11 heures et demie, au lieu d'une heure.

Ce soir-là, le docteur est venu à la maison pour me remercier de l'aide inestimable que j'avais apportée à sa femme. Il m'a raconté qu'il l'avait laissée seule à 11 heures, car il sentait que sa présence ne faisait qu'augmenter sa grande agitation. Mais en revenant pour l'emmener à la salle d'opération, il l'avait trouvée parfaitement calme, et même assoupie. Cela l'avait fort étonné, car elle ne supportait pas bien la morphine et on ne lui avait donné aucune médication tranquillisante. Elle lui dit qu'après son départ de la pièce, j'étais entrée par la porte-fenêtre et m'étais assise auprès de son lit, en bavardant d'une façon si distrayante qu'elle en avait oublié sa crainte. Elle avait semblé étonnée qu'il ne m'ait pas vue, car je venais seulement de partir. Elle disait que je l'avais assurée qu'elle se sentirait tellement somnolente avant d'arriver à la salle d'opération, qu'elle n'aurait besoin que d'une très petite dose d'anesthésique, que le bébé serait magnifique et qu'elle n'aurait aucune nausée, quand elle s'éveillerait, à peine une douleur si supportable qu'une ou deux aspirines la feraient passer.

Tout s'était déroulé exactement ainsi et le docteur attribuait cette influence bienfaisante à mes pouvoirs de suggestion. Il m'a même remerciée d'avoir eu le tact d'entrer par la porte-fenêtre du jardin, évitant ainsi ce dragon d'infirmière en chef, qui se serait opposée à ma visite.

J'ai dû lui fournir plusieurs témoins que mon corps physique était demeuré à près de huit kilomètres de l'hôpital. J'ai revu Lydia à diverses reprises avant de lui raconter ce qui s'était passé et j'avais prévenu son mari de n'en point parler prématurément.

— Dieu merci, je n'ai pas su que vous étiez un fantôme, ou j'aurais été terrifiée! s'est-elle exclamée.

Selon notre terminologie, Lydia employait à tort le mot « fantôme ». Car elle voyait un aspect de mon soi intégré, agissant indépendamment de mon corps physique et qui avait été capable de se condenser suffisamment pour sembler substantiel. En vérité, un fantôme est un fragment dissocié qui s'est séparé du reste d'une personnalité en demeurant enclos en soi-même dans l'éternel présent, tandis que les composante intégrées continuent leur processus normal d'évolution. Il ne comporte qu'une quantité limitée d'énergie, qui finalement s'épuise par entropie. Une maison moderne est donc bien plus susceptible d'être hantée qu'un donjon médiéval.

Aussi longtemps qu'un fantôme existe, il peut empiéter sur une personnalité subséquente et lui causer des craintes irrationnelles, la contraindre à une certaine conduite, ou lui créer des troubles psychosomatiques. Par exemple, si le fantôme de Bruxelles était resté dans cette chambre, il aurait pu susciter chez un homme ou une femme, qui aurait maintenant dépassé la trentaine, une peur exagérée des hauteurs. Pareils symptômes sont en effet des « appels » du fantôme pour être réadmis

dans la « famille » d'une personnalité et sa libération peut amener la délivrance immédiate d'un symptôme auparavant impossible à traiter.

Il semble que le facteur essentiel pour libérer un fantôme soit de s'identifier à lui suffisamment, pour comprendre ses besoins particuliers. Cette nécessité peut être tout à fait spéciale, comme j'en ai fait l'expérience avec le Vieux Morgan, quand j'habitais encore Trelydan.

Le Vieux Morgan était appelé ainsi pour le distinguer du Jeune Morgan, lui-même septuagénaire; il vivait dans une chaumière, près de Top Lodge. Âgé de quatre-vingt-treize ans, atteint d'hydropisie, il s'indignait tant à l'idée de rester alité, que le docteur avait menacé de l'envoyer à l'hospice, s'il ne consentait pas à se laisser soigner au lieu de se traîner au rez-de-chaussée. Ses sœurs n'arrivaient pas à le faire obéir, aussi Charles et moi avons-nous entrepris de le faire rester au lit et de l'y distraire, pendant qu'il était réveillé; notre journée était longue, car il s'éveillait avec les coqs. Bien que ce mois de juillet fût très chaud et sa chambre étouffante, il refusait de nous laisser ouvrir la fenêtre car, s'il avait travaillé dehors par tous les temps, il demeurait persuadé que l'air frais, respiré entre quatre murs, était pour ainsi dire mortel. Nous réussissions à le garder de bonne humeur et il faisait même fréquemment remarquer que sur son lit de mort, il passait les meilleures vacances qu'il ait jamais eues. Alors que le quatorzième jour, il venait de demander une autre rasade de cognac dont nous l'abreuvious, sans oublier d'en consommer notre large part, il a levé son verre, pour nous porter une santé d'adieu des plus touchantes. Là-dessus, il est retombé sur ses oreillers d'un air si serein, que nous n'avons pas compris avant plusieurs minutes qu'il venait de trépasser.

Comme son attitude vis-à-vis des joies qui l'attendaient au paradis avait été très positive, j'ai été consternée de constater, le lendemain matin, que j'étais passée durant la nuit au cimetière, où le Vieux Morgan était tranquillement couché dans une tombe ouverte. Ce n'était pas une tranchée de deux mètres, mais une litière légèrement creuse et garnie du plus fin gazon, dont l'extrémité se relevait, pour former un appui-tête confortable. Supposant qu'il ne voulait pas manquer ses funérailles, qui devaient avoir lieu seulement trois jours plus tard, je lui ai enjoint de se lever. A quoi, il s'est refusé avec emphase.

— C'est ma tombe, madame Charles, et j'y resterai couché jusqu'à la trompette du Jugement Dernier.

C'était là un danger auquel je n'avais pas songé, car, s'il allait à l'église tous les dimanches, il semblait débarrassé des croyances dogmatiques, parfois gênantes pour les morts récents qui les professent. Aussi, la nuit suivante, comme il se montrait obstiné, malgré toutes mes objurgations, ai-je assumé de mon mieux l'apparence conventionnelle d'un ange avec ailes, tunique blanche, lis en main et tout et tout. Cette apparition l'a fait regarder par-dessus le bord de sa tombe pour voir si les autres sépultures manifestaient quelques perturbations.

— Je ne veux pas tromper mes amis en allant au ciel avant qu'il ne soit officiellement ouvert, a-t-il déclaré.

Je ne puis me souvenir comment, mais, tout à coup, j'étais une jeune femme en toilette du temps du Roi Edouard, corsetée serré. Je portais d'une main une ombrelle, de l'autre un panier de roses. Je me suis entendue parler d'un ton doux, mais péremptoire.

— Morgan, disais-je, sortez immédiatement de cette tombe! C'est ridicule de rester couché ici, quand j'ai besoin de vous pour mes jardins!

— Très bien, Votre Grâce, s'est-il écrié, avec un sourire de joie ineffable, et il a sauté sur ses pieds.

Je me trouvais, toujours en dame édouardienne, sur un pont rustique qui enjambait un ruisseau tout illuminé de nénuphars. Il était ravi de la hauteur des rhododendrons et des azalées, de la profusion de primevères et de plantes aquatiques, près du lac. J'en ai déduit qu'il avait connu ce jardin, au temps où il avait été planté, et que son rêve était devenu réalité. Je me souviens du spectacle des grands buis, dont la taille ornementale était un chef-d'œuvre. Des roses, partout des roses et de vastes tapis de pelouse, avec des jets d'eau. Soudain, il a remarqué que chaque fleur, chaque feuille et jusqu'aux brins d'herbe étaient au sommet de leur perfection.

— Je suis au ciel! s'est-il alors exclamé.

Un interrogatoire discret de la sœur de Morgan, Jemimah, m'a appris que, pour lui, la femme idéale était la duchesse de N., chez qui il avait travaillé à l'âge de vingt ans en qualité de plus jeune membre d'une équipe comprenant une trentaine de jardiniers. Jemimah, fixant son regard gris et pénétrant droit dans mes yeux, m'a dit :

— Encore tout jeune, Morgan avait fait le vœu de ne pas entrer au paradis, même si saint Pierre en personne lui en ouvrait les portes, jusqu'à ce que la Duchesse l'ait invité à y entrer.

HISTOIRE DE RAY

Denys Kelsey

Ray avait trente-deux ans, quand nous avons fait sa connaissance, en 1959. Peu après, elle m'a demandé de lui enseigner une méthode pour s'hypnotiser elle-même, afin de parer aux malaises des derniers moments de sa grossesse et aux douleurs durant l'accouchement de son troisième enfant. Elle s'est révélée un excellent sujet et a maîtrisé la technique en une demi-douzaine de séances. Elle éprouvait beaucoup de sympathie pour nos idées et était devenue une bonne amie et une alliée sûre. Elle n'habitait pas Londres, et s'occuper, fort bien, de ses trois enfants prenait tout son temps, sans compter les corvées ménagères d'une maison, où se succédaient une file ininterrompue de visiteurs, plus une boutique d'antiquaire.

Nous ne la voyions donc pas aussi souvent que nous l'aurions certainement fait, si nous n'avions pas, tous, eu tant d'activités. Après notre déménagement à Col-longes, en 1963, elle a pu passer de brèves vacances chez nous à deux reprises et nous nous étions rencontrés trois ou quatre fois, durant nos rares séjours en Angleterre.

Nous étions sans nouvelles d'elle depuis six mois, quand elle nous a téléphoné, le 6 juin 1966. Elle se trouvait dans un hôpital de Londres, où elle venait d'apprendre qu'une boule au sein droit se trouvait être une tumeur extrêmement maligne et que même l'ablation du sein semblait inutile. Le spécialiste lui avait franchement déclaré qu'elle avait cinquante pour cent de chances d'une survie de cinq ans. Pourtant, si elle y arrivait, les probabilités de métastases diminueraient d'année en année.

La qualité de Ray s'exprime bien dans son attitude : elle nous donnait cette atroce nouvelle, comme s'il s'agissait simplement d'un problème ennuyeux à résoudre, en causant le moins de peine possible à autrui. Elle allait subir un traitement de six semaines aux rayons X profonds, mais cela lui fournirait une excuse pour laisser les corvées à d'autres et venir en convalescence à Collonges.

Sans faire mystère de souffrir d'un cancer, elle montrait à tous un visage souriant, sauf à Joan, avec qui elle savait qu'il était inutile de cacher ses véritables sentiments. Elles ne s'écrivaient ni ne se téléphonaient très souvent, mais Joan était fréquemment auprès d'elle, durant son sommeil. Si j'avais eu le moindre doute sur leur faculté de communiquer ainsi, il aurait été supprimé par un incident qui se produisit le 8 juillet. Joan s'est éveillée en larmes en expliquant que Ray se sentait terriblement déprimée.

— Un nouveau symptôme la révolte et elle devine qu'au lieu de se borner à une tumeur au sein, le cancer se répand dans tout son corps. Et le pis est qu'elle éprouve une telle honte d'être au désespoir!

Consciente que les conversations téléphoniques avec Ray se limitaient à des généralités, car elle craignait d'être entendue à son extrémité de la ligne et de causer ainsi des inquiétudes, Joan l'a pourtant appelée ce matin-là, par bonheur à un moment où Ray pouvait parler librement, car elle se trouvait seule à la maison. J'ai pris l'autre récepteur, dans l'attente de parler aussi et l'ai entendue confirmer ce que Joan m'avait décrit deux heures auparavant. Le nouveau symptôme était une abondante exsudation à partir des brûlures de la peau causées par les doses finales de rayons, ce qu'on ne peut toujours éviter, dans un traitement nécessairement intensif.

— Avant que la brûlure ne devienne aussi affreusement humide et douloureuse, disait Ray,

j'avais réussi à me dissocier du cancer, presque comme si j'étais un des médecins pour qui je ne représente que « un sein droit avec métastase sous l'aisselle », mais maintenant, je sens qu'il m'envahit tout entière. J'ai tellement honte de ma panique. Je sais que vous êtes auprès de moi, la plupart des nuits, mais ce soir, soyez plus solide qu'à l'habitude et donnez-moi un ferme encouragement, si vous pensez que mon masque d'impassibilité risque de trembler.

Ray est arrivée à Collonges le soir du 26 juillet, remplie de joie de nous voir et pas trop lasse, si l'on pense qu'elle avait dû quitter sa maison trois heures avant de s'envoler pour Bordeaux, l'aéroport le plus proche de chez nous, et qu'ensuite, elle avait dû rouler pendant quatre heures en ambulance.

Elle a bien dormi et, le lendemain matin, je l'ai soumise à un examen médical scrupuleux. Les rayons X avaient causé une décoloration de la peau du côté droit de son torse, du cou à la taille. Plusieurs endroits avaient commencé à peler et l'exsudation y était considérable. La pratique de l'hypnose, que Ray avait acquise au début de nos relations, était précieuse, car j'ai pu produire chez elle un état voisin de l'anesthésie chirurgicale, ce qui permettait, non seulement de changer ses pansements sans douleur, mais aussi le libre usage de son bras droit aussitôt après, chose impossible depuis plusieurs semaines. La tumeur était facile à voir, mais il y avait toute raison de croire que les rayons l'avaient rendue inactive et je n'ai pu déceler aucun signe de métastase. Le seul indice inquiétant, dont je n'ai fait mention ni à elle ni à Joan, c'était son timbre de voix modifié. Ce changement, qui ne se remarquait pas au téléphone, pouvait être attribué à des glandes enflées dans sa poitrine.

Elle se montrait fort optimiste sur ses chances de rétablissement, optimisme qu'une prompt guérison de sa peau a augmenté. Son sommeil, son appétit et son état général s'étaient aussi améliorés. Selon son attitude réaliste, sa guérison n'était nullement assurée, mais elle devait utiliser ce répit pour corriger certains traits de son caractère, qui pourraient la précipiter dans une nouvelle incarnation.

— Que je meure l'an prochain, ou à l'âge de quatre-vingt-dix ans, je veux être sûre de ne pas me retrouver rapidement dans une voiture d'enfant, en train de hurler! affirmait-elle en propres termes.

Elle nous priait de l'aider à effacer quelques aspects de sa personnalité. D'abord, elle était obsédée par le désir d'entreprendre une quantité de « bonnes œuvres », bien supérieure à ses possibilités; en second lieu, elle redoutait d'être lâche, ce qui la poussait souvent à se montrer brave à l'excès; enfin, des fureurs pouvaient se déchaîner en elle, qu'elle ne réussissait à contenir qu'en refrénant même une colère justifiée. J'étais persuadé que ces faiblesses se résoudraient sans que leur origine dépasse le cadre de sa vie présente. Le premier indice que je me trompais s'est révélé au cours de notre seconde séance.

Elle avait commencé par me décrire un rêve réminescent du sentiment de culpabilité et d'insuffisance que lui causait son incapacité de bavarder avec les autres malades, quand elle attendait son tour avec eux, au service de radiothérapie. Dans son rêve, elle se voyait entourée de gens tout différents de ceux de l'hôpital, infirmes et difformes. Le trait le plus attristant du rêve était qu'elle n'avait rien pu changer à l'expression de désespoir muet dans leurs regards.

— De quel mal souffraient ces gens? l'ai-je questionnée, après l'avoir hypnotisée.

— La lèpre, a-t-elle répondu sans hésiter.

Avant que j'aie pu formuler une autre question, Joan est entrée. Au lieu de se retirer doucement, comme à l'habitude, quand par inadvertance elle interrompt une séance, elle m'a fait signe de sortir

de la pièce. Elle m'a averti qu'elle avait soudain senti que Ray allait entrer en communication avec une de ses vies, qui se rapportait à la lèpre.

— Je l'avais entrevu une nuit, deux jours avant l'arrivée de Ray, mais trop confusément pour vous prévenir. Ce serait trop fatigant pour elle de la revivre. Je le ferai pour elle, cet après-midi, et tâcherai de vider cette existence de son énergie. Gardez-la auprès de vous, pendant que j'y travaille, car elle pourrait en éprouver une résonance.

Ray a exprimé sa surprise, et même son indignation, quand elle a appris que nous aurions une autre séance après le déjeuner pour explorer les implications de sa réponse : la lèpre. Mais j'ai gardé son attention fermement fixée sur le présent, en lui faisant entendre des disques de Tom Lehrer.

Vers 5 heures, j'ai vu Joan revenir vers la maison, l'air très fatiguée. Elle m'a raconté qu'elle avait réussi à s'identifier de très près à une personnalité antérieure de Ray, qui avait soigné des lépreux, au VIII^e ou IX^e siècle de notre ère. Cette femme aux longs cheveux de lin, avait commis un péché mal défini, dont elle avait accepté le pardon, mais au prix d'une pénitence. Cette pénitence lui avait été infligée par elle-même, et non par l'Eglise. Le « péché » avait trait à la mort du mari de cette femme, tué — probablement assassiné — quand on s'était aperçu qu'il avait contracté la lèpre au cours d'une longue absence en pays étranger. La région où elle vivait était couverte de forêts de pins et les gens avaient le teint clair, aussi s'agissait-il peut-être de la Suède, ou de quelque autre contrée Scandinave.

Cette femme s'était occupée pendant neuf ans des soins aux lépreux. Elle leur procurait des abris, des huttes de bois, construites dans une clairière. Elle leur apportait leur nourriture, pansait leurs blessures et leur donnait même l'Eucharistie, car leur présence n'était pas tolérée dans la chapelle. Joan se rappelait beaucoup de détails horribles au sujet de chaque malade : leur nombre se montait à une cinquantaine ou une soixantaine, elle ne pouvait préciser. J'étais reconnaissant que Ray n'ait pas dû revivre ces détails.

Ensuite, cette femme avait elle-même été atteinte de la lèpre. Elle s'en était seulement aperçue lorsque, portant une lampe à huile presque consumée, elle s'était approchée du prêtre pour recevoir l'hostie consacrée, mais il l'avait fixée avec horreur et s'était enfui par une porte située derrière l'autel. Il devait savoir qu'une totale insensibilité des doigts est un des premiers signes de cette maladie. La femme s'est aussi sauvée, seule dans la forêt. Là, dévorée de remords de ne plus avoir le courage de s'occuper des pauvres gens qui lui faisaient confiance, elle est morte. Joan n'était pas sûre si c'était de froid, ou si elle avait exécuté son projet de se pendre avec sa ceinture.

Je n'ai relaté à Ray que la ligne générale de ce récit, mais avec assez de détails pour qu'elle accepte sa validité. Elle a déclaré se sentir soulagée d'un immense fardeau et je ne l'ai jamais vue aussi gaie et pleine d'entrain que ce soir-là.

Au cours du déjeuner, quelques jours plus tard, la maisonnée s'étant augmentée d'hôtes et d'enfants au nombre de quatre, débarqués sans crier gare en apportant des livres à signer pour Joan, j'ai remarqué que Ray était plus silencieuse qu'à l'ordinaire. Nos commensaux dispersés, les uns pour aller nager dans la Dordogne, les autres, pour visiter avec Joan un château voisin, elle s'est dirigée vers mon bureau avec décision.

— Vous devez découvrir d'où viennent mes rages! a-t-elle déclaré avec véhémence, la porte à peine refermée sur nous. Elles éclatent quand je les attends le moins. Une des personnes de rencontre que Joan a gardées à déjeuner a fait une réflexion idiote sur notre beau village. J'ai tout juste réussi à ne pas riposter de manière à l'écraser sous sa propre sottise, mais je m'étranglais de fureur, à tel point que je n'ai pas réussi à avaler une bouchée, tandis qu'elle continuait à mastiquer

calmement.

Après l'avoir apaisée, je l'ai hypnotisée. J'ai compté jusqu'à dix, puis ai demandé quel mot lui venait à l'esprit.

— Pierre! a-t-elle prononcé.

J'ai pensé que cela nous amènerait peut-être à une scène où elle aurait été lapidée et me demandais si mieux valait suspendre la séance jusqu'au retour de Joan, quand elle a repris :

— Je puis voir un mur de pierre. Il est humide, je suis dans une cellule, la lumière tombe d'une ouverture circulaire, au-dessus de moi. A un peu plus de deux mètres du sol, il y a un anneau de fer scellé dans le mur...

Là-dessus, son angoisse était telle qu'elle m'a demandé de la ramener au présent, mais au lieu d'accepter ma proposition de remettre à plus tard toute exploration elle a refusé.

— La scène est encore si vive, je sais qu'il me faut aller jusqu'au bout.

Après un second changement de niveau, la question s'est posée de savoir comment elle était arrivée dans cette cellule.

— J'y suis traînée par une foule en délire. Je puis voir leurs pieds, sales et déchirés. Je suis un homme, vêtu d'une robe brune, comme un moine... Comment osent-ils me traiter ainsi!

— Comptez jusqu'à vingt et faites-moi reculer encore, dit-elle, après une pause. Il faut que je voie pourquoi ils me font ça.

« C'est à cause de ma conduite avec les acolytes, s'est-elle écriée, comme je n'avais pas encore commencé à compter... Je ne l'ai fait que parce que je m'ennuyais tant, a-t-elle poursuivi, d'un ton étonné. Je m'embêtais dans cette affreuse petite communauté... ils sont pauvres, misérables et avarés... même le pays est hideux, chaud, poussiéreux, stérile, pas un arbre, à peine quelques chèvres. Chaque jour, trois hommes entrent dans ma cellule, et m'attachent par les bras à cet anneau. Us me laissent pendu là, exposé aux regards et aux moqueries du peuple, qui me contemple par le trou. Le mur est si lisse que je ne puis y accrocher mes pieds pour me reposer de la souffrance aiguë de mes épaules. Dieu, que je les hais! Je les déteste encore plus qu'ils ne me haïssent.

Je croyais encore qu'elle avait pu être lapidée à mort.

— Est-ce qu'ils vous lancent quelque chose? ai-je demandé.

— Non, ils se moquent seulement... et à la fin, ils ne se sont même plus souciés de me tourmenter... personne n'est plus venu jusqu'à ma cellule... je n'avais ni eau ni nourriture...

— Y êtes-vous restée pour les hanter?

— Je l'espère bien! C'aurait été bien fait pour eux!...

Elle prononçait ces paroles avec tant de violence que, sans nul doute, c'était le désir de vengeance qui avait obligé un fragment de cette personnalité à demeurer fixé dans cette cellule. Sous l'impression que nous discuterions mieux de son attitude au niveau de la conscience normale, je l'y ai ramenée.

Elle a admis qu'elle avait découvert le réservoir de rage qui semblait déborder à chaque occasion où quelque chose, ou quelqu'un qu'elle aimait, se trouvait mal jugé, ou même méprisé. Elle admettait que la raison de devenir un fantôme n'avait rien de commun avec les actes, prétextes de la persécution et de l'emprisonnement de l'homme, mais venait seulement de sa haine et de son désir de vengeance.

Pendant plus d'une heure, je lui ai rappelé divers incidents de sa propre vie, au sujet desquels, malgré plusieurs séances destinées à lui montrer qu'ils étaient anodins, elle avait continué à éprouver du ressentiment. Elle pouvait maintenant les juger impartialement, du point de vue d'autrui aussi bien que du sien, et disait :

— Mais ce n'était pas sa faute : je me montrais agaçante exprès.

Ou :

— Je manifestais une sympathie exagérée, parce que je craignais de me mettre en colère, alors qu'une franche mise au point aurait été bien préférable.

— Enfin, je me rends compte combien c'est méprisable d'en vouloir aux gens, a-t-elle ajouté, après un silence. Je suis libre! Ciel, comme je me sens heureuse!

Même en parfaite santé, Ray avait toujours souffert d'insomnies et considérait, comme Joan, qu'il était parfaitement normal de lire au moins un livre, et peut-être d'en commencer un autre, avant d'essayer même de dormir. Sa chambre à coucher était voisine de la nôtre et si Joan remarquait sa lumière encore allumée après 2 heures, elle allait voir si Ray voulait du bouillon, du thé, ou de la compagnie, ou bien désirait faire une promenade au clair de lune dans le jardin. Elle avait promis de faire appel à Joan, si elle ressentait la moindre douleur, ou même si elle se sentait seule. Nous avons donc été très soucieux, quand elle a avoué que deux nuits durant elle n'avait pas fermé l'œil, tant elle souffrait de sciatique.

Avec soulagement j'ai constaté que l'origine de la sciatique n'était rien de plus sérieux qu'un point de dégénérescence fibreuse aux reins. Ray était persuadée que c'était plutôt psychologique, mais comme je désirais qu'elle prenne plusieurs jours de repos avant de se plonger dans une autre incarnation précédente, j'ai essayé de la guérir par des moyens physiques et, grâce à la suggestion hypnotique, j'ai persisté dans ce système pendant deux jours. Mais comme il se révélait entièrement inefficace, je l'ai hypnotisée et lui ai demandé un indice pour nous conduire à l'origine véritable.

— Selle, prononce-t-elle, après une longue pause, puis sans autre encouragement, elle poursuit : « Elle avait un haut dossier et des étriers de cuir, pas de fer. Je vacille en selle, car je suis à cheval depuis très longtemps et terriblement fatigué... Le cheval aussi, il peut à peine se tenir debout. Je porte une espèce d'armure et une tunique, mais je suis nu-tête. Ma jambe gauche pend, inerte, elle n'est pas dans l'étrier.

Je ne puis la bouger. Je ne peux pas voir ce que je porte aux jambes, ce n'est pas fait de mailles, plutôt une armure en spirale. Mon genou est si enflé que je ne puis sortir de l'armure.

Je lui demande si elle éprouve de la douleur ailleurs.

— Il me semble que je suis blessé à la tête, réplique-t-elle après quelques minutes de silence. Ici, montrant sa tempe droite.

— Comment sa jambe a-t-elle été blessée?

— C'était une grande mêlée... beaucoup de gens d'armes... beaucoup de chevaux. Je ne vois pas l'arme que j'emploie. Je crois que c'est une épée. D'autres ont des épées, certains seulement des piques... ils sont à pied. Je suis tombé de cheval. J'ai été renversé par la piétaille... c'est à ce moment-là que mon genou a été écrasé. Ce n'était pas une bataille rangée... Nous formions un groupe, qui se dirigeait vers la mer, pour s'embarquer.

— Comment se fait-il que vous soyez seul?

— Je ne sais pas... quelqu'un a dû me hisser à cheval... je n'aurais pu monter tout seul... ce n'est pas mon propre cheval. Ma jambe est terriblement douloureuse et mon dos aussi. Je sais que je vais mourir. Je dois rester à cheval. Beaucoup de sang macule le sable, partout, sur le terrain... mais ce n'est pas le mien...

— Quelqu'un de vos amis a-t-il été tué?

— Tous, je pense. Il ne reste que moi... J'ai laissé quelqu'un là-bas... Il est sur le sol, dit-elle à voix très basse. Je me répétais tout le temps : « Il va mourir tout de suite »... J'ai pris son cheval. J'aurais dû rester auprès de lui... Je n'aurais pas dû partir. J'ai enfourché le cheval, en me hissant d'abord sur un rocher et j'ai fui, simplement par peur. J'aurais dû rester là... il était encore conscient. Je ne pourrai jamais me pardonner de l'avoir abandonné...

Évidemment, elle est bourrelée de remords et j'essaie de la reconforter.

— Si c'était vous qui aviez été abandonné, auriez-vous trouvé impossible de pardonner?

— Bien sûr que non! Ce n'aurait même pas été difficile.

— Alors, pourquoi vous imaginer que sa faculté de pardon était si inférieure à la vôtre?

— Mais non, c'était un homme bien plus brave et généreux que moi... voilà pourquoi je ne peux pas me pardonner de l'avoir quitté...

— Alors, il a dû vous pardonner depuis longtemps. Pourquoi ne pas vous être servi de son pardon pour vous pardonner à vous-même?

— Par faux orgueil, réplique-t-elle après plusieurs minutes, j'étais trop arrogant pour accepter le pardon de ma lâcheté. Elle est déjà assez humiliante, mais mon orgueil me faisait considérer le pardon comme une humiliation supplémentaire... L'accepter m'aurait placé dans une obligation... il était plus facile de me punir moi-même... de me punir, d'essayer d'oublier ma lâcheté, en endurant des souffrances inutiles. Mais je ne suis plus trop arrogante pour accepter le pardon... je pardonnerai si facilement aux autres, maintenant que je puis me pardonner moi-même.

Après un temps assez long, pendant lequel elle paraît tendue et lasse, ses traits se fondent dans un sourire de contentement.

— C'est terminé maintenant! Me voici en paix avec moi-même... et la différence est énorme, pour ma jambe.

Ray a quitté Collonges le 6 septembre, bien que son rendez-vous avec le spécialiste fût fixé à la semaine suivante. Elle voulait être chez elle pour l'anniversaire de son fils aîné. Les notes cliniques que j'ai prises la veille de son départ disent : « Son état général est bon et son moral excellent. La

tumeur du sein semble nettement réduite et moins fermement attachée à la peau et au muscle sous-jacent. A part la glande épitrochléaire douteuse, je ne trouve pas trace de métastase. Le signe inquiétant est qu'elle a perdu sept livres au cours des six semaines passées ici. J'espère que c'est seulement du fait que notre régime est riche en protéines et pauvre en graisses. Elle pèse maintenant cent trente trois livres, poids raisonnable pour une femme d'environ 1,75 m. Elle s'essouffle très vite en marchant, même compte tenu des sentiers d'ici, pour la plupart montueux et pierreux. Elle a moins d'énergie que je ne l'aurais souhaité, et il y a toujours ce changement de timbre de sa voix. On peut seulement espérer que de tels indices ne signifient pas la persistance du processus cancéreux. »

Ray a téléphoné, pour nous avertir que son voyage n'avait pas été trop fatigant et que sa maison marchait si bien qu'elle pouvait continuer à en profiter pour se remettre. Joan et moi avons saisi l'occasion d'un vide, dans la succession des visiteurs, pour aller à Paris, où nous comptons passer une semaine.

Le 13, Ray nous a téléphoné au retour de sa visite au spécialiste.

— La tumeur au sein est inactive, ce qui est excellent, a-t-elle dit. Mais j'ai remarqué hier plusieurs petits nodules de la grosseur d'un pois sur mon cuir chevelu, a-t-elle ajouté, et un autre sur mon front. Ce sont, paraît-il, de tristes nouvelles. Il dit qu'il existe aussi des dépôts secondaires dans mon bras gauche et la paroi de ma poitrine.

Joan et moi étions si désolés de ces détails, que nos efforts pour nous distraire et prendre des vacances seraient demeurés vains, aussi sommes-nous rentrés dès le lendemain matin. Le médecin de Ray, Peter, avec qui j'avais souvent correspondu sans jamais l'avoir rencontré, nous a téléphoné le 17, pour nous avertir que le pronostic lui semblait très pessimiste et que, malgré le désir de sa malade de revenir tout de suite à Collonges, il pensait que les exigences médicales et chirurgicales prévisibles en son cas rendaient sa présence en Angleterre essentielle. Il savait qu'elle serait amèrement déçue de ne pas obtenir la permission de retourner chez nous et s'interrogeait sur la meilleure manière de l'avertir que cela semblait contre-indiqué. Après une brève discussion avec Joan, je l'ai rappelé, pour annoncer que nous laisserions nos divers hôtes à Collonges se débrouiller tout seuls et nous rendrions auprès de Ray le samedi suivant.

Nous sommes allés en Angleterre en voiture, car nous comptons habiter chez des amis, à une heure de distance de chez Ray, pour lui éviter les fatigues supplémentaires d'une maîtresse de maison, dont elle voudrait absolument se charger si nous descendions chez elle. Joan sait habituellement mettre fin à ces complications en disant : « Laissez-moi tout cela! », mais Ray, elle le confessait à regret, ne pouvait, pas plus que Joan, abandonner les soins domestiques à une autre, surtout dans sa propre maison.

Quand Ray a traversé la pelouse en courant pour nous souhaiter la bienvenue, elle paraissait si pleine de vitalité et elle a bavardé si gaiement au cours du déjeuner, qu'il était difficile d'admettre que les « grains de millet » apparus sur les vaisseaux lymphatiques de son cou et de ses bras, les nodules de son cuir chevelu et la toux, causée par les glandes enflées dans sa poitrine, aient réellement une telle importance. Le spécialiste désirait la revoir dans trois semaines, pour décider s'il devait pratiquer l'ablation des ovaires, ou des surrénales, ou encore trancher la tige de la glande pituitaire, dans l'espoir de lui prolonger la vie par ces méthodes.

Ray avait accepté la perspective d'une opération et désirait qu'elle se fasse le plus vite possible. Peter et moi tâchions de dissimuler nos doutes qu'elle ait jamais la force de la supporter.

Elle semblait plus fragile, le jour suivant, mais expliquait cela par la visite inattendue, après notre

départ, d'autres amis, qui étaient restés à bavarder jusqu'après minuit. Elle était descendue vers midi et, bien qu'elle la traitât par le mépris, sa toux la troublait évidemment davantage et allait parfois jusqu'au spasme du larynx. Cependant, avant que nous ne la quittions, elle s'était confortablement installée au lit, dans l'attente de passer une bonne nuit.

Au cours de notre retour en voiture, qui a duré trois heures au lieu d'une, en partie à cause du brouillard et aussi de la circulation du dimanche, j'ai demandé à Joan si elle était d'avis que Ray s'accrochait toujours à l'espoir de se remettre suffisamment pour voyager avec nous.

— En apparence seulement, car elle cache ses sentiments lorsqu'elle le juge nécessaire. Dans le jardin, cet après-midi, elle m'a dit avoir à nouveau rêvé de la main. Cette main se tend vers elle, pour l'aider à traverser une petite rivière. Elle savait que, si elle saisissait cette main, elle ne reviendrait pas dans son corps. Elle a fait ce rêve, en premier lieu, le jour où elle a appris qu'elle était atteinte de cancer, et il s'est répété deux fois depuis son retour chez elle. C'est intéressant que mourir ressemble souvent à la traversée d'une rivière. Je me le rappelle fréquemment, pour mon propre compte.

Une heure et demie plus tard, Joan m'annonçait qu'elle avait des « échos de symptômes » de Ray, qui éprouvait sûrement de la difficulté à respirer. J'avais eu trop de preuves de la faculté de Joan de résonner aux symptômes d'autrui, pour pouvoir me reconforter de l'espoir que tout cela venait de son anxiété. Au moment de notre arrivée, Joan semblait souffrir d'asthme, aussi ai-je été soulagé en constatant qu'il n'y avait point de message téléphonique pour nous, car, avec un brouillard aussi épais, retourner d'où nous venions aurait nécessité presque toute la nuit.

Le matin, comme je prenais la voiture au garage, Joan sortait de la maison, portant un sac de voyage, et le jetait sur le siège arrière.

— Nous en aurons besoin, car nous ne reviendrons pas ici, ce soir, a-t-elle expliqué. Si seulement je l'avais pressenti plus tôt, j'aurais pris le temps de faire une valise.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, nous avons entendu la sonnerie du téléphone. C'était Peter, qui nous prévenait que Ray avait eu un affaïssement subit du poumon gauche et que son cœur battait fort irrégulièrement... il allait la faire admettre tout de suite à l'hôpital; elle désirait notre présence aussi rapidement que possible.

A notre arrivée, nous avons trouvé Ray avec un cœur plus calme et le souffle mieux contrôlé.

— J'ai eu des quintes à en vomir, nous dit-elle, pire qu'avec la coqueluche, quand je l'avais contractée auprès des enfants.

Elle réussissait à demeurer si tranquille, et même gaie, que les jeunes ambulanciers l'ont évidemment jugée légèrement atteinte et ils plaisantaient avec elle, désireux de lui inspirer confiance.

— Qu'est-ce que vous avez? l'avait interrogée l'un d'eux, en route pour l'hôpital. Mal à votre petit ventre?

— C'est un tout petit peu plus ennuyeux que ça, avait-elle répliqué dans un moment d'exaspération, je suis truffée de cancer!

En nous le racontant, Ray ajoutait, pleine de regret :

— Le pauvre garçon a verdi d'horreur et je me suis sentie une telle garce...

La radiographie montrait que non seulement le poumon gauche s'était affaissé, mais que le fluide s'accumulait aussi du côté droit. Elle avait en outre dans le péricarde, le sac qui contient le cœur, une effusion considérable due aux nodules cancéreux. Il n'était plus question d'opérer : elle n'aurait sans doute pas survécu à l'anesthésie.

Quand Peter l'a avertie de cette décision, elle a aussitôt compris qu'il fallait abandonner tout espoir et l'a remercié chaleureusement d'avoir eu le courage et la bonté de lui épargner la comédie de faire mine d'ignorer qu'elle était mourante. Nous aussi lui étions reconnaissants et notre gratitude affectueuse n'a fait que grandir, à chaque occasion où nous nous voyions, car bien des médecins auraient été choqués de nous entendre discuter aussi librement de la mort avec son malade.

— Plus vite je mourrai, mieux cela vaudra, a honnêtement constaté Ray, quand Peter a quitté la chambre. Alors, vous et Joan devez me rappeler comment traverser la rivière. J'ai dû le faire des douzaines de fois, aussi le passage me semblera sans doute familier. D'abord, je vais quitter l'hôpital, les interruptions sont trop fréquentes... les infirmières avec des tasses de thé, le thermomètre... on ne peut même pas dormir et moins encore se préparer à mourir.

Avant notre départ ce soir-là, l'hypnose l'avait soulagée en bonne partie de la souffrance, son cœur battait, calme et régulier, elle respirait bien. Elle dormait si profondément, que je pensais qu'elle glisserait dans la mort pendant la nuit.

Nous nous sommes installés dans une chambre d'un hôtel voisin de l'hôpital, pour pouvoir aller auprès d'elle plus vite qu'en vingt minutes, temps que le parcours en voiture depuis notre maison aurait exigé. Joan est montée prendre un bain, tandis que je m'assurais que le gardien de nuit savait le numéro de notre chambre, en cas d'appel d'urgence.

Quand j'ai rejoint Joan, elle m'a affirmé, avec cette conviction dont j'ai maintenant l'habitude et trouve rarement agaçante :

— Ne vous attendez pas à un coup de téléphone! Ray ne mourra pas avant dix jours, au moins. J'admets qu'elle pourrait avoir un infarctus à tout instant, mais elle n'en aura pas. Comment je le sais? Parce qu'elle m'a dit, cette après-midi, avoir décidé de ne pas mourir avant que les enfants n'aient saisi ce qui se passe, et elle comprend qu'elle peut leur parler pendant leur sommeil. Elle veut aussi voir divers amis, surtout ceux qui ont peur de la mort, mettre de l'ordre dans ses papiers et distribuer ses affaires. Elle m'a dit qu'elle éprouvait exactement le même désir de laisser tout en ordre, quand elle attendait un bébé.

Le lendemain matin, Ray nous a confié avoir fort bien dormi et sentir qu'elle n'allait pas encore mourir, car elle avait à nouveau rêvé de la rivière, qui était bien plus large.

— Au lieu d'être si étroite que j'aurais pu la franchir d'un bond, les bords sont devenus boueux et pleins de roseaux. Ce qui m'effraie, c'est de rester enfoncée dans la vase. Pouvez-vous me garantir que cela n'arrivera pas?

Tous les deux, nous lui avons assuré que, quand elle déciderait de mourir, elle aurait toute l'aide voulue. Joan lui a répété les exercices qu'elle devait faire. Changer de niveau, ce à quoi je pouvais l'aider avec l'hypnose, puis se voir traverser la rivière, en abandonnant chaque fois un peu plus de son énergie vitale sur l'autre rive.

— Rappelez-vous qu'il n'y a rien que vous puissiez faire de ce côté, qui ne se fasse mieux

encore de l'autre. Vous aimez skier — eh! bien, cet après-midi, pensez aux plus belles pentes neigeuses que vous avez jamais vues et vous vous réveillerez sans doute, sachant que vous avez skié mieux et plus vite que jamais vous ne vous en imaginiez capable.

A notre retour, Ray avait dormi et nous a annoncé :

— Cela a merveilleusement marché! J'ai skié mieux que jamais, des christianias superbes, et j'ai même survolé la neige en quelques sauts...

Elle est encore restée deux jours à l'hôpital, pour taire vider le péricarde, car, même s'il devait se remplir bientôt, cela apportait une amélioration temporaire.

Sur sa demande, un lit d'hôpital a été placé au salon, d'où elle pouvait voir le jardin à travers les trois portes-fenêtres, et aussi pour faciliter les soins. Les amis qui venaient chez elle en redoutant de voir une femme qu'ils savaient mourante se détendaient en quelques minutes et bavardaient bientôt librement, buvaient, riaient, ou partageaient le champagne de Ray, comme si rien n'était plus naturel que de l'entendre discuter du pays où elle désirait tant retourner.

On a décidé de ne pas répéter la ponction du péricarde, car un soudain arrêt cardiaque serait préférable à l'étouffement, difficile à retarder longtemps, puisque seule la pointe de son unique poumon fonctionnait. Ray continuait pourtant à rire, à lire et à parler, à trier les papiers dont étaient remplis ses deux bureaux, à dicter des lettres. Elle avait décidé d'avoir un service funèbre « qui permette à ses amis de se rencontrer » et avait signifié son vœu d'être incinérée en présence des seuls professionnels. Une rivière traverse son village, où elle voulait que ses cendres soient jetées du pont.

Malgré des forces physiques si réduites que c'était pour elle un effort de saisir un verre ou un poudrier sur la table voisine de son lit, elle jouissait d'une telle paix intérieure que le contrôle de ses symptômes par l'hypnose était efficace et rendait inutiles les analgésiques, ou à peine une tablette de codéine, pour maîtriser un accès de toux, ou une modeste dose de barbiturique, le soir. Si elle éprouvait une subite douleur quand je n'étais pas auprès d'elle, elle pouvait s'en débarrasser en agitant une clef d'horloge pendue à un ruban... c'était « l'objet de déclic » que j'avais choisi, simplement parce qu'il se trouvait sur la cheminée et était d'une taille commode.

Chaque après-midi, je l'entraînais à s'exercer à la mort. Je la mettais en état d'hypnose profonde et la faisais décrire le spectacle « sur l'autre bord de la rivière ». Elle était toujours enchantée de l'extraordinaire beauté du paysage, des lacs où elle nageait si aisément sous l'eau, des montagnes, qu'elle gravissait sans fatigue, des jardins, où les fleurs poussaient sans dépendre des saisons.

Je lui ai demandé si je pouvais, en quoi que ce soit, l'aider à passer. Sans hésiter une seconde, elle a répondu :

— Je passerai à gué. Je sais que c'est vrai, parce que la rivière est devenue tout étroite, ce n'est plus qu'un petit ruisseau.

Je lui ai recommandé de dormir et quand son souffle s'est fait plus lent et régulier, j'ai quitté la pièce dans l'intention d'avertir Joan qu'à mon avis, Ray ne se réveillerait peut-être pas.

Joan était retournée au cottage, où je l'ai trouvée, assise sur son lit, les mains pressées contre ses tempes.

— Écoutez, c'est très important, a-t-elle dit en levant les yeux. Quelque chose est détraqué dans

la tête de Ray, j'en ai eu l'écho pendant le déjeuner, aussi, je me suis échappée au lieu d'aller la voir. Je peux souvent détourner ses douleurs, mais ce mal de tête est si terrible que je doute de pouvoir y remédier.

Joan n'avait aucune idée de ce que Peter et moi ne savions que trop. C'est-à-dire que des métastases extrêmement pénibles pouvaient se développer dans le crâne de Ray et quand j'en ai parlé à Peter, il a accepté comme moi le pressentiment de Joan.

— Ray m'a dit être sûre qu'elle vivra aussi longtemps que nous resterons avec elle, m'a averti Joan en nous rejoignant. Elle désire que nous retournions en France après-demain, par le bateau de nuit. Elle va demander à Peter de rester auprès d'elle, après notre départ, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'elle soit déjà très loin. Elle pense pouvoir traverser la Manche avec nous.

— Je n'y manquerai certainement pas, a affirmé Peter et tôt, le lendemain matin, ma Joan viendra la trouver.

La femme de Peter s'appelle aussi Joan et possède les mêmes qualités. Je ne saurais lui faire un compliment meilleur, ou plus sincère.

Le jour suivant, Ray se sentait si bien qu'elle avait l'impression qu'une erreur avait dû se produire dans les radios. Avant que je puisse lui rappeler que leur interprétation était confirmée par les examens quotidiens de sa poitrine effectués par Peter, elle avait saisi la glace à main et étudiait attentivement son joli visage :

— Comment serais-je réellement sur mon lit de mort, puisque je ne sens aucun malaise? Mes cheveux ne sont pas collés... quelle chance d'être blonde naturellement, sinon les racines auraient foncé! Ma peau est saine, mes ongles n'ont jamais paru en si bon état, quoique mes doigts soient engourdis. Je vacille, si j'essaie de me tenir debout, mais qui ne le ferait, après une aussi longue période de lit? Vous rendez-vous compte qu'il y a aujourd'hui trois semaines qu'on m'a amenée à l'hôpital?

Une demi-heure après, environ, elle a soudain gémi et porté sa main à son côté. Elle ressentait une douleur aiguë dans la poitrine et l'hypnose ne l'a pas soulagée. J'allais lui donner une injection de péthidine quand Joan a saisi la main de Ray.

— Ecoutez-moi, chérie, lui a-t-elle dit, vous vous infligez cette douleur pour prouver qu'il n'y a pas eu quelque affreux embrouillamini médical. C'est complètement inutile, alors débarrassez-vous-en tout de suite!

Quelques minutes plus tard, Ray s'est détendue et s'est allongée sur ses oreillers.

— Dieu merci, c'est parti! Un jour ou deux de douleur pareille et je deviendrais folle!

Qu'elle ait cherché cette assurance était compréhensible, car, sauf aux moments où on la changeait de position, effort qui l'épuisait, il était difficile, même pour Peter et pour moi, de saisir qu'elle était à l'article de la mort.

Sa seule anxiété venait du fait qu'aucun de ses êtres chers n'était encore trépassé et qu'elle pourrait se sentir seule, mais elle s'était dès maintenant plusieurs fois trouvée en compagnie d'un homme, qu'elle appelait « un de mes amis spéciaux ». Elle croyait l'avoir d'abord connu, quand ils étaient tous deux grecs. Elle savait aussi qu'elle rencontrerait bientôt, non seulement ceux qu'elle avait aimés au cours de sa longue histoire, mais aussi les gens liés d'affection avec Joan et moi, à travers

les siècles.

— Je crois que mourir aura été l'acte le plus important de ma vie, répétait-elle, le dernier jour, car il me semble que cela atténuera la peur de la mort pour beaucoup de gens. Je suis si heureuse que vous ayez promis de décrire ma mort dans vos livres... et j'essaierai de vous aider.

Au moment de nous séparer, nous étions partagés entre un chagrin poignant et une paix profonde, dont je n'aurais pas cru, auparavant, qu'ils puissent coexister.

J'avais pensé sentir la présence de Ray sur le bateau, ce même soir, mais, ni dans mon profond sommeil ni dans la veille de Joan, qui tâchait de changer de niveau, nous n'avons eu de contact avec elle.

Le lendemain matin, comme nous roulions vers le Sud depuis environ deux heures, nous avons nettement éprouvé tous les deux que Ray était avec nous, dans la voiture, mais cette perception s'est effacée après quelques minutes. Au début de l'après-midi, Joan, au volant, s'est soudain arrêtée.

— Ne vous occupez pas de moi, m'a-t-elle jeté, je dois rester seule pendant quelques minutes.

Elle est revenue, l'air préoccupé, en déclarant qu'elle n'était pas encore sûre : fallait-il descendre à notre hôtel favori à Chaumont, ou continuer jusqu'à Blois?

Nous avons atteint le fleuve au coucher du soleil. Joan a de nouveau stoppé la voiture.

— Cela va, maintenant, a-t-elle déclaré d'une voix ferme, mais je la sentais au bord des larmes, nous pouvons aller à Chaumont!

Elle n'a pas eu besoin d'ajouter que nous franchirions la Loire, car Ray avait déjà passé sa rivière.

A peine étions-nous montés à notre chambre que nous avons demandé Peter au téléphone à longue distance. Il nous a dit qu'avant de faire à Ray une injection de somnifère, il avait bavardé avec elle pendant une heure. Sa sérénité, l'assurance du bonheur qu'elle allait bientôt trouver marquaient le point culminant des trois semaines où elle avait donné, à sa femme et à lui, un exemple d'une valeur inestimable et dont ils garderaient le souvenir précieux toute leur vie. Ray avait dormi tard, le lendemain matin. A son réveil, la Joan de Peter était déjà auprès d'elle.

— Me voici toujours là, lui a-t-elle dit, pleine de regrets, et pourtant j'ai tant essayé de ne pas revenir!

A l'arrivée de Peter, elle était en plein paroxysme de toux, aussi lui a-t-il fait une piqûre. Lui et sa femme sont demeurés à son chevet durant son sommeil et elle n'a ouvert les yeux qu'une seule fois.

— Ils m'attendent et tous sourient : une belle joie est peinte sur leurs visages!

Son cœur a cessé de battre à 4 heures et quart.

Cette confirmation nous a comblés de soulagement. Ray participait à notre joie, car, soudain, elle s'est trouvée auprès de nous, libre et radieuse. Sa présence se serait à peine fait sentir plus nettement, si elle s'était encore servie de son corps physique.

Malgré la preuve empirique que j'avais eue de la facilité des échanges de pensées entre personnes fonctionnant sur deux plans de réalité différents, par exemple, quand Joan s'est assise sur mes

genoux pour dicter des textes extrêmement utiles alors que son corps était sous l'influence des anesthésiques, j'avais escompté que Ray m'aiderait à écrire à son sujet, par des traits de lumière, ou des rêves lucides. Or, le 29 octobre, comme je discutais avec Joan pour décider quels extraits des notes détaillées, constituant l'historique du cas, je devais employer : « Ray est ici, pourquoi ne pas l'interroger? » a suggéré Joan.

J'ai protesté que c'était sa partie et non la mienne. Mais Joan a insisté, alléguant que Ray trouverait plus aisé de me communiquer ses idées, à cause du lien déjà établi entre elle et moi par l'hypnose. J'ai donc essayé la technique déjà mentionnée, que j'utilise parfois en cours d'hypnose, pour faciliter le libre cours de l'intuition. Cela consiste à supprimer toute attention aux stimuli sensoriels, les yeux fermés, et à chasser les idées en provenance de l'intellect. Le malade comprend rarement mon attitude, quoique, dans certains cas, elle ait duré plus de deux minutes. Plein de sollicitude, ou avec irritation, le malade demande alors si je me suis endormi. En présence de Joan seule, j'ai pu obtenir une relaxation plus complète, en m'étendant de tout mon long sur le sofa. Comme un changement de niveau dépassant quelques minutes fait souvent baisser la température du corps, j'ai couvert mes jambes d'un plaid.

Je doutais d'arriver à établir un contact quelconque avec Ray, car je n'avais pas perçu sa présence, mais en quelques secondes elle était là, et j'ai fait signe à Joan de m'interroger.

Qu'est-ce que Ray désire que nous écrivions à son sujet?

La réponse est venue aussitôt.

Combien c'est amusant de mourir... ce n'est pas du tout une affaire solennelle. On n'éprouve même pas la tristesse que j'attendais, à cause de la séparation physique. Je peux toujours établir le contact avec votre partie supérieure, aussi la séparation n'entre-t-elle pas en question dans mon cas. C'est moins facile pour vous, parce que, parfois, vous ne vous rappelez pas que nous avons été ensemble.

— Comment était l'expérience de la mort?

Exactement ce que j'anticipais... la traversée d'une rivière, devenue étroite comme un petit ruisseau, que j'ai littéralement franchi d'une enjambée. Rien d'étrange, car j'avais si souvent été auprès de la rivière, quand nous nous exerçons. Je n'avais aucune crainte, car j'avais vu le Pays Merveilleux avant d'y revenir. Vous et Joan saviez que vos dires étaient exacts... sinon, vous n'auriez pu m'aider autant en espérant seulement que ce serait vrai.

— Le fait de vous être souvenue de certaines de vos vies vous a-t-il aidée?

— Cela m'a seulement confirmée dans ce que je savais déjà. J'étais convaincue d'avoir vécu plusieurs fois dès l'instant où, voici des années, vous m'avez rappelé la réincarnation... Cela me paraissait si évident, alors, que je n'aurais pu en douter, même si je l'avais voulu... Tant de monde était rassemblé pour me souhaiter la bienvenue... J'avais oublié combien de gens j'avais aimés et aimais encore, même si je ne les avais pas vus pendant des siècles...

Mon impression visuelle de Ray était claire. Malgré mes yeux fermés, je pouvais la voir assise sur le bras du sofa. Je n'entendais pas sa voix, mais la communication était aussi distincte que si les mots m'étaient dictés. Je répétais ces mots, pour les enregistrer au magnétophone.

Après quelques jours, nous trouvions aussi naturel de dire : « Pourquoi ne pas le demander à Ray? » que si nous avions pu l'appeler au téléphone. Je n'étais guère capable de maintenir le contact plus d'une demi-heure et quand je me sentais incapable de condenser ses idées en mots, je demandais

sans hésiter à Joan d'arrêter le magnétophone. Parfois ma perception de Ray devenait floue peu à peu, parfois elle se terminait subitement comme si on tournait le bouton d'une télévision.

Je me suis aperçu que le contact s'établissait très rapidement, en deux minutes, ou bien qu'il ne se produisait pas. J'ai eu des résultats tout à fait négatifs dans la moitié environ des occasions où j'ai opéré un changement de niveau pour lui poser une question précise. Dans ces cas-là, tous mes efforts pour la visualiser ou pour me faire croire à sa présence sont demeurés entièrement vains.

A d'autres moments, Joan ou moi, ou tous les deux ensemble, nous avons senti que Ray était auprès de nous, même sans avoir pensé à elle pendant plusieurs jours. Par exemple, nous dînions au buffet de la gare de Brive, avant de rencontrer des visiteurs qui devaient arriver par l'express de Paris, quand je me suis soudain rendu compte qu'elle était assise sur la chaise demeurée vide à notre table. Elle voulait faire savoir au jeune homme qui dînait avec nous combien elle lui gardait de reconnaissance d'avoir traversé en voiture la moitié de l'Angleterre pour la revoir avant sa mort.

Sur les indications de Ray, je n'ai transcrit ici que les questions et les réponses qui présentent un rapport avec ce livre, obtenues au cours de sept séances différentes. Lors de presque toutes ces séances, elle répétait :

— Dites-leur surtout combien c'est facile de mourir. Si vous pouvez leur rappeler qu'ils ont vécu de nombreuses vies, ils comprendront que ça ne vaut pas la peine d'avoir peur de la mort...

— Pourquoi était-ce si facile pour vous de sortir de votre corps?

— Parce que je ne craignais pas de le quitter. Je savais qu'il fallait l'abandonner au plus tôt, parce que orgueil était à la source de tous mes fantômes. Je refusais d'admettre que les gens, que je souhaitais aider m'étaient hostiles, parce que je les méprisais. Je n'aurais pas voulu reconnaître que je soignais les lépreux simplement parce qu'ils m'offraient l'occasion d'une pénitence qui me convenait. Je refusais de savoir que j'avais laissé un homme brave agoniser dans les souffrances, uniquement parce que je n'avais pas le courage de le délivrer de son corps.

— Pourquoi avez-vous pris si longtemps pour pardonner à vos fantômes?

— Avant de leur pardonner, il fallait me pardonner moi-même... c'était beaucoup plus facile de me punir... mais toutes ces autopunitions ne faisaient qu'alimenter mon faux orgueil! L'autopunition pousse souvent les gens à confesser leur faute, à s'infliger les misères qu'ils ont causées... et cela n'arrange rien pour personne... mais ajoute encore à la somme des souffrances. C'est si triste et si bête\

— Qui décide si, ou quand, vous reviendrez ici-bas?

— Moi! Vous le savez très bien, tous les deux! On n'est jamais expédié dans l'incarnation. Nous naissons, poussés par le désir de cacher nos traits de caractère désagréables à d'autres... voire à nous-mêmes... ou bien parce que nous consentons volontairement à essayer de réaliser le modèle sur le plan inférieur.

— Pourquoi si peu de gens connaissent-ils le Pays Merveilleux, ici-bas?

— Parce qu'ils demeurent aveuglés par des aspects d'eux-mêmes qui n'ont jamais été ici, qui n'ont pu y parvenir du fait qu'ils se repaissaient de leur rage et de leur haine, ou qu'ils espéraient continuer à humilier quelqu'un, ou parce qu'ils se réjouissaient de leurs richesses, ou croyaient pouvoir posséder autrui. Et la partie supérieure de leur soi, revenue pour tâcher d'en éduquer les

côtés délinquants, trouve l'exil déjà assez pénible, sans se rappeler le contraste entre ici en haut, et là-bas, en bas... Ce souvenir leur causerait une nostalgie encore plus grande.

C'est aujourd'hui le 20 février 1967. Je n'ai plus parlé à Ray depuis dix jours. Au terme de notre dernière séance, elle nous a avertis :

— Je ne répondrai plus à aucune question, avant que vous ayez terminé votre livre. Je vous ai déjà dit ce que je désire raconter sur moi-même. Expliquez bien qu'il n'existe point de solitude, là-haut, et que nous partageons tant de joies. Faites connaître tout ce que nous savons être la vérité.

Voilà ce que nous avons essayé de faire.

FIN